

Revue de l'Association

des anciens élèves, professeurs, animateurs et amis de

LA MAÎTRISE - L'Escale

de Besançon



Michel de VIRVILLE
Vice-président
Territoires zéro chômage
de longue durée (TZCLD)

« Nous avons allumé une étincelle,
il appartient aux institutions
de rallumer tous les soleils »

Laurent GRANGUILLAUME président de TZCLD

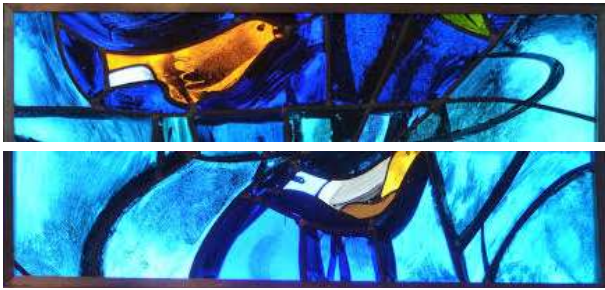


Chaque fois cependant
c'est neuf.
Un monde sans précédent
inaugural,
Un enfant-là
dans une mangeoire
Encore dans les cris,
de l'enfement
Et déjà couché sur la
paille,
Dans le berceau
d'un nouveau rire.
A l'improviste
dans l'incertitude
A chaque fois
un nouveau monde
S'ouvre et commence
pour nous seuls
Pour énoncer
une perpétuelle effraction
Une consécration
l'Un nous visite
Dans la fraction
du quotidien.

Jean-Pierre DENIS
Manger parole Ad Solem, 2012

« Voir le plus précieux
dans le plus humble
le plus haut dans le plus bas »

Pierre JUDIDE
Apocalypse du regard – RAL n°129



ARCABAS

Vitraux - Chapelle
Notre-Dame de La Salette

« Marie, à peine femme,
à peine fruit, Marie,
tu viens comme une symphonie
changer le cours de notre histoire.
Un monde naît
quand tu dis oui, Marie »

Mannick

Couverture

♦ L'Enfance du Christ
et Médecins sans frontières

♦ ARCABAS

(1927-2018)
Atelier du peintre
St Pierre de Chartreuse
(Isère)



Né à Trémery (Moselle)
mort à St Pierre
de Chartreuse.

De son vrai nom

Jean-Marie PIROT.

Formation à l'École nationale
des Beaux-arts de ParisEnseigne à l'École
des Beaux-arts de Grenoble
(1950-1969)S'est fait connaître à travers
l'œuvre monumentale
d'art sacré
de l'église Saint-Hugues
de Chartreuse

(St Pierre de Chartreuse)

devenue musée départemental
d'art sacré (1951-1986)Œuvres France et étranger
(peinture, mobilier liturgique,
sculptures, vitraux, etc.)

♦ Texte

Jean-Pierre DENIS

Né à Toulouse (1967)

Journaliste

anc. Directeur de la rédaction
de l'hebdomadaire La VIE
éditorialiste sur RCF
collaborateur de la chaîne
parlementaire LCPSecond recueil de poèmes
Manger parole Ad Solem, 2012

Ci-dessous

♦ Fleur

NABERT-VALJAVEC

Lisieux

Chapelle N.-D. du Sourire

« C'est par toi
que tout recommence, Marie,
Tu ré-inventes
un premier jour ! »

Mannick

SOMMAIRE

Temps présent

pp. 3-5

- ♦ Adrien CANDIARD o.p.
Jérusalem est tombée
« Veilleur, où en est la nuit ? »

Vie de l'association

pp. 6-9

- ♦ A distance... durant la pandémie...
- ♦ Retrouvailles 2021 : M. de VIRVILLE / TZCLD
- ♦ P.A. Dubreuil, Président
du Tribunal de Commerce de Besançon

Jubilaires 2021

pp. 10-16

- ♦ De Diamant et d'Or
Serge PERRIN, Michel HIRT, Pierre TOURNIER (†)
Jean-Claude MENOUD

Tombeaux mémoriels

pp. 17-21

- ♦ Gabriel MIGNOT : Alfred Bouveresse
Itinéraire d'un curé de campagne
- ♦ Jean-Marie BAERTSCHI
Parution : René Tatu : « La Raison ardente »

Solidarité Mananjary

pp. 22-27

- ♦ L'année 2020...
Serge Dabadie nous a quittés...
- ♦ Les fluides médicaux à HSA

Solidarité Escale Jeunes

pp. 28-30

- ♦ Confinés en communauté
- ♦ Église verte

Mémoire

- ♦ Quand M. Gentilhomme se racontait pp. 31-47
Suite et FIN

Passage

pp. 48-59

- ♦ Ils nous ont quittés durant cette année « Covid » :
Jean DEMILLÈRE, Gilbert CHOPARD,
Christian ROBERT, Bernard LECLERC,
Gilbert JOLY, Jean-Pierre BEAUTÉ,
Claude PARATTE, Georges SERMIER,
Pierre TOURNIER, Gaspard NYAULT,
Jean GABLE, Jean-Pascal MARGUIER

Rédaction et conception graphique
Jean-Marie GautherotPhotos :
J.-M. Gautherot, R. Laithier, P. Marguier, J.P. Lanquetin
J.-Y. Lhomme, L'Escale,
Cl. Bouveresse et alii
Paroisse de la Cathédrale de Strasbourg
Associations « Mananjary »

Impression : Simongraphic, Ormans

L'œil écoute

Résonances...

« Au jour du malheur,
tu n'oublieras pas le bonheur,
et dans le réconfort, tu n'oublieras pas les
moments d'infortune. »

(Eccl 11,27)

« Nous sommes "de sève".
De la vie et du sang de notre histoire.
Avec ses heurs et ses malheurs.
Sève des joies et des espoirs,
des tristesses et des angoisses.
Sève qui monte de nos racines
enfouies dans nos terres secrètes...
Mais nous sommes aussi "de vent".
De ce vent fou des événements
et des rencontres qui nous déportent
de nos chemins et mettent à mal
nos projets bien ficelés. Au risque
de nous faire fléchir, de nous tordre
ou de nous désaxer. Et nous sommes
pendant bien vivants.... »

(Raphaël Buysse in La Vie, 28 mai 2020)

« L'enfant tient dans sa main
une bougie allumée,
et le vieux maître lui demande :
"Oh ! Hassan,
où as-tu pris cette lumière ?"
Le petit garçon le regarde
avec un sourire presque malicieux, souffle
la bougie et s'exclame :
"Oh ! maître, dis-moi où elle est partie,
et je te dirai d'où elle est venue"... »

J.L. Lanquetin Épiphanie 2021)

Ces citations, glanées ici et là
et conservées dans nos grimoires,
résonnent étonnamment
dans l'aujourd'hui de notre vie
sociale, culturelle, politique,
spirituelle, personnelle...
Elles ont les accents et la couleur
des sagesses à la fois
ordinaires et rares
qui sont ce qu'il reste aux hommes
de raison, quand l'émotion
submerge la raison.
Elles sont les sentinelles
postées aux carrefours
de notre histoire et de nos vies.

Jean-Marie Gautherot





Adrien CANDIARD o.p.

« Jérusalem est tombée »

“Veilleur, où en est la nuit ?”

(Isaïe 21,11)

Petit traité de l'espérance à l'usage des contemporains

« Comment voir un signe de l'action de Dieu dans la disparition accélérée de Dieu de notre monde ? Comment lui donner sens dans l'histoire du salut ? C'est bien trop demander... A moins que l'on ne cesse d'identifier l'espérance et l'optimisme. A moins que l'on ne commence à écouter la leçon d'espérance du prophète Jérémie.

Notre situation actuelle est nettement moins tragique que celle des contemporains du prophète, mais est-elle si différente ? Pour nous aussi, un royaume qui nous semblait avoir pour lui les promesses de l'éternité finit de disparaître.

La chrétienté est morte, et bien morte. La société marchant d'un même pas vers le salut, sous l'œil bienveillant de notre mère l'Église, c'est fini. L'espoir de voir le monde entier, grâce à l'effort des missionnaires, vivre peu à peu à notre rythme, baptême, première communion, profession de foi, confirmation, mariage, enterrement chrétien, le rêve de la grande synchronisation de l'univers sur les temps marquants de notre enfance a brutalement déraillé. Nous pensions que ce rêve, c'était la volonté de Dieu et que nous pouvions y marcher d'un cœur confiant.

Et voilà que cela ne marche pas. Voilà que la société se déchristianise, que l'église n'est plus au milieu du village, que notre morale n'est plus la morale commune : bref, notre Jérusalem est tombée. »

C'est dans ces ruines de notre Jérusalem que nous avons besoin de la leçon de Jérémie. Aujourd'hui, nous sommes mûrs pour l'espérance. Car pour parler de l'espérance, il faut commencer par regarder le désespoir en face. Notre premier devoir de veilleur, c'est de regarder la nuit comme elle est...

Notre temps a cette mission historique, difficile et exaltante. Contrairement à tant de nos devanciers, que les succès de la foi pouvaient aveugler, nous n'avons plus tellement d'autres choix que le désespoir devant la catastrophe ou l'espérance en Dieu. Les autres espoirs n'ont plus de sens. La seule promesse que Dieu fait à Jérémie, ce n'est pas le triomphe ou la réussite. C'est la promesse de sa présence.

Pour accueillir cette promesse, donc, il faut renoncer aux faux dieux. Certains renoncements se sont imposés d'eux-mêmes, au prix d'amères déceptions : le progrès inéluctable n'a pas tenu ses promesses, et nous en sommes tristement orphelins. Alors grandit, du même coup, le faux espoir symétrique.

L'illusion mortifère

S'il est faux de penser que, mécaniquement, ça ira mieux demain, il est tentant de se dire qu'il suffit de revenir en arrière, de rembobiner le film, pour résoudre tous les problèmes. Penser qu'on peut retrouver le passé aimablement idéalisé au passage, est évidemment une illusion, et pour nous chrétiens, une illusion mortifère.

On ne peut vivre très longtemps impunément dans l'illusion, qu'il s'agisse d'un Moyen Âge chrétien idéalisé, façon rempart de Carcassonne, du siècle de l'éloquence de Bossuet, du temps héroïque du Concile où soufflait l'Esprit saint, ou même des années Pompidou où la chrétienté culturelle donnait en France ses derniers feux. Il ne s'agit même pas

de remarquer que ces époques, parfois présentées comme idéales, n'ont certainement jamais ressemblé au Royaume de Dieu, contrairement à nos reconstitutions costumées, et qu'elles ont connu, comme toutes les autres, leurs combats, leur poids de péché et leur part de grâce. L'enjeu n'est pas au débat historique, mais à l'amour du réel.

Les souvenirs sont peut-être plus doux, mais ils n'auront jamais la saveur du réel, la saveur du seul monde qui nous soit donné. On n'espère pas dans le passé : on ne peut qu'espérer dans l'avenir. Le passé est toujours plus rassurant : c'est fait, on connaît la fin de l'histoire ; même quand elle est tragique, elle ne porte pas en elle l'angoisse de l'incertitude. Mais de ce fait, elle n'apporte avec elle aucune surprise, aucune nouveauté. Les délices de la nostalgie en masquent le poison. Rien n'est moins chrétien que de serrer sans fin dans ses bras le cadavre de la vieille chrétienté : il faut laisser les morts enterrer leurs morts, et regarder le monde en face. Jérusalem est tombée, et ses murailles ne seront pas reconstruites.

La tentation du dernier bastion

Certains, d'ailleurs, n'en restent pas à la lamentation nostalgique. Pragmatiques, ils ont bien compris que les murailles majestueuses du passé étaient définitivement à terre et ils entreprennent de bâtir, pour les remplacer, un petit fortin.

Puisque le monde change, qu'il nous inquiète, puisqu'il s'éloigne de ce que la foi nous enseigne – le pardon, la miséricorde, l'accueil inconditionnel –, il est presque naturel de vouloir, dans ce déluge, construire de petites arches de Noé où nous pourrions vivre entre nous, entre catholiques partageant les mêmes valeurs, à l'abri des méfaits du monde, sans avoir plus rien à dire à ce monde que notre mépris des valeurs qui le font tourner.

Cette option de résistance au monde, dans un esprit de forteresse, de dernier bastion à tenir coûte que coûte, entre chrétiens très motivés, séduit bien des jeunes chrétiens qui y trouvent une forme de radicalité où ils peuvent engager leur générosité. Pas de compromis avec l'esprit du monde !

Ils ne veulent pas du tiède, du mou, et ils ont raison. Leur radicalité s'incarne dans un mot d'ordre : résistance à l'esprit du monde, à l'esprit du temps.

Comme toujours, la lutte contre le mal est plus enthousiasmante, et donc mobilisatrice, que la recherche du bien : les auteurs spirituels ont, de longue date, souligné cette tentation des plus classiques, qui enrôle les meilleures intentions sous les drapeaux d'une rhétorique guerrière. Les pulsions agressives sont si puissantes en nous qu'il est bien difficile de nous passer de ce stimulant si efficace, si tentant.

L'autre radicalité

Il y a pourtant d'autres radicalités que la radicalité combattante. Je crois même que Dieu nous invite, en ces temps que nous vivons, à une option autrement plus radicale. Nous avons à renoncer à voir se réaliser, même partiellement, le triomphe de l'Église, pour accepter le paradoxal triomphe de la croix.

Jérusalem est tombée, et nous ne la rebâtissons plus. Jérusalem est tombée, et nous n'avons pas à mener une résistance acharnée sur les derniers murs branlants qui restent debout. Il faut accepter, comme Jérémie, notre situation. Je ne dis pas qu'elle est réjouissante, mais elle n'appelle pas non plus des lamentations sans fin. Il ne s'agit pas de nous plaindre, comme chrétiens, de notre place dans la société.

Je comprends qu'il soit douloureux de ne plus occuper les places d'honneur, et que se sentir l'objet de moqueries faciles, dans la presse, à la télévision, est difficile. Mais résistons à la tentation si confortable de nous poser en victimes. Faut-il vraiment participer à cette course à l'échalote ridicule où tous les groupes, toutes les confessions veulent se présenter comme des martyrs ?

Il est vrai que le christianisme est certainement en France la seule religion dont on peut se moquer à peu près sans risque dans l'univers médiatique, parce qu'elle reste, dans les esprits, l'expression majoritaire : s'en moquer,

c'est encore se moquer un peu de soi, pas mépriser les autres ; et de petits Voltaires, libérés de la menace de la Bastille, peuvent se donner au passage le doux frisson de la transgression sans danger. Les chrétiens qui vivent déjà douloureusement leur nouveau statut de minoritaires, ne profitent donc même pas de ses avantages.

Une autre légitimité

Mais si je suis le premier peiné par une caricature injuste ou insultante, je souhaite de tout mon cœur qu'on puisse continuer à la produire sans risque. Parce que brandir la christianophobie comme concurrent de l'islamophobie et de l'antisémitisme sur le marché de la victimisation, c'est oublier un peu vite que Jésus avait annoncé à ses disciples d'incessantes persécutions. Nous devrions toujours être surpris, sous nos latitudes, de ne rien vivre de plus grave, rien qu'on puisse appeler « persécution » sans tomber dans l'indécence, en particulier vis-à-vis des véritables persécutés qui ne manquent pas sur cette planète.

Il est vrai que l'immense majorité des attaques et profanations de lieux de culte et de sépultures, en France, vise des sites chrétiens. Faut-il chercher à tout prix à en émouvoir l'opinion ? Il y a mieux à faire : aimer ses ennemis, prier pour les vandales. On ne peut pas dire qu'on ne savait pas : tendre l'autre joue ne fait pas partie des commandements optionnels. Jésus l'a assez répété.

Mais surtout, se présenter comme des victimes, c'est faire triompher le mal : car alors, le mal qu'on m'a fait devient ma seule légitimité, quand ma légitimité devrait être, au contraire, le bien que je m'efforce de faire.

Espérer en vérité

Jérusalem est tombée, et il nous faut en faire le deuil, si nous voulons commencer à espérer en vérité ; en faire le deuil, mais ne perdons pas notre temps à nous en lamenter. Dieu nous a voulus ici, en ce temps déroutant, où notre misère force son amour à se manifester avec plus de force.

Alors ne nous plaignons pas trop. Même ce réconfort-là, un peu glauque, franchement sinistre, mais si séduisant, il nous faut l'abandonner. Car alors, nous risquerions de ne pas entendre, au fond de nous, le chant d'allégresse qui ne demande qu'à naître. ■

Le 12 août 2015, nous apprenions que Tomislav Salopek, un otage croate de trente-et-un ans, enlevé au Caire au début de l'été, avait été exécuté.

Quand la nouvelle m'est parvenue, je terminais de préparer la conférence dont ce petit livre est issu (1). Je venais de coucher sur le papier quelques certitudes sur l'espérance. Voilà que les faits se pressaient pour défier mes belles paroles, qui me semblaient soudain dérisoires, et surtout bien fragiles. Puis-je vivre ce dont je parle ?

La question qui hante tous les prédicateurs me mettait particulièrement mal à l'aise, sans doute parce que cette fois, elle était cruciale.

Ce n'était pas la première épreuve, mais c'était un pas de plus sur un chemin de barbarie où ce pays s'enfonçait doucement. Je ne me sentais pas en danger : notre couvent, au Caire, n'a jamais été menacé d'aucune façon depuis le début du « printemps arabe » de 2011 et les événements contrastés qui en ont résulté. J'étais touché pour cet expatrié qui avait pratiquement mon âge, et qui s'apprêtait à retrouver sa famille. J'imaginai leur peine, et les cercles de chagrin qu'un tel drame devait dessiner dans son entourage.

Et puis, voir sombrer ce pays que j'aime, voir mon cadre de vie se détruire, sans que je ne puisse rien faire d'utile face à cela, cela me faisait mal. Voir la mission à laquelle je consacre ma vie, celle du dialogue avec l'islam, encore mise à mal par la folie de quelques-uns, me désolait. J'étais fatigué d'avance d'entendre ricaner ceux pour qui la seule solution, c'est la guerre générale : « On te l'avait bien dit. »

Cela voulait dire aussi voir des Français, dont je suis là-bas le curé, partir pour des raisons de sécurité. Ce jour-là, j'avais de la peine pour la victime et sa famille, pour le pays mais aussi, je l'avoue à ma honte, un peu pour moi : mon univers se désagrégeait. Pas totalement, pas spectaculairement, mais un peu plus. Dans ces conditions, que pouvait signifier l'espérance ? J'avais tant de belles choses à en dire...

Que signifiait l'espérance, ce jour-là ? Certainement pas se faire des illusions : je sais que la situation ne va pas s'améliorer par magie. Mais conserver l'espérance, pour moi, c'est savoir que j'ai en réalité quelque chose d'utile à faire : protéger la flamme que Jésus est venu allumer en moi... Car si la flamme de charité ne s'éteint pas, si nous apprenons, dans les épreuves de ce genre, à aimer et à pardonner, si nous trouvons la force de les traverser sans haine, si nous y trouvons le moyen d'aimer malgré tout, elles n'auront pas été tout à fait inutiles. ■

(1) Conférence donnée à Lourdes, dans le cadre du pèlerinage du Rosaire, le 9 octobre 2015.

L'espérance ou la vertu oubliée



On n'a jamais tant parlé de désespoir. Il m'a fallu partir pour le comprendre. Habitant depuis plus de trois ans en Égypte, je vis chaque passage en France comme une douloureuse plongée dans un pays obsédé par son désespoir...

Il est peut-être temps de parler un peu d'espérance. C'est une vertu chrétienne dont on ne sait généralement pas très bien quoi faire. Son inscription sur le podium des grandes vertus théologiques – foi, espérance, charité – lui évite l'oubli complet, mais on ne prêche plus guère sur l'espérance. Cela sent trop sa méthode Coué...

Reconnaissons d'ailleurs que c'est une vertu étrange, si elle consiste effectivement à se dire que tout ira mieux demain. Parce que de demain, par définition, nous ne savons rien. Affirmer que l'avenir, par nature, apportera des solutions est une profession de foi charmante, mais parfaitement gratuite...

Tout bien considéré, du reste, l'histoire de l'humanité a compté bien plus de gueules de bois monumentales que de lendemains qui chantent...

On est donc tenté de ranger l'espérance dans un coin de sacristie, au rayon des accessoires théologiques tombés en désuétude, avec les limbes et les jours de purgatoires. Il y a déjà bien assez à faire avec la foi et la charité pour remplir un programme de vie chrétienne. Qu'est-ce que l'espérance aurait à nous dire en nos temps de désespoir ?

C'est sans doute parce que nous ne savons qu'en faire que l'espérance est une vertu plus nécessaire que jamais, plus urgente, plus vitale. Mais cela suppose évidemment de la comprendre. Et de comprendre qu'il ne s'agit pas du tout de l'optimisme qui nous rend si méfiants. L'espérance, l'espérance véritable, la vertu d'espérance, est peut-être même le contraire de l'optimisme.

Pour s'en rendre compte, il faut accepter de prendre un peu de distance avec notre déprimante actualité immédiate et remonter quelques années plus tôt. En 587 avant J.C., précisément.

Cette année-là, à Jérusalem, l'ambiance n'était certainement pas folichonne non plus. Jérusalem est alors la capitale du

petit royaume de Juda, un confetti hérité du grand royaume de David et de Salomon, mais un confetti contenant tout de même le Temple, où réside la présence de Dieu.

Ce confetti avait traversé les siècles au prix d'une soumission aux empires du temps : l'Égypte, l'Assyrie et, à ce moment-là, Babylone. Le royaume de Juda avait dû s'humilier. Le petit royaume devait payer des sommes exorbitantes pour éviter la destruction pure et simple. À Jérusalem, beaucoup trouvaient cette situation insupportable.

Il faut, se disent-ils, avoir foi en Dieu. Si nous prenons les armes, si nous luttons pour retrouver notre indépendance, alors Dieu viendra à notre aide. Nous gagnerons la guerre contre l'immense empire de Babylone, parce que Dieu n'abandonnera pas son peuple ! Dieu est avec nous, tout ira bien !

Leur confiance en Dieu et la solidité de leur espérance pourraient nous paraître tout à fait admirables. On serait tenté, en ces temps de morosité, de les prendre pour modèles d'espérance. D'inconscience également sans doute...

Jérémie

Ce n'est pas ce que pense alors un habitant de Jérusalem, le prophète Jérémie. Bien que prophète, bien que tout à fait impeccable en matière de confiance en Dieu, Jérémie est le plus complet des défaitistes. Il prêche la soumission pure et simple au roi de Babylone, païen, impie, oppresseur...

Avoir la foi, dit Jérémie, ce n'est pas vivre dans un monde enchanté où Dieu réglerait tous nos problèmes : c'est d'abord regarder le monde en face, le mal en face.

La foi de Jérémie ne le pousse pas à l'optimisme, mais au réalisme le plus froid. Il évalue le rapport de force, sans tenir compte des possibles interventions miraculeuses du Seigneur Sabaoth et de ses innombrables armées angéliques...

Le pessimisme de Jérémie n'a qu'une excuse, c'est qu'il a raison : ce qu'il annonce, c'est ce qui va vraiment arriver.

Après un siège long et atroce, où les gens meurent de faim, le roi de Babylone va

prendre la ville, déporter tous ses habitants rescapés et détruire le Temple de Salomon.

Le peuple que Dieu avait sorti d'Égypte, la Terre promise, la royauté de David, le Temple où Dieu serait présent pour toujours, l'alliance éternelle de Dieu avec son peuple, toute cette histoire sainte est terminée. Jérusalem est détruite. Rideau.

Et c'est pourtant dans les jours d'angoisse du siège de Jérusalem que Jérémie se met à écrire des folies. Il annonce que Dieu va tout recréer, à partir de rien. La destruction de Jérusalem n'est qu'un épisode de l'histoire de l'alliance d'amour que Dieu offre au monde. Et sur ce point encore, Jérémie aura raison.

Dieu n'a pas oublié ni renié les étonnantes promesses faites à Abraham et à tout son peuple. Mais pour les accomplir, il n'a pas besoin de ce qui semblait à vue humaine, nécessaire : un roi, une terre, un temple. Car ce n'est pas tout d'espérer : il faut encore espérer en Dieu et n'espérer qu'en lui.

Cette histoire... Notre histoire

Cette histoire semble bien lointaine, mais je crois la relire tous les jours en ouvrant le journal du matin. C'est pour cela, il me semble, que Jérémie peut être pour nous un véritable maître d'espérance.

Un maître un peu paradoxal, j'en conviens : son nom est, dans la culture courante, attaché à la plainte geignarde des « jérémiades », car on en connaît surtout les malheurs. Mais c'est précisément un maître qui nous enseigne que l'espérance n'est pas ce que l'on croit souvent, une espèce d'optimisme béat qui refuse de voir les difficultés. Et c'est singulièrement, il me semble, le maître d'espérance dont notre temps a besoin.

Adrien Candiard
(Extraits de la préface)

Né en 1982, le frère Adrien Candiard est dominicain et vit au couvent du Caire (Égypte)

Il est notamment l'auteur de
Pierre et Mohammed (spectacle) (2018)
En finir avec la tolérance ? (2014)
Quand tu étais sous le figuier (2017)
À Philémon, Réflexions sur la liberté chrétienne (2019)



Durant la pandémie, l'activité continue...

Journal de la mémoire et écriture de l'avenir

quand le temps étire le passé et enjambe le présent...

*Durant les longs mois de confinement
puis de lent déconfinement et de semi-reconfinement,
l'activité de notre Conseil d'administration de notre association n'a pas sommeillé...*



2^{ème} semestre 2019 PRÉPARATION DES RETROUVAILLES 2020

Lors de la réunion de notre CA, le 13 novembre 2019, le choix du conférencier de nos Retrouvailles 2020, alors fixées au 11 mai, avait été arrêté : au terme de nos recherches communes, Gabriel Mignot avait obtenu, à notre plus vive satisfaction, l'accord de M. Michel de Virville, Conseiller maître honoraire à la Cour des Comptes, ancien Directeur du Collège des Bernardins et Vice-Président de Territoires zéro chômeurs de longue durée (TZCLD), fonds d'expérimentation territorial contre le chômage, une association constituée pour porter remède à ce fléau social et humain qu'est le chômage de longue durée.

L'accord donné à notre requête par Michel de Virville non seulement honorait notre association mais nous était l'occasion de faire résonner fortement l'actualité sociale et économique de notre pays au sein de notre association, dans l'environnement bisontin et comtois et dans le diocèse lui-même de Besançon.

Mais alors que nous avions programmé pour le 24 mars une réunion de notre CA destinée à préparer les Retrouvailles fixées au 11 mai, la pandémie de la Covid 19 gelait brutalement tous nos plans et nous obligeait à vite repousser les Retrouvailles 2020 au lundi 5 octobre, seule date compatible avec l'agenda de notre conférencier. Nous repoussions alors au 15 septembre la réunion préparatoire de notre CA. ...



La persistance et la virulence du virus allaient cependant bousculer de nouveau nos plans...

RETROUVAILLES 2020 REPORTÉES AU 7 JUIN 2021

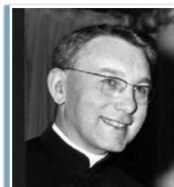
Nous décidions d'abord, par précaution, de tenir la réunion de notre CA, prévue le 15 septembre, par visioconférence. Puis, après consultation de M. de Virville, de reporter nos Retrouvailles au 7 juin 2021... en espérant qu'elles puissent se tenir sinon en présentiel du moins en distanciel par visioconférence.

Et Pierre Marguier, notre trésorier, allait s'employer à retourner aux inscrits 2020 leur chèque de participation au repas...

Ré-édition DE L'OUVRAGE "ALFRED BOUVERESSE"

Devant le « succès de librairie » de l'ouvrage, notre association a commandé un nouveau tirage à 500 exemplaires, pour une diffusion au-delà du cercle de celles et ceux qui ont connu l'abbé. À cet effet, seront lancées quelques actions publicitaires par les canaux de RCF, La Procure, FR3 et France Bleu. Et candidature sera posée au Prix régional Louis Pergaud !

Remise sur le métier DU PROJET D'OUVRAGE "LUCIEN LEDEUR"



Pour étoffer la partie « témoignages » de l'ouvrage projeté, dont Gabriel Mignot déplore le volume trop restreint au regard des légitimes attentes et du souhaitable équilibre entre biographie, direction du Petit séminaire et mission de responsable de l'art sacré, de nouveaux appels ont été lancés... Sans succès auprès de certains « anciens » dont un

excès de pudeur ou un affaiblissement soudain de santé ont retenu la plume. Mais avec bonheur auprès d'autres...

Faute de collationner une matière suffisante pour l'édition d'un ouvrage, un « numéro spécial » de notre revue pourrait alors être réalisé. Il est proposé d'attendre les contributions sollicitées avant de décider de la forme de la publication.

Si par ailleurs l'idée de prolonger d'un chapitre l'ouvrage d'Amédée Legrand (*Histoire de la Maîtrise de la Cathédrale de Besançon du Moyen Âge à nos jours - 1990*) pourrait être suggérée et remise à la charge de L'Escale, notre association pourrait, en complément des témoignages des anciens maîtrisiens, établir une recension des écrits publiés par ces « anciens ».

ARCHIVES et STATUTS de l'association

À la suite du rejet par la préfecture de la notification du changement de présidence de l'association pour cause de non-conformité à la lettre des statuts déposés en 2006 concernant la composition du CA, un toilettage et une actualisation de nos statuts s'imposent. Une AG 2021 extraordinaire devra valider cette actuelle composition pour la faire enregistrer par la préfecture.

Une prochaine réunion du CA - sur un mode qui sera précisé en fonction de la situation sanitaire du moment - a été programmée pour le 9 février 2021.

Un jeu complet des numéros de notre revue a été déposé aux Archives départementales et diocésaines. Chaque numéro est également envoyé à la Bibliothèque nationale. L'armoire de nos archives internes sera par ailleurs mise en ordre. ■

Nos SOILIDARITÉS 2020

Escale : 2670 € – HSA : 2685 €



Né le 13 mai 1945
Docteur en mathématiques

1968-1984
Ingénieur de recherche
au CNRS ; directeur-adjoint du centre d'étude
et de recherche sur les qualifications (CEREQ).

1984-1993
Conseiller technique
au cabinet de P. Mauroy et de L. Fabius,
Premiers ministres
Directeur de cabinet
de J.P. Soisson, Ministre du travail, de l'emploi
et de la formation professionnelle.

1993-2008
Secrétaire général et DRH du groupe Renault.

2008-2014
Conseiller-maître et président de section
à la Cour des Comptes.
Directeur du Collège des Bernardins.

2014
Adjoint au maire de Saint-Aubin du Perron (Manche)
et Conseiller territorial
à la communauté de communes
de Coutances mer et bocage.

2016
Vice-Président du Fonds d'expérimentation territorial
contre le chômage de longue durée,
présidé par Louis Gallois.

Conférence

11h00 – 12h30

Michel de VIRVILLE

Vice-président

du fonds d'expérimentation territorial contre le chômage

ancien Secrétaire général de Renault
ancien Directeur du Collège des Bernardins
Conseiller maître honoraire
à la Cour des Comptes

L'expérimentation "Territoires zéro chômeur"

L'exclusion sociale n'est pas inéluctable

Le texte du préambule de la Constitution
donne à chacun « le droit d'obtenir un emploi ».

Le projet "Territoires zéro chômeur" est une action expérimentale
visant la réinsertion par l'emploi des chômeurs de longue durée.

Dans un territoire donné, les acteurs locaux
– le plus souvent des associations appuyées par les collectivités locales – mettent en place une
entreprise « ad hoc » dite EBE (entreprise à but d'emploi)
qui embauche des chômeurs de longue durée pour occuper des emplois
satisfaisant des besoins locaux, non offerts par les entreprises existantes.

Le dispositif est financé par des subventions des collectivités locales et de l'État,
la viabilité économique du projet reposant sur l'idée
que le financement de ces emplois est équivalent au coût direct
(allocations chômage) et indirect (logement, santé...) du chômage,
sans parler du gain social que représente la réinsertion sur le marché du travail.

Cette expérimentation est en cours, de 2016 à 2021, dans 10 territoires.
Elle est pilotée par une association nationale, TZCLD
(Territoires zéro chômeur de longue durée),
portée par ATD Quart Monde, le Secours catholique, Emmaüs France,
le Pacte civique, et la Fédération des acteurs de la solidarité.





Pierre-André DUBREUIL, Président du Tribunal de commerce de Besançon

*Depuis le début de l'année 2020,
Pierre-André Dubreuil, ancien président de notre association,
assume la présidence du Tribunal de Commerce de Besançon.*

*Il nous a paru intéressant de lui demander
de nous présenter cette institution
et de nous décrire son rôle au sein de cette juridiction.*

Qu'est-ce qu'un "Tribunal de Commerce" ou une "Juridiction consulaire" ?

Tout d'abord, un peu d'histoire

Les tribunaux de commerce, tels qu'on les connaît aujourd'hui, sont les héritiers d'une longue tradition. En effet, lors des grandes foires du Moyen Âge, les commerçants éleisaient déjà ceux d'entre eux qui seraient institués juges afin de régler leurs litiges.

La création des juridictions consulaires date d'un édit de 1563 du roi Charles IX, publié à l'initiative de son chancelier, Michel de l'Hospital, et créant la *Juridiction des Juges et Consuls de Paris*. Elle fut très largement étendue sur tout le territoire français par Colbert en 1673.

Contrairement à la quasi-totalité des institutions de l'Ancien Régime, leur existence n'a pas été remise en cause par la Révolution française et les juridictions consulaires devinrent les *tribunaux de commerce* en 1790.

À ce jour, au sein de l'ordre judiciaire, 134 tribunaux de commerce assurent le service public de la justice économique de droit commun au premier degré, regroupant plus de 3100 juges élus.

Du fait de leurs origines, les tribunaux de commerce présentent certaines particularités par rapport aux autres juridictions.

Tout d'abord, le statut des juges est très singulier puisque ce ne sont pas des magistrats professionnels, mais des personnes issues du monde économique (chefs d'entreprise, commerçants, cadres dirigeants...). De plus, tous les juges, y compris le président, exercent leur mission de manière totalement bénévole, sans aucune rémunération ni remboursement de frais.

Contrairement aux juges professionnels qui sont nommés par décret, les juges consulaires trouvent leur légitimité dans l'élection.

L'originalité des origines, la légitimité élective, l'engagement concrétisé par la prestation du serment, donnent au juge consulaire les facultés d'agir, dans un esprit constant d'écoute et de conciliation, selon les règles de droit avec le triple souci :

- de rapidité, facteur économique essentiel,
- de la pérennité des entreprises,
- de la préservation des relations économiques et sociales, au-delà de l'issue judiciaire des litiges.

Les tribunaux de commerce sont rattachés à une Cour d'Appel et ont à répondre aux Chefs de Cour, à savoir le Premier Président de la Cour d'Appel et le Procureur Général.

Enfin, les tribunaux de commerce sont probablement les organismes rendant un véritable service public qui coûtent le moins cher aux contribuables. À titre d'exemple, à Besançon, je dispose d'un budget annuel de 2.500 €, qui provient des cotisations des entreprises, via la Chambre de Commerce.

Quelles sont les missions d'un tribunal de commerce ?

Les missions essentielles des tribunaux de commerce s'exercent dans les domaines suivants :



Les formalités

À travers leurs greffes, les formalités des entreprises, créations et radiations, enregistrement et suivi des dépôts de comptes, inscription de nantissements et de privilèges, sont traités par le tribunal.

Les greffiers des tribunaux de commerce sont des officiers publics et ministériels. Professionnels libéraux nommés par le Garde des Sceaux, ils sont délégués de la puissance publique de l'État. Ils assurent l'authenticité aux actes de la juridiction dont ils sont les conservateurs.

Le contentieux

Le tribunal a pour mission de résoudre les litiges, survenus dans l'exercice de leur activité commerciale entre les justiciables, commerçants et entreprises. Ces litiges peuvent faire l'objet de procédures rapides, comme l'injonction de payer ou la procédure de référé, traitées par le président du tribunal.

Ils peuvent aussi être complexes et nécessiter d'être présentés en audience devant une formation de juges en nombre impair qui constitue « le tribunal » et qui rendra une décision après une délibération. Ils peuvent, à tout moment de la procédure, donner lieu à un « Mode Amiable de Règlement des Différends », conciliation ou médiation.

Les entreprises en difficulté

En premier lieu, la prévention de ces difficultés relève du président du tribunal, qui dispose de pouvoirs d'enquête et d'outils de traitement amiable.

Ensuite, si les difficultés ont atteint une gravité ne permettant pas un traitement amiable, le tribunal peut décider d'un traitement judiciaire des difficultés à travers les procédures de sauvegarde, redressement judiciaire, pouvant aboutir

s'il n'apparaît pas de solutions possibles à la résolution des problèmes rencontrés, à la liquidation judiciaire.

Les sanctions

Le tribunal dispose d'un pouvoir disciplinaire et il est amené à prononcer, sur requête du procureur de la République, des interdictions de gérer ou des faillites personnelles à l'encontre de chefs d'entreprises indécents.

Quel est le rôle du président d'un tribunal de commerce ?

Le président du tribunal est élu par l'ensemble des juges, qui sont à même de juger de la capacité de la personne à exercer cette mission, parmi les juges ayant une ancienneté minimale de six années et pour un mandat de quatre ans.

Il est le chef de la juridiction et organise ses activités. Il anime l'équipe des juges, établit notamment le calendrier des audiences et veille particulièrement au respect du code de déontologie. Il est également responsable de la formation des juges.

D'autre part, il dispose de prérogatives qui lui sont propres, rendant des ordonnances, et constitue une juridiction à part entière à l'intérieur du tribunal. Il est également chargé de la prévention des difficultés des entreprises.

Comment devient-on président d'un tribunal de commerce ?

Les motivations sont multiples :

- Mettre son expérience professionnelle et personnelle au service de la collectivité
- Établir de véritables liens sociaux avec les collègues juges, l'environnement du tribunal et profiter de nombreuses rencontres
- Ne pas permettre à son cerveau de s'endormir, la rédaction des jugements constituant un véritable exercice de recherche et de mise en forme

Au-delà des conditions de forme, il est nécessaire de faire preuve de certaines capacités et d'être habité par une véritable passion, à la mesure des responsabilités à assumer.

Je mesure tous les jours ce que je dois à la formation et à l'éducation que j'ai reçue à la Maîtrise et la chance que j'ai eue de rencontrer sur ma route le Père Ledeur et nos chers professeurs.

Comment a été vécue la crise sanitaire au tribunal ?

Je ne m'attendais pas, en prenant mes fonctions, à vivre une année aussi mouvementée.

Nous n'avons jamais cessé de fonctionner et nous avons dû nous adapter aux circonstances. Les audiences, pendant la période de confinement, ont été tenues en visioconférence. Nous avons eu un gros travail pour comprendre et mettre en œuvre les nombreux textes législatifs et réglementaires qui ont été publiés à cette occasion.

Concernant les difficultés des entreprises, nous enregistrons depuis le début de l'année et, de manière assez paradoxale, une diminution d'environ 50 % des défaillances d'entreprises.

En fait, les mesures prises par le gouvernement (décalages de charges, prêts garantis par l'état, chômage partiel) ont permis aux entreprises de traverser la crise, mais nous ne sommes pas très optimistes pour l'avenir.

Je terminerai par une anecdote qui est à mon avis significative de l'évolution de notre société et du manque de discernement de certains de nos dirigeants.

Avant d'être installé en tant que juge, j'ai prononcé devant le Premier Président de la Cour d'Appel le serment suivant, en vigueur depuis des décennies :

« Je jure de bien et fidèlement remplir mes fonctions, de garder religieusement le secret des délibérations et de me conduire en tout comme un juge digne et loyal »

Aujourd'hui, après intervention de Madame Taubira, le mot « *religieusement* » qui, dans ce contexte, signifie « *scrupuleusement* », sans aucune connotation religieuse (cf. BOSSUET Hist II 13), a été supprimé au nom d'une prétendue laïcité !

En conclusion, je pourrais dire que cette présidence est une tâche prenante, lourde de responsabilité, mais absolument passionnante et tellement riche.

Pierre-André
DUBREUIL



Extraits d'une interview de la Presse bisontine (20 mars 2020)

L.P.B. Vous êtes depuis le 20 janvier 2020 le nouveau président du Tribunal de commerce de Besançon en remplacement de Pierre Bourgeois... Quel est votre parcours ?

P.-A.D. Je suis désormais en retraite, même si j'ai gardé une petite société de conseil. Auparavant, j'ai été directeur administratif et financier pendant une quinzaine d'années avant de créer, avec un ami associé, un groupe industriel dans la métallurgie, composé de trois sociétés : une tôlerie industrielle, une entreprise de mécanique de précision et une troisième spécialisée dans la mécano-soudure pour le militaire (fabrication de caisses de véhicules blindés, de tourelles de chars...)

Pontissalien d'origine, je suis revenu sur le secteur de Besançon après avoir cédé mes parts dans les sociétés, il y a une quinzaine d'années. Je suis juge du Tribunal de commerce depuis six ans.

Quelles sont les nouveautés de l'année au TBC ?

Nous avons accueilli trois nouveaux juges à l'occasion de notre audience de rentrée le 20 janvier : Serge Roland, ancien directeur Environnement et Sécurité chez Frans Bonhomme ; Luc Gentit, dirigeant d'une entreprise de T.P. ; et Ange Alez-Martin, dirigeant de Créations Perrin, à Orchamps-Vennes.

Le fait que le législateur ait permis aux juges de faire un cinquième mandat, alors que la loi en limitait le nombre à quatre jusqu'alors, nous a permis de reconduire certains juges expérimentés.

Et c'est un vrai plus pour notre tribunal composé de 19 juges très investis pour cette cause qui, je le rappelle, est totalement bénévole.

Jubilés de diamant et d'or



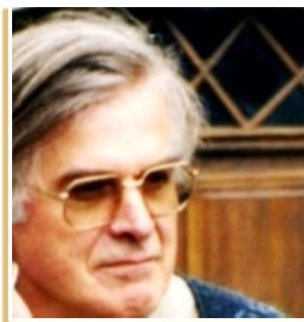
*Serge
Perrin*

*Né le 7 février 1935 à Chaffois
Ordonné le 23 décembre 1961
Maîtrise 1947-1953*

60
ans

*Michel
Hirt*

*Né le 25 mars 1936 à Gray
Ordonné le 23 décembre 1961
Maîtrise 1948-1953*



*Pierre
Tournier*

*Né le 13 août 1935 à Lepûy-Gy
Ordonné le 23 décembre 1961
Maîtrise 1961-1963
† Décédé le 26 décembre 2020*

50
ans

*Jean-Claude
Menoud*

*Né le 10 septembre 1946 à Besançon
Ordonné le 27 juin 1971
Maîtrise 1957-1963*



« Seigneur nous te rendons grâce,
car tu nous as choisis pour servir en ta présence »

*Survoltant ce que j'ai vécu au cours
de mes 60 ans de sacerdoce, j'ose dire
avec la même conviction que celle de l'apôtre Paul :
« ce n'est pas moi mais la grâce de Dieu en moi
qui m'a permis d'être le prêtre que je suis. »*

En 1947, fils d'ouvrier paysan, il m'a été donné de vivre l'effervescence de deux ordinations sacerdotales dans mon village de Chaffois – René Perrin et Léon Verguet – et, à la suite d'une cueillette de jonquilles, nous nous sommes retrouvés, trois garçons du village, à discuter de ce que nous ferions quand nous serions grands ; en raison du retentissement qu'avaient eu dans tout le village les deux ordinations sacerdotales, nous avons tous les trois décidé de devenir « curés ».

Au retour en famille, j'en ai parlé à mes parents puis à l'abbé Verguet qui ont rapporté cela à mon

curé Alphonse Perrot. Et tout s'est enclenché... ! En octobre 1947, j'étais inscrit au petit séminaire de la Maîtrise. Les deux autres copains n'avaient rien dit à leurs parents... et sont restés au village !

En 1959, au retour de mon service militaire en Algérie, le diocèse de Besançon a organisé un pèlerinage de l'enfance rurale à Lourdes (mon curé, Paul Lépeule, se trouvant malade, c'est moi qui fus chargé d'accompagner les jeunes du doyenné, et c'est là que j'eus l'occasion de travailler avec Colette Vieille, permanente JACF, (Jeunesse agricole catholique féminine), pilier du pèlé de l'enfance rurale avec l'abbé Schneider.

Premières années de ministère : l'Action catholique

En 1972, en arrivant de Pontarlier – où j'avais, sous le parrainage paternel de Henri Cattet, fait des colos et du scoutisme – j'eus la joie, dès la première messe célébrée en la chapelle St Bruno de Bavans, de retrouver Colette Vieille, devenue Colette Bobillier, mère de famille et militante ACO (Action catholique ouvrière) sur le secteur de Voujeaucourt. Après les premiers mots de bienvenue, elle me proposa ce même dimanche de participer à une recollection ACO, animée par Mgr Ancel (ancien évêque-ouvrier et membre du Prado).

Très vite, Colette me fit comprendre que sa fille Catherine faisant de la JOCF (Jeunesse ouvrière catholique féminine), elle souhaitait que sa deuxième fille Jocelyne de 8-9 ans, fasse de l'ACE (Action catholique des enfants) et elle me demanda d'être l'aumônier d'une équipe à faire naître. L'entreprise était facile, Catherine Nicolas, à l'époque membre de l'équipe nationale de l'ACE, cherchait un point de chute dans le pays de Montbéliard pour rester en contact avec le terrain. Le militantisme de Colette et de sa fille Jocelyne eut tôt fait de susciter une première équipe.

Le caté, les campagnes de carême du Secours catholique m'offrirent ensuite l'occasion de donner à voir ce que permettait l'ACE à des enfants organisés en clubs Fripounet. Beaucoup d'enfants se montrèrent intéressés ; c'est alors que quelques mamans, dont Monique Vauchier, rejoignirent Colette et me persuadèrent de donner une visibilité aux Fripounet dans le village de Bavans. On arrima une sono sur ma 2 CV et on se mit en devoir de traverser tout le village...

Partis avec quelques fripounets habillés avec coiffe, tablier et sabots comme dans le journal des 8-12 ans, la petite troupe grossit au son des chants de l'ACE, si bien que nous étions 50 arrivés à la chapelle St Bruno. Tous ne « durèrent » pas, mais certains devinrent des fripounets convaincus qui passèrent ensuite à la JOCF, bien présente sur le secteur. Et c'est ainsi qu'en juillet 1974 Jacques Lemonnier, aumôner JOC de base et moi-même avons réussi à emmener 70 Jeunes du coin à la Courneuve pour le rassemblement national JOC « Objectif 74 ».

En 1974, en raison du rassemblement JOC, je n'avais pas jugé utile de participer au pèlerinage diocésain à Lourdes. J'y étais allé en 1973 pour accompagner ma sœur à la suite du décès de notre père. Joseph Renaud, aumônier fédéral chargé de prendre en charge les Jeunes du pèlerinage bisontin, m'avait offert la possibilité de me joindre à lui pour ce travail d'évangélisation. Je m'étais acquitté de mon mieux de cette mission impromptue comme d'un travail qui ne se représenterait pas.



Avec les « Jeunes »

Or quelle ne fit pas ma surprise de recevoir, début septembre 1974, une longue lettre de Mireille Striby d'Arc-lès-Gray, disant en substance ceci : « je me suis inscrite au pèlerinage diocésain de Lourdes sur les recommandations de mes sœurs qui y avaient participé en 1973 ; et j'eus la surprise de découvrir que rien n'avait été prévu pour les Jeunes, ce qui, à mon avis, est regrettable... Si vous acceptiez de nous accompagner mes sœurs, mes frères et moi-même, nous nous engageons à fournir l'ossature d'une petite équipe d'animation pour le prochain pèlerinage ».

J'ai accepté la proposition, et c'est ainsi que « les Striby » ont assuré durant 5 à 6 ans le noyau d'une équipe d'animation « Jeunes ». Ils furent ensuite relayés par des éléments émergeant d'un pèlé à l'autre. Certains, telle Paulette Pirouttet, qui fut une fidèle durant de nombreuses années, termina avec nous et son mari son voyage de noces !

Le programme était de faire découvrir à ces Jeunes la vie de Bernadette en son temps et de voir en quoi son vécu rejoignait celui des Jeunes de 1975. Nous

Naissance à Chaffois : 7 février 1935

Maîtrise : 1947-1953

Ordination : 23 décembre 1961

Vicaire à St Pierre de Besançon : 1962-1966

Vicaire à St Pierre de Pontarlier : 1966-1972

Prêtre en équipe à Voujeaucourt : 1972-1980

Curé de Ste Bernadette : 1980-1984

à Velantigney-les Buis

Curé d'Hérimoncourt : 1984-1993

Curé de St Louis de Belfort : 1993-1998

Curé de St Thérèse de Belfort : 1998-2003

Curé des paroisses François d'Assise : 2003-2012

(Montreux-Château) et Trinité Chèvremont

En retraite rue de Strasbourg, Belfort : 2012-2018

En retraite à Ste Jeanne de Chantal, Belfort : 2018

Aumônier diocésain CCFD : 1987-2003

Aumônier de secteur ACO, Belfort : 1993-2003

Accompagnateur Secours catholique : 2012

« Comment rendrai-je au Seigneur tout le bien qu'il m'a fait... J'élèverai la coupe du salut... »
« Je lui rendrai grâce de m'avoir choisi pour servir en sa présence... »

Cette relecture des paroles du psalmiste me confirme que j'avais eu raison de choisir comme maxime pour ma prise de soutane : « Ma grâce te suffit ».

étions aidés dans ce travail par les permanents JOC et ACE du Pavillon du lac - permanence à Lourdes des mouvements d'Action catholique – ce qui a permis à nombre de Jeunes venus pour accompagner papy et mamy, de rencontrer des jeunes, témoins dynamiques de Jésus Christ et de son Église.

Au terme de ces trois jours vécus entre jeunes dans la joie et la confiance, chacun était invité à discerner ce qu'il pensait pouvoir vivre en revenant chez lui. J'ai eu ensuite la joie d'apprendre par des aumôniers, tant scouts que d'action catholique, que leur présence et leur apport furent appréciés en diverses circonstances.

Comme une page d'Évangile : apprendre la rencontre

Nommé, en 1998, par le père Lecrosnier, premier évêque du diocèse de Belfort-Montbéliard, pour prendre la suite d'un prêtre emprisonné pour pédocriminalité, j'eus à faire face à une foule de problèmes mais mes quatre ans de présence furent sauvés par ce que je vais vous raconter.

Formé par l'Action catholique à m'intéresser aux problèmes de mon quartier, je participais régulièrement aux réunions des quartiers où j'habitais. Et c'est ainsi qu'au Centre culturel des Barres et du Mont, à Belfort, j'eus l'occasion de voir se lever Paulette Rodier, militante associative qui déclara : « La Ville va fermer le CASMI (Comité d'action sociale en faveur des travailleurs migrants), ce lieu où de vieux célibataires étrangers ont été "coucounés" pendant des années, pour ne pas dire infantilisés ; et maintenant qu'ils sont âgés, ils vont être chassés de ce lieu où tout avait été pensé pour leur faciliter la vie, et ils vont devoir faire comme tout un chacun, chercher à louer un logement qu'ils leur faudra meubler... Qui parmi nous sait cela et qui s'en soucie ? »

J'avais entendu et je me mis en tête d'alerter les membres de l'EAP (équipe d'animation paroissiale) ; elle était essentiellement constituée de bons paroissiens qui regardaient de loin et d'un œil indifférent cet immeuble où logeaient des étrangers et où parfois, en soirée, la police intervenait...

Quand je leur fis part de la question posée à la réunion de quartier, ils me dirent : « Mais on ne connaît personne. » Je leur fis remarquer que comme moi,

ils avaient l'occasion de voir quatre ou cinq Portugais aux messes du dimanche...

Loin d'être convaincus, ils en conclurent que j'étais le plus qualifié pour aller les contacter. Je me rendis donc au CASMI, où l'on me dit que c'était l'hiver et que les Portugais étaient repartis dans leur pays. J'étais là quand je croisai la route de Christian, l'électricien de maintenance du CASMI, membre du PCF, qui faisait partie d'une équipe d'ACO suivie par le père Lecrosnier.

Il me demanda les raisons de ma présence dans ce lieu qui ne m'était pas familier. Je la lui dis et je lui dis aussi ma déception de ne pas avoir trouvé les hébergés portugais susceptibles d'être pris en compte par les chrétiens du voisinage. Christian me dit alors : « Pourquoi veux-tu te limiter aux hébergés, tout le personnel va également être impacté par ce genre de décision... ? Pourquoi ne ferais-tu pas une réunion avec eux, d'autant que le directeur est un homme qui a travaillé avec le père Joseph Wreszinski à ATD Quart Monde (Aide à toute détresse) ? »



Je le chargeai de voir quels étaient les employés prêts à prendre du temps pour dire comment ils ressentait l'événement.

Quelques jours après, il me contacta pour me dire que tous ceux avec qui il avait pris contact étaient d'accord. On fixa un jour et une heure à la salle paroissiale. Je fis une annonce en chaire pour inviter tous les chrétiens qui se sentaient concernés à venir à cette réunion. J'insistai auprès des membres de l'EAP pour leur dire que puisque c'était la paroisse qui invitait, il était normal qu'ils soient tous là. Beaucoup me dire : « Mais ces gens, on ne les connaît pas ; qu'est-ce qu'on va leur dire ? Néanmoins, à l'heure dite, tous les membres de l'EAP étaient là.

Une dizaine des employés du CASMI arrivèrent presque aussitôt. Je prononçai un bref mot d'accueil et Christian, le militant ACO, invita chacun à dire ce qu'il avait sur le cœur.

Ce fut le directeur qui se lança en premier. Il dit tous les efforts déployés pour tâcher de sauver le CASMI dans sa forme actuelle et reconnu avec amertume qu'en dépit de son titre de citoyen, le maire de Belfort avait refusé de mettre 5000 € pour boucler un montage financier qui lui paraissait solide.

Ce fut ensuite la secrétaire qui déplora qu'après avoir coucouné durant des années des êtres jeunes, on allait les laisser se débrouiller seuls, alors qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion de réaliser que les logements normaux à louer étaient vides de tout meuble et qu'en conséquence on allait leur demander des investissements auxquels ils n'étaient pas préparés ; et elle ajoutait « Ces gens-là, je les connais, ils repartent chez eux en hiver et quand ils reviennent, ils me téléphonent depuis Marseille pour me demander de tenir à leur disposition la chambre qu'ils connaissent. A qui demanderont-ils de leur louer un logement dans les 24 heures ? ».

Les femmes des étages, enhardies par l'ambiance, se lancèrent alors : « Les résidents du CASMI sont des célibataires et le dimanche leur semble long, loin de leur famille ; alors il arrive qu'ils boivent. Les lundis, le nettoyage des toilettes n'est pas pour nous une partie de plaisir ! Mais lorsqu'ils sont dégrisés, ils reviennent vers nous, nous expliquent les raisons de leur beuverie, les causes de leur mal-être. » Et elles ajoutaient : « Mais ces hommes, ils nous font vivre et ils nous considèrent comme des personnes avec lesquelles ils peuvent causer ; sans eux qu'est-ce qu'on va devenir, quel sens aura notre vie ? »

Les paroissiens, médusés, découvraient, incrédules et admiratifs, la dimension humaine dont ces "invisibles" étaient porteurs et l'un d'entre eux risqua la question : « Que devons-nous faire ? » Et ils s'entendirent répondre par leurs interlocuteurs : « Rien, vous avez fait beaucoup déjà en prenant une soirée pour nous écouter ».

Alors les membres de l'EAP qui étaient venus en traînant les pieds se confondirent en remerciements parce qu'ils avaient découvert ce vécu formidable à leur porte et qu'ils y reconnaissaient comme une page d'évangile. ■

Soixante ans de partage de vie

« Quand mon parrain m'a offert mon calice d'ordination - un Scherrer à bague ornée d'animaux marins et sculptée par le père Rigamay - je lui ai demandé le pourquoi de ce motif : "ἰχθύς" fut sa réponse, "le poisson", signe de reconnaissance des premiers chrétiens. C'est en arrivant à Marseille, avec la charge pastorale du quartier du Vallon, que j'ai compris le message qui m'avait alors été adressé... »



J'ai été formé à Besançon par les deux frères Ledeur - Lucien, à la Maîtrise, et son frère Etienne, au grand Séminaire...

« La Maîtrise » 1948 - 1953

Entré en 5^{ème}, je savais que, dès lors, je ne passerais plus les fêtes en famille, car comme nous assurions les offices à la Cathédrale, nous n'étions jamais libres pour les fêtes. Cela a été une souffrance, que l'on accepte, dirais-je, difficilement quand même.

Nous avions une équipe de formateurs sensationnels, en particulier le maître de chorale, le père Sarrazin. Ce qui m'a frappé dans mon séjour à la maîtrise, ce sont les contacts que l'on a pu avoir avec des personnalités importantes de l'époque.

J'ai vu Le Corbusier faire des croquis au tableau pour la construction de la chapelle de Ronchamp. Nous avons assuré l'inauguration et la première messe de la chapelle.

Autre personnalité : Manessier, auteur des vitraux d'Audincourt et des Bréseux. Ainsi que, Lili Lasking, harpiste renommée, qui nous a donné un concert, exclusivement pour nous.

Les études étaient poussées, mais nous avions toutes ces ouvertures dues au rôle important du Père Ledeur.

Mon séjour à la maîtrise a par ailleurs été marqué par le Père Corrotte, qui était mon directeur de conscience.

Je garde un très bon souvenir de la maîtrise, mais je sais que d'autres n'ont pas le même avis que moi sur la vie dans ce petit séminaire.



Le séminaire de philosophie de Faverney 1953 - 1955

Là, j'ai tissé des liens très étroits avec la famille de Paul Jacques, qui était mon co-chambriste. Ses parents habitaient Fleurey et sa sœur habitait à Faverney même. Les liens ainsi créés ont fait que je suis devenu le parrain de Cécile, la sœur aînée de Paul, et j'ai toujours des liens avec cette famille.

Le grand Séminaire 1955 - 1961

Ce temps de formation fut interrompu par 30 mois de service militaire. Je fais partie de cette génération qui a connu cette obligation - en ce qui me concerne, de 31 mois et 18 jours, une rupture véritablement difficile à digérer !

J'ai été incorporé à l'Hôpital Militaire de Belfort pour une série d'examens, à la suite du « conseil de révision »... Je pensais être réformé, mais c'était la période de la guerre d'Algérie. Je me suis retrouvé à Toulouse Mérygnac, dans l'armée de l'air. Au bout de 15 jours, j'ai été envoyé à Versailles, aux « Petites Écuries », où j'ai suivi une formation d'opérateur psychotechnicien au sein de l'Institut de Psychologie Appliquée. J'ai donc participé à la sélection du contingent, puis à l'étalonnage de batteries de tests pour chauffeurs de poids lourds.

Libéré des obligations militaires le 8 novembre 1958, je débarque au Grand Séminaire où le supérieur me dit : "Michel, il faut que tu sois rentré au Grand Séminaire avant la fin de la semaine si tu veux que te soit compté ton trimestre". La reprise au Grand Séminaire a été difficile, mais le supérieur a compris que j'avais

besoin d'un régime un peu particulier pour me garder au séminaire. Sur ses conseils, je suis devenu l'adjoint de l'économiste du diocèse, le père Chays, qui, dans un premier temps, m'a permis de travailler à la restauration de l'appartement épiscopal du Grand Séminaire.

Puis je me suis occupé de l'eau chaude pour tout le monde et du chauffage - 418 radiateurs, et 2 chaudières à poussières, entraînées par une vis sans fin - tout en allant en cours tous les matins.

L'ordination et les premiers ministères

J'ai été ordonné prêtre le 21 décembre 1961. Ce jour-là, le domicile et le commerce de mes parents ont été cambriolés.

Je fus nommé à la paroisse des Chaprais, où nous étions quatre prêtres : un curé, deux vicaires et un professeur de sciences dans l'enseignement privé. Avec ce dernier, qui s'appelait Christian, nous avons ouvert des stages de formation pour le CAP d'opérateur projectionniste des salles commerciales. C'est la période des grandes grèves bisontines : Lip, l'Imprimerie de l'Est et la Rhodiaceta.

J'ai été aumônier de deux équipes d'ACO, une chez Lip, et une à l'Imprimerie de l'Est. C'était une période vraiment très difficile, et qui m'a posé beaucoup de problèmes ; car dans une des deux équipes, j'ai eu beaucoup de mal à essayer de raisonner un couple de militants trop engagés, qui abandonnait l'éducation de ses enfants, dont l'un d'eux se suicidera d'un coup de revolver.

Puis le curé a demandé mon changement, parce que j'enlevais la soutane pour jouer au foot sur la place de l'église. Je me suis donc retrouvé sur le

territoire de Châteaufarine pour étudier l'implantation d'un lieu de culte dans la nouvelle cité qui commençait à se construire.

Échanges franco-polonais entre Besançon-Palente et Loubin

Deux activités m'ont également passionné.

Un jour, des profs de Palente, que j'avais connus à la maîtrise, sont venus me voir pour me demander si je voulais bien participer à un échange scolaire entre le lycée de Besançon et le lycée de Loubin en Pologne. J'ai accepté, mais le rectorat a eu du mal à m'accepter parce que j'étais prêtre... Finalement, le rectorat m'a déclaré comme "directeur de centre de vacances" et non pas comme prêtre.

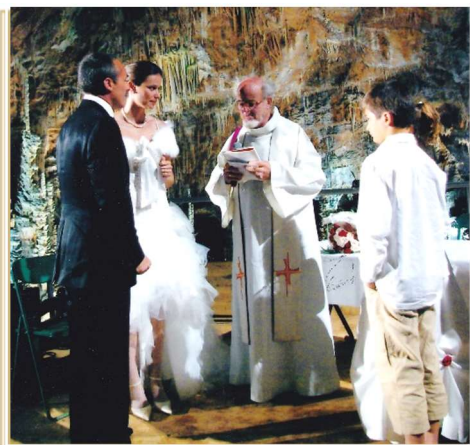
Le séjour en Pologne s'est très bien déroulé, et j'ai créé beaucoup de liens sur place. Puis, l'année d'après, les Polonais sont venus à Besançon, et j'ai accueilli à la maison une des deux profs qui accompagnait la classe.

À travers ces voyages, j'ai maintenu des liens avec plusieurs personnes, et finalement, je me suis engagé auprès de l'orphelinat de Loubin à venir avec les scouts de Besançon, faire de l'entretien dans leurs locaux.

En juillet 1995, les scouts de Besançon ont donc accepté et nous sommes partis en Pologne, en bus avec tout le matériel qu'on n'aurait pas trouvé sur place. C'est moi personnellement qui conduisais le bus que j'avais loué à une société des Chaprais.

Nous avons travaillé 15 jours sur place, et nous sommes rentrés plus vite que prévu à cause d'une épidémie de grippe que tout le monde avait attrapée.

Pendant le séjour, une Polonaise s'est éprise d'un Français et finalement, en juillet 2005, j'ai été célébrer un mariage en Pologne avec le prêtre polonais du coin ;



nous avons fait la célébration, moitié en polonais, moitié en français.

J'ai continué à aller régulièrement en Pologne chez Alfred et Edwige ; Alfred était un ancien directeur des mines de cuivre, et Edwige enseignante au lycée de Loubin. Et Alfred m'a fait visiter d'une manière tout à fait extraordinaire – en dehors des circuits touristiques – les mines de cuivre. Quand Alfred est décédé, j'ai participé personnellement à ses obsèques, et j'ai continué à aller en Pologne jusqu'en 2017.

Validation d'une formation à la randonnée pédestre

Avec Denise Grivet, qui était ma voisine au pays, nous étions responsables de la formation de moniteurs et de directeurs de centres de vacances, et nous avons pensé qu'il fallait ouvrir cette formation à la randonnée pédestre, ce qui n'a pas été très facile à faire admettre aux responsables de la Fédération Sportive et Culturelle de France.



Quand ça a été validé, avec Denise nous avons fait la formation nécessaire pour pouvoir introduire ce module dans la formation BAFA.

Au départ, on était implanté uniquement sur la Franche-Comté, puis à la demande de ma fédération, j'ai été envoyé faire de la formation de moniteurs de randonnée dans le Nord, dans la région parisienne, dans le Loiret, au Pays Basque, en Bretagne et dans le Gard, tout en continuant à privilégier la Franche-Comté. C'était un enrichissement extraordinaire de rencontrer tous ces gens dans des

régions de France que je ne connaissais pas. J'ai dû commencer la rando en 1964 ou 65 et je l'ai pratiquée toute ma vie.

Chez les Chanitois émigrés au Mexique

Dans le cours de mon itinéraire, j'ai souhaité m'impliquer au musée de Champlitte, avec Jean-Christophe Demard, qui a fait sa thèse de doctorat en histoire sur la migration des Chanitois au Mexique, au moment où le mildiou a détruit le vignoble de la région.

J'ai travaillé au musée, et un jour, Jean-Christophe m'a demandé de "monter" avec lui au Havre, aux archives maritimes, pour faire une recherche sur les rôles d'équipages des Chanitois partis au Mexique. Puis à la suite de tout cela, j'ai organisé un voyage au Mexique pour rencontrer les descendants des gens de chez nous partis là-bas. Jean-Christophe, m'a alors confié des documents à remettre à son homologue mexicain qui travaillait avec lui sur sa thèse. Il nous a reçu royalement et a facilité notre séjour à Jicaltepec.

Comme dans toute migration, il y a ceux qui ont réussi et les autres... Si bien qu'à notre départ, nous sommes rentrés en France les mains vides après avoir laissé toutes nos affaires au plus paumés.

De retour à Champlitte, j'ai participé, avec Jean-Christophe et notre équipe, au jumelage entre le Conseil Général de la Haute Saône et le Municip de Martinez de la Torre au Mexique. Et tout en reprenant des activités au Pays puis à Marseille, j'ai continué à "monter" régulièrement à Champlitte pour la Saint-Vincent, fête des vigneron. Jusqu'à être intronisé Chevalier de la Confrérie de Saint-Vincent à Champlitte... ce qui me conduit à participer régulièrement, dans la mesure du possible, à la fête chanitoise de la Saint-Vincent.

Cap sur Marseille

En 1965 est arrivé à la tête du diocèse de Besançon, en provenance de Marseille, Monseigneur Lallier : il avait promis d'envoyer des prêtres à Marseille... Il a donc lancé un appel d'offre, mais sans résultat. Il a alors désigné des volontaires. C'est ainsi qu'avec deux autres prêtres, en septembre 1966, je suis arrivé à Marseille.

C'est Monseigneur Jacquot, l'archevêque du lieu, qui était franc-comtois d'origine, et dont le père était maître de Forge chez

Peugeot à Audincourt, qui nous a accueillis et confié le secteur d'Endoume. Cela n'a guère plu au clergé marseillais, car – paraît-il – les paroisses du centre-ville étaient "réservées" aux prêtres marseillais et non destinées aux « étrangers », comme on dit à Marseille.

Le vallon des Auffes... et la marine de pêche

Le Père Jacquot a eu la gentillesse d'inviter nos parents à venir voir comment nous étions installés. Dans le partage des responsabilités, je me suis vu attribuer le Vallon des Auffes et le plateau de Samatan. Très vite, j'ai été admis par les gens du Vallon, et j'ai – en plein accord avec Mgr Jacquot – ouvert une chapelle dans le rez-de-chaussée du grand bâtiment de la pharmacie – chapelle qu'il est venu inaugurer, et ce fut une grande fête au Vallon.

Très vite, les contacts se sont multipliés, et Jo Rossi, qui construisait un chalutier, m'a demandé si je n'embarquerais pas avec lui à bord. J'ai participé à la fin des travaux sur le Dauphin, que l'on a convoyé de nuit de la rue Turcon jusqu'au Vieux Port, en face de la Criée. J'ai béni le bateau au Vieux Port, puis la bénédiction terminée, j'ai enlevé les habits sacerdotaux pour faire le service de l'apéritif, qui est le rôle de l'équipage. Certaines personnes ont été quand même très surprises !

Mécanicien de marine

Puis, j'ai arrêté de naviguer pour aller faire une formation de mécanicien de marine sur le Paul Bousquet à Sète. Cette formation m'a permis de faire comprendre le sérieux de mon engagement. Je suis revenu à Marseille et j'ai recommencé à naviguer sur les chalutiers marseillais, parfois pour permettre à certains patrons de pêche de se mettre à niveau du point de vue mécanique.

À cette période, j'ai répondu à un appel d'offre de l'entreprise Baudoin et je suis rentré au service après-vente. Chez Baudoin, j'étais essentiellement chargé des bateaux de pêche sur tout le littoral méditerranéen et nord-africain. C'est ainsi que je suis intervenu souvent à Sète, à Port-Vendres et deux fois à Sfax (sud tunisien).

Je vais alors vivre un événement très douloureux. La *Venus des Iles d'Or XII* va brûler lors d'une traversée vers Porquerolles : il y aura 9 morts et beaucoup de blessés...

J'ai été convoqué par la Gendarmerie maritime de Toulon parce que, 48 heures avant l'incendie, j'avais remplacé un vilebrequin sur l'un des deux moteurs de la vedette, et fortuitement, je suis devenu un des conseillers techniques pour le juge. Le jour de l'incendie, la Marine nationale faisait des manœuvres, et tout avait été filmé, ce qui a permis de confirmer les éléments de ma déposition.

Chez Baudoin, je vais être mis à la disposition de l'Office Algérien des Pêches en 1976 et 1977. C'est le moment où la FAO a offert un chalutier à l'Algérie, bateau qui a été très difficilement gérable car la moitié des engins étaient au pas métrique, et l'autre moitié au pas anglais. L'essentiel de mon travail a été de normaliser l'ensemble pour le rendre accessible à un bon entretien. Les travaux terminés, le Gouvernement algérien a décidé de faire cadeau de ce bateau à l'État islamique de Mauritanie. Mon séjour en Algérie m'a permis d'avoir des contacts avec les moines de Tibhirine.

Dans mes pérégrinations, j'ai été envoyé par le Crédit maritime et la Chambre de commerce de Marseille pour remettre en état l'*Odin*, un thonier qui était au cimetière des bateaux à Dakar à la suite du suicide de son patron qui devait partir pour l'Amérique latine. J'ai donc fait le nécessaire pour le rapatrier à Sète.

Une Association pour la mémoire des métiers de la réparation navale

Après ce séjour en Algérie, beaucoup de choses avaient changé à Marseille : la réparation navale avait fermé, Terrain avait licencié, et avec François Vidal, premier prêtre ouvrier à Marseille, après pas mal d'hésitations, nous avons créé une association pour la mémoire des métiers de la réparation navale.

Actuellement, nous avons un local d'exposition dans l'enceinte du Grand Port maritime, à la forme 7, avec des pièces uniques, dont un moteur à vapeur de 1923, que nous avons remis en état et que nous faisons tourner à l'air comprimé.

Nous avons également un des premiers moteurs à huile lourde qui a été fabriqué à Marseille sur un lieu devenu aujourd'hui le marché aux puces. Nous avons aussi plusieurs maquettes pour expliquer la jumboisation des bateaux qui a eu lieu ici à Marseille, il y a plus de 20 ans.

Le message de mon calice d'ordination

Aujourd'hui j'ai 84 ans. Quand mon parrain m'a offert mon calice d'ordination – un Scherrer avec une bague en ivoire sculptée par le père Rigamay - je lui ai demandé pourquoi il avait choisi ces motifs d'animaux marins. Sa réponse a été : Ixtus, c'est le poisson en grec et le poisson, c'est le symbole des chrétiens. J'ai accepté son explication, mais ça continuait à courir dans ma tête.



En arrivant à Marseille, et en ayant en charge le Vallon, je me suis dit : "Tu as mis du temps à comprendre le message qui t'était adressé !".

Jalons d'un itinéraire

Naissance à Gray : 1936

Saint Pierre-Fourier Gray (cl. 6^{ème}) : 1947

La Maîtrise : 1948-1953

Philosophie, Faverney : 1953-1955

Grand séminaire Besançon : 1955-1956

Service militaire 1956-1958

Grand séminaire : 1958-1961

Ordination : 1961

Vicaire, Paroisse des Chaprais : 1961-66

Saint-Ferjeux (prép. paroisse Planoise) : 1966

Marseille, paroisse d'Endoume : 1967

Retraite « active » : 1991

Création de l'association culturelle de la réparation navale marseillaise (ACRN)
etc... (cf. ci-avant)





Pierre TOURNIER

« Je te louerai parmi les peuples, Seigneur,
je te chanterai parmi les nations
Réveillez-vous, lyre et cithare, que j'éveille l'aurore ! »
(Ps. 107)

Toute une vie au service de la pastorale de Musique et Liturgie...

Ordonné prêtre le 23 décembre 1961, j'arrivais à la Maitrise le 8 janvier, comme surveillant de l'étude des Grands. D'autre part, j'assistais le P. Sarrazin pour les répétitions ou les offices ; j'y apprenais mon métier à son exemple. Lorsqu'il tomba malade, j'assurai la direction des offices à la cathédrale, ce qui me valut de diriger la messe à laquelle participait le général de Gaulle. Pour permettre au P. Sarrazin de se remettre, je fis une deuxième année pendant laquelle, entre autres, j'accompagnai les quatrièmes qui logeaient au Grand séminaire.

Les années parisiennes de formation en Musique et Liturgie

En septembre 1963, je partais à Paris pour trois ans. Le P. Gabet, en effet, tenait à ce que je sois nommé professeur de liturgie et de musique au Grand séminaire. Il obtint que je reste trois ans pour y apprendre mon métier : leçons d'orgue et de piano, un an de cours à l'Institut Grégorien, puis deux ans à l'Institut de Liturgie.

J'assurais ma pension en étant au pair à la paroisse Saint Jacques-du-Haut-Pas dont le P. Pézeril — futur évêque auxiliaire de Paris — était le curé ; une paroisse qui tenait à mettre en œuvre les nouvelles directives pastorales... car "l'évènement" s'était produit : le Concile.

Nos maîtres, devant la perspective de nombreux changements nous disaient "Faites de l'histoire ... vous saurez ainsi ce qui est important et ce qui est secondaire". Ce conseil me fut précieux, car il fallut créer des cours en fonction des nouvelles règles et surtout de la nouvelle théologie de l'Église et de la Parole de Dieu.

Responsable de la liturgie et de la musique

Juillet 1966. J'étais nommé au Grand séminaire responsable de la liturgie et de la musique : les cours, les répétitions et l'animation des offices, il fallait assurer

le passage du latin au français en particulier pour la psalmodie.

C'était l'époque où, en région, on cherchait à aménager le style de vie et de formation — mai 68 approchait ! — vie en équipe, travaux pratiques, participation à la vie pastorale (catéchèse, par ex.).

Il y eut plusieurs essais de séminaire interdiocésain avec Lons et Dijon avant d'arriver à la formule "premier cycle à Dijon ou à Lons et deuxième cycle à Besançon". De leur côté, les religieuses me demandaient de participer à la formation des novices et jeunes professes.

D'autre part, je participais aux réunions régionales de Pastorale sacramentelle, musique liturgique et art sacré qui se mettaient en place ; désigné pour être leur délégué, j'allais au CNPL à Paris chaque trimestre et j'ai participé à un certain nombre de sessions nationales du CNPL. Je participai aussi à une dizaine de sessions "Église qui chante" avec le P. Gelineau et ses successeurs.

Après la mort du P. Gabet, avec B. Monin qui lui succéda, nous avons mis en œuvre une série de soirées de formation liturgique : on y apprenait un chant, on étudiait les textes du dimanche et on préparait les intentions de la prière universelle, première ébauche de ce qui allait devenir la formation des équipes liturgiques.

Formation de formateurs et animateurs liturgiques

Lorsque, au Grand séminaire, une autre équipe de professeurs fut nommée avec Gérard Daucourt puis Armand Athias, les anciens se sont constitués en équipe théologique chargée de formation pour les prêtres, les religieuses, les laïcs.



Progressivement se mettait en place ce qui allait devenir un cycle de formation au Centre Diocésain, ébauche des cycles de formation qui sont en œuvre actuellement. De 1986 à 2008 on me confia la responsabilité du Cyffal régional, Cycle de Formation de Formateurs et d'Animateurs Liturgiques.

« Je reste disponible ... »

À 65 ans, j'ai été invité à partager la tâche pastorale au Centre Ville avec Gaby Pobelle puis Norbert Petot. J'y assurais encore les messes de semaine avant le confinement.

En même temps, confiant en ma compétence en théologie de la liturgie et des sacrements, le P. Daloz m'avait demandé de suivre le service de la catéchèse et du catéchuménat — ce que je fis jusqu'au jour où la tâche fut confiée à un autre.

Une vie bien remplie, une vie surtout consacrée à l'enseignement, à la formation. Une vie à toujours ajuster aux circonstances concrètes de la vie en Église.

J'ai aimé ce métier d'enseignant, surtout, lorsque, avec de petits groupes, on pouvait saisir les réactions, prendre en compte les questions, et chercher à trouver les mots ordinaires pour exprimer le mystère ; j'y ai trouvé beaucoup de satisfactions. Dans la mesure du possible et des besoins, je reste disponible.



Un « tombeau » mémoriel

« Itinéraire d'un curé de campagne :
L'abbé Alfred Bouveresse 1925-2012 »



C'est à l'occasion d'un échange avec Claude Bouveresse (Maîtrise 1962-69), dépositaire de l'ensemble des manuscrits de son oncle, que fut lancée la réalisation d'un ouvrage du type « L'abbé Alfred Bouveresse par lui-même ». L'ampleur et la richesse du matériau disponible justifiaient, selon nous, la tentative de lui élever un « tombeau mémoriel ».

L'ouvrage, paru au printemps 2020, est coédité par l'« Association des anciens professeurs, élèves et amis de la Maîtrise » et par « Folklore Comtois », heureux de contribuer à la reconnaissance d'une personnalité franc-comtoise méritant le détour. La matière première est très riche : les homélies, pour toute l'année liturgique, 52 bulletins paroissiaux, 32 cahiers « carnets de route ». S'y ajoutent les ouvrages d'histoire locale (Histoire des villages et des cantons de Rougemont et de Vercel) et sa participation à des publications collectives (Dictionnaire des communes du Doubs).

Sur les 175 pages de l'ouvrage, 150 sont des bonnes feuilles extraites, au prix d'un tri très sévère, des écrits de l'abbé. Ont été volontairement mises de côté les considérations relatives à des personnes, notamment les membres de la grande famille des Bouveresse. Elles sont organisées en trois parties :

(1) L'itinéraire de l'abbé, son autobiographie (2) Sa religion, illustration de sa pastorale et un aperçu de ses réflexions sur le christianisme (autour de quatre thèmes : le prêtre, Dieu, les sacrements, la vie sacerdotale). (3) Ses curiosités enfin, pour rendre compte de la variété de ses centres d'intérêt, notamment ses voyages et ses travaux d'historien. Ainsi composé, l'ouvrage n'a pas de dimension critique. Les « sélectionneurs » n'ont voulu qu'informer. Et d'ailleurs, l'abbé lui-même ne se voulait ni prophète ni apôtre. Mais neutralité n'est pas synonyme d'indifférence. Ce qui a motivé cette publication, c'est la découverte d'une personnalité riche et attachante.

Quel portrait de ce personnage me reste-t-il en mémoire ?

L'abbé ne fut pas un modèle et il n'a pas d'héritier. Il n'en est pas moins exemplaire. Il reste inimitable. Il n'a jamais voulu convaincre autrui de l'imiter, mais ce qu'il a fait et ce qu'il a été mérite l'attention et ce, à un double titre : il fut le *notaire* engagé d'une évolution sociale rapide et profonde ; ce fut un *indépendant* qui exerça avec rigueur tant les fonctions de prêtre que les hobbies qu'il avait librement choisis – indépendant cultivant à sa façon, très réservée, « l'amour des gens ».

UN NOTAIRE

Il prend acte de ce tsunami qui, accéléré par 1968, mettra un terme, entre autres, à un christianisme qu'il considère comme appartenant toujours au Moyen Âge.



Il annonce la « repaganisation » du monde rural, monde dont il sort et qui fonde une grande partie de sa personnalité. Le christianisme rural ne peut se réformer par lui-même. Il a besoin d'animateurs extérieurs car les communautés locales n'acceptent pas de « chef », de « donneurs de leçons » sortant de leurs rangs.

Et comme, faute de renouvellement, les prêtres vont disparaître de l'espace rural – disparition certaine du fait du conservatisme de l'Église en matière de recrutement sacerdotal -, la chute est inéluctable : retour donc au 5^{ème} siècle !

Et il dissèque, avec un bistouri sans cesse plus affûté, les faiblesses, les retards, les règles et les comportements surannés de son Église. Diagnostic dont il se demande s'il ne fait pas de lui un hérétique.

L'abbé est donc au cœur d'un moment de l'histoire de l'Église et de l'histoire franc-comtoise. Pas de l'histoire tout court, car la déchristianisation à laquelle il assiste a déjà eu lieu, et souvent depuis fort longtemps, dans d'autres parties du pays. Les questions qu'il se pose, la décadence qu'il déplore, sont sur la table depuis des siècles dans bien d'autres endroits. On retrouve ici le très fort ancrage local de l'abbé.

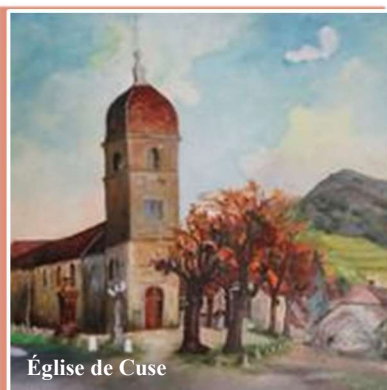
Priorité aux jeunes

Si ce constat démoralise beaucoup de prêtres qu'il côtoie, qu'ils le disent ou le cachent, lui, ne cède pas à la tentation du découragement, même s'il regrette beaucoup des traits du visage de ce monde qui disparaît. Dans son canton de troisième classe, protégé par son isolement, il pense et organise son action de retardement ! La garde meurt mais ne se rend pas ! Je pense à la compagnie qui résista, pour l'honneur, à l'armée allemande à Aissey en 1940...

Au nom de sa foi exclusivement fondée sur l'historicité du Christ, il organise intelligemment la défense de sa zone : priorité aux jeunes tout d'abord en sachant entourer leur éducation religieuse d'un climat convivial et ludique et autour d'animations qui les réunissent tous et toutes, créant ainsi une ambiance collective adaptée à leurs aspirations.

« La cure était toujours ouverte : vous pouviez parler de tout avec lui ; les camps, c'était ma vie ; ses cours, plus une manière d'être que de croire ; j'ai passé mon adolescence en espérant pouvoir aller dans les camps ; dans un camp, j'ai commencé vraiment à vivre. »

« Le caté, au collège, c'étaient plus des cours de philo que de religion ; le catéchisme en fait c'était des cours de vie ; nos discussions étaient plus spirituelles que religieuses ; c'était un plaisir pour les gamins d'aller chez l'abbé, car ils apprenaient plein de choses.



Église de Cuse

« L'abbé est au cœur d'un moment de l'histoire de l'Église et de l'histoire franc-comtoise »

Les cours, plus une manière d'être que de croire.

La cure était un lieu de rassemblement ; dès la fin du repas, je me précipitais à la cure : on était sûr d'y retrouver au moins une dizaine de filles, de garçons ; les jeunes y regardent la télé (il n'y avait que deux postes à Cuse), avec les commentaires de l'abbé, le cas échéant.

On jouait aux cartes, c'est là que j'ai appris le tarot ; un filet a été monté entre l'église et la cure ; l'abbé a appris à nager à la plupart des jeunes de sa paroisse ;



Camp de Malbuisson- 1960

les jeunes ont également appris le baseball : le menuisier local a fabriqué des battes à bout carré. La grange et la cuisine étaient à la disposition des jeunes ; on écoutait des disques – il avait un disque de chansons d'Édith Piaf dédicacé. !

Sa manière de faire le catéchisme a suscité une adhésion inconditionnelle des jeunes : ils se précipitaient au catéchisme entre la messe et l'école, de 7 h 45 à 8h 30. Au collège de Rougemont, tout le monde venait au caté. ».



Camp de Doucier - 1962

Le maintien d'une communauté vivante

Après les jeunes, sa deuxième priorité, c'est le maintien d'une communauté vivante dont les membres sont à l'aise entre eux et avec lui. Chaque trimestre, il porte son bulletin à chaque foyer ; il prend souvent ses repas chez des paroissiens : il ne demande jamais d'argent en dehors du denier du culte. Les propos de ses anciens catéchisés montrent que, là aussi, il fut efficace :

« Il a redonné aux gens leur identité profonde. Il a aimé les gens. Il se mettait bien à la portée des gens. C'était un vrai éducateur pour les enfants. Tout le monde allait à la messe parce qu'ils aimaient l'abbé.

C'est maintenant un lien qui manque ; il ne faisait aucune distinction entre les pratiquants et les autres ; il ne subordonnait pas la qualité et la quantité des échanges à leur attitude vis-à-vis de la religion. À 17 ans, j'ai quitté la religion catholique mais je suis allée le lui dire ; sa réaction :

"sache que la cure te sera toujours ouverte". Nos relations n'ont en rien été modifiées par ma réorientation ».



Profession de foi
Epenoy

D'où une tension entre le modèle qui l'inspire, celui de bon pasteur d'une communauté stable et homogène, et la reconnaissance du caractère inéluctable de sa disparition – tension rarement exprimée, mais qui explique sans doute la différence de ton, de style entre ses diverses productions écrites : la satisfaction éprouvée à raconter l'histoire des communautés locales depuis la dépaganisation ; c'est son « éducation

populaire » ; dans sa pastorale, le sens du devoir et le respect – au prix cependant de quelques piques - des enseignements et des règles du jeu de l'Église.

Et simultanément, la franchise, voire la rudesse des constats et des appréciations dans le journal, réceptacle de son intimité. Il dénonce la religion de son enfance, mais sa pratique reste en deçà de ses critiques : il ne décourage pas les comportements traditionnels, quand, par exemple, il feint de s'interroger pourquoi tant de parents de l'extérieur viennent faire baptiser leurs enfants dans son église à Cuse.

Un protestant catholique

Il réclame une nouvelle organisation territoriale de l'Église mais les nouvelles formules, certes justifiées selon lui, ne sont pas pour lui : il s'en va, lors de leur mise en place. Il sera resté un curé de la vieille école, seul responsable en ses villages. Il n'est pas là d'abord pour appliquer les recettes officielles mais pour garder son troupeau ; ses priorités : les gosses, les jeunes, le caté pour sauvegarder les chances de survie d'un christianisme d'adultes. Ses paroissiens doivent se sentir à l'aise dans l'exercice de leur foi, ceci sans aucune démagogie.

C'était un « protestant catholique » : il refuse la mariolâtrie, il n'aime pas la référence aux saints et saintes, la trop grande place faite à l'Ancien Testament. In fine, les défauts, les faiblesses, les turpitudes de l'Institution pèsent aussi lourd que sa nécessité. Son comportement ne peut-il être interprété comme la reconnaissance de l'impossible réforme de l'Intérieur ?

Cet engagement, tout adapté aux circonstances qu'il fût, n'en reste pas moins coloré par le monde de son enfance. Il se dépense sans compter pour retarder la dépaganisation de ces villages, mais sa vocation n'est pas celle d'un missionnaire ni celle d'un « traditionnaliste », même s'il exprime quelques réserves vis-à-vis des réformes nécessaires de l'Église. N'est-il pas, au fond de lui-même, convaincu que sa bataille ne peut servir d'exemple, que la vague emportera tout ?

« Les hommes les mieux doués
sont ceux qui naissent
avec l'indépendance du caractère ;
l'indépendance mène à tout. »

(Gustave Courbet - lettre à Proudhon,
juillet août 1863)



UN BESOIN ET UNE VOLONTÉ D'INDÉPENDANCE

L'abbé n'a pas attendu la soixantaine, comme Mélenchon, pour être insoumis. Aucune autorité n'est épargnée, sauf, peut-être, celle du « papa ». Toute sa vie, il se reconnaît fils de son papa, quel que fut le prix de son obéissance, prix qu'il expose et soupèse à maintes reprises dans son journal. Ce respect filial ne l'empêche pas de dénoncer, dans son journal, le complexe de supériorité cultivé par sa tribu.

C'est à l'âge adulte qu'il a adhéré à la vocation sacerdotale – vocation que l'envoi imposé au Petit séminaire ne comportait pas. Il ne recherche pas de responsabilités dépassant ses compétences de curé et d'aumônier.

Mais cette renonciation a un avers : la liberté de jugement, d'appréciation, quand il est seul face à la page blanche. Cette indépendance, on peut la mesurer dans ses opinions sur les dogmes et les pratiques de la religion : son tempérament de self-made-man catholique le rend plus que méfiant vis-à-vis des apparitions, des miracles... et des Papes.

Ce souci d'indépendance, c'est la préservation d'un domaine échappant aux contraintes de son état : peut-être les cures thermales annuelles, mais, à coup sûr, les voyages avec les jeunes, avec des amis, à l'invitation de parents, à sa propre initiative. Cette indépendance, qu'il appelle son mauvais caractère, affublé d'une soi-disant timidité, explique son attitude d'enfant un peu rétif et de mauvais élève, peut-être même de subordonné difficile.

Rétif à toute férule, sauf celle du papa, scolaire ou ecclésiale, c'est à l'intérieur des contraintes qu'il s'était fixées qu'il a montré de quoi il était capable, comme pasteur, comme historien, comme voyageur. Son indépendance, l'abbé l'a payée en refusant les feux de la rampe, les conflits ouverts, la publication d'un livre reprenant les réflexions de son journal, ce qui l'a placé dans une certaine marginalité ; mais ce prix n'a jamais été le silence total.

Avec discrétion sans doute, il a dit et écrit ce qu'il pensait de l'Église ; il a eu des explications franches avec ses curés.

Une marginalité à laquelle il donnait de la "classe"

Mais cette marginalité, il a toujours pris soin de lui donner de la « classe » ; l'abbé était très soucieux de son image. Son amour propre allait-il jusqu'à l'orgueil ? Il se pose fréquemment la question dans son journal. Il expose sans complexe ses motifs de satisfaction, ses succès, qu'il s'agisse de son caté, des camps de vacances, de ses sermons ou des ouvrages d'histoire locale, des demandes de non-paroissiens de recevoir les sacrements à Cuse.

Il est lucide face à la lassitude, l'angoisse des vieux prêtres, mais il refuse d'adopter une telle attitude même s'il partage leurs analyses pessimistes. Sa conscience professionnelle ne fléchit jamais dans l'exercice des tâches dont il a la responsabilité, qu'elles soient liées à sa fonction de pasteur ou librement choisies.

Cette indépendance ne signifie pas la recherche de l'isolement ; au contraire, elle a une grande composante d'aménité, de curiosité. Très sensible à la qualité de ses relations, il veille à entretenir celles auxquelles il tient, et note, comme en passant, mais on sent le regret, les traces du détachement, au fil du temps, de certains de ses partenaires.



« L'amour des gens »

Contrario, les moments privilégiés où, décontracté, il peut s'enrichir de ce qu'il voit et de ses échanges avec ceux et celles qu'il rencontre.

Voyages et rencontres font l'objet de comptes rendus qui témoignent d'un esprit d'observation toujours en éveil et prêt à la sympathie. L'abbé pratique « l'amour des gens », pour parler comme l'abbé Garneret : il n'a aucune préférence parmi ses ouailles, sauf peut-être à l'encontre des nobles, des « m'a-tu-vu » contents d'eux-mêmes.

Il prétend souffrir de timidité. On a peine à le croire à la lecture des comptes rendus nostalgiques de ses visites à des foyers chaleureux, hospitaliers. Il veille à cultiver ses amitiés, particulièrement féminines.



Son physique avantageux, son tempérament sportif, son plaisir à échanger sans contrainte ni a priori lui assurent un accueil qui alimente quelquefois la rumeur folklorique : « je vais me marier » – c'est le bruit qui court à son propos à Héricourt.

Aucun mélange des genres n'entache cette familiarité. Au contraire, il éprouve un malin plaisir à dévoiler, à la fin d'une croisière, sa qualité de prêtre à ses partenaires préférés, y compris féminines.

Ces beaux souvenirs, ces amitiés durables sont cohérents avec sa mise en cause du célibat des prêtres. Mais cette mise en cause, comme celle des traditions dans l'Église, ne vaut-elle pas seulement pour les autres ? Aurait-il pu partager son indépendance avec une « moitié » ?



Le « double visage » de l'abbé, ... à la 'lumière' de Kant, commenté

par Michel Foucault



Au hasard de mes lectures, j'ai trouvé une définition quasiment parfaite du double visage de l'abbé...
C'est un article de Foucault, qui explicite ce qu'est pour lui « l'homme des lumières » de l'Aufklärung.

Je ne résiste pas au plaisir d'insérer ici cette citation un peu longue...

Foucault analyse la distinction que fait Kant entre l'usage privé et l'usage public de la raison...



« **K**ant définit deux conditions essentielles pour que l'homme sorte de sa minorité. La première de ces conditions, c'est que soit bien distingué ce qui relève de l'obéissance et ce qui relève de l'usage de la raison. Kant, pour caractériser brièvement "l'état de minorité", cite l'expression courante : « obéissez, ne raisonnez pas » [formule proche de celle du curé des Chaprais].

Telle est, selon lui, la forme dans laquelle s'exercent d'ordinaire la discipline militaire, le pouvoir politique, l'autorité religieuse. L'humanité deviendra majeure non pas lorsqu'elle n'aura plus à obéir mais lorsqu'on lui dira : "obéissez et vous pourrez raisonner autant que vous voudrez".

Il faut noter que le mot allemand ici employé est "razonieren" ; ce mot ne se rapporte pas à un usage quelconque de la raison mais à un usage de la raison dans lequel celle-ci n'a pas d'autre fin qu'elle-même ; "razonieren", c'est raisonner pour raisonner, et Kant donne des exemples, eux aussi tout à fait triviaux en apparence : payer ses impôts mais pouvoir raisonner autant qu'on

veut sur la fiscalité, voilà ce quicaractérise "l'état de majorité" ; ou encore assurer, quand on est pasteur, le service d'une paroisse conformément aux principes de l'Église à laquelle on appartient, mais raisonner comme on veut au sujet des dogmes religieux.

On pourrait penser qu'il n'y a là rien de bien différent de ce qu'on entend depuis le 16^{ème} siècle par "liberté de conscience" : le droit de penser comme on veut, pourvu qu'on obéisse comme il faut.

Or c'est là que Kant fait intervenir une autre distinction, et la fait intervenir d'une façon assez surprenante. Il s'agit de la distinction entre "l'usage privé" et "l'usage public" de la raison, mais il ajoute aussitôt que la raison doit être libre dans son usage public et qu'elle doit être soumise dans son usage privé, ce qui est, terme à terme, le contraire de ce que l'on appelle d'ordinaire la "liberté de conscience".

Mais il faut préciser un peu quel est, selon Kant, cet "usage privé de la raison", quel est le domaine où il s'exerce. L'homme, dit Kant, fait un usage privé de sa raison lorsqu'il est une pièce d'une machine, c'est-à-dire lorsqu'il a un rôle à jouer dans la société et des fonctions à exercer : être soldat, avoir des impôts à payer, être en charge d'une paroisse, être fonctionnaire d'un gouvernement, tout cela fait de l'être humain un segment particulier dans la société. Il se trouve, par là, dans une position définie où il doit appliquer des règles et poursuivre des fins particulières.

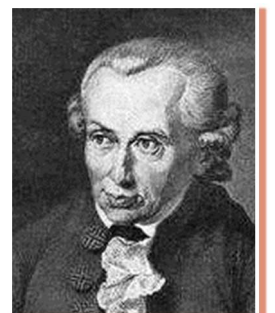
Kant ne demande pas qu'on pratique une obéissance aveugle et bête mais qu'on fasse de sa raison un usage adapté à ces circonstances déterminées. La raison doit alors se soumettre à ces fins particulières : il ne peut donc pas y avoir là d'usage libre de la raison.

En revanche, quand on ne raisonne que pour faire usage de sa raison, quand on raisonne en tant qu'être raisonnable et non pas en tant que pièce d'une machine, quand on raisonne comme membre de l'humanité raisonnable, alors l'usage de la raison doit être libre.

L'Aufklärung n'est donc pas seulement le processus par lequel des individus se verraient garantir leur liberté personnelle de penser. Il y a Aufklärung lorsqu'il y a superposition de l'usage universel, de l'usage libre et de l'usage public de la raison.

Or cela nous amène à une quatrième question qu'il faut poser à ce texte de Kant.

On conçoit bien que l'usage universel de la raison (en dehors de toute fin particulière) est affaire du sujet lui-même en tant qu'individu. On conçoit bien aussi que la liberté de cet usage puisse être assurée de façon purement négative par l'absence de toute poursuite contre lui ; mais comment assurer un usage public de cette raison ?





L'Aufklärung, on le voit, ne doit pas être conçue simplement comme un processus général affectant toute l'humanité, elle ne doit pas être conçue seulement comme une obligation prescrite aux individus. Elle apparaît maintenant comme un problème politique. La question en tout cas se pose de savoir comment l'usage de la raison peut prendre la forme publique qui lui est nécessaire, comment l'audace de savoir peut s'exercer en plein jour, tandis que les individus obéiront aussi exactement que possible.

Et Kant, pour terminer, propose à Frédéric II, en termes à peine voilés, une sorte de contrat. Ce qu'on pourrait appeler "le contrat du despotisme relationnel avec la libre raison" : l'usage public et libre de la raison autonome sera la meilleure garantie de l'obéissance, à la condition toutefois que le principe politique auquel il faut obéir soit lui-même conforme à la raison universelle.»

"Condition" qui relève de l'utopie...

L'abbé, selon moi, a résolu le dilemme en faisant un usage privé (au sens de Kant) de sa raison, en exerçant sa fonction dans le respect des règles en vigueur et dans l'obéissance à la hiérarchie, tout en faisant un usage libre de sa raison, en refusant in petto une partie des dogmes et des us et coutumes de l'Institution à laquelle il appartenait : un arbitrage entre le respect de l'héritage du papa et les exigences d'un autodidacte. L'Église catholique, pas plus que Frédéric II, ne pratique le despotisme éclairé dont rêvait Kant.

Gabriel MIGNOT

Michel Foucault

Qu'est ce que les lumières ?

in « *Le Bottin des lumières*

édité dans le cadre d'une exposition

« Le temps des Lumières » Nancy 2005

Parution Jean-Marie Baertschi Éditeur



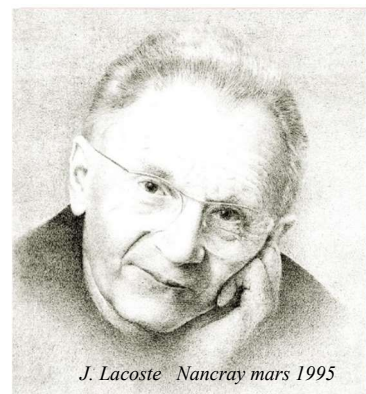
Le Père René Tatu, professeur de philosophie, qui exerça successivement à Faverney, Lons-le-Saunier et Dijon, est décédé le 10 janvier 2011...

Il a laissé sur son ordinateur un travail intellectuel portant le titre de « *La Raison ardente* », qu'il nous a paru intéressant de présenter dans un livre. Ce livre se veut aussi un hommage à

celui qui, de l'avis de tant d'anciens, fut à la fois un grand pédagogue et un vrai philosophe.

Nous n'oublions pas qu'il fut aussi un pasteur très apprécié, que ce soit à Provenchère (près de Faverney), au Centre hospitalier régional (CHR) de La Trouhaud ou dans la paroisse de Nancray.

René TATU 19 01 1920 - 10 01 2011 « *La Raison ardente* »



J. Lacoste Nancray mars 1995

L'ouvrage comporte deux parties : l'une, faite de témoignages, présente René Tatu dans ses qualités relationnelles, proche et respectueux de chacun, et l'autre, plus importante, présente le document presque achevé, qu'il nous a laissé.

Pour ce travail que j'ai mené dans le souvenir de deux belles années passées avec ce maître, j'ai bénéficié de l'aide précieuse et intense de M. Denis Macabrey, qui fut l'élève de René Tatu avant d'exercer comme professeur de philosophie à l'IUFM.

L'ouvrage dont la parution était prévue pour la fin d'année 2020, comportera environ 150 pages.

Il est possible d'en réserver et d'en commander des exemplaires à l'adresse suivante :

Jean Marie Baertschi

1 rue de l'église

90 350 Evette-Salbert

Tel. :

03 83 31 40 37 / 06 01 88 00 77

Courriel :

jeanmarie.baertschi@akeonet.com

« *L'illuminateur* »

René Tatu est né à Laviron (Haut-Doubs), avant-dernier enfant d'une famille qui en compte dix. Entré à 12 ans au Petit séminaire de Maîche, il passe le baccalauréat en 1938, étudie la philosophie à Faverney puis la théologie au Grand séminaire de Besançon. Ordonné prêtre le 15 juin 1944, il obtient une licence de philosophie scolastique et médiévale à l'Institut catholique de Paris. Il enseigne ensuite successivement à Faverney (23 ans), à Villers-les-Nancy (1 an), à Lons-le-Saunier (3 ans) à Dijon (17 ans) et enfin au Grand séminaire de Besançon (2 ans). Nommé curé de Nancray et d'Osse en 1988, il prend sa retraite à Nancray en 1997.

« *Au catalogue des saints, il y a, je crois, un saint Grégoire l'Illuminateur.*

Pour ma part, j'ai toujours considéré l'abbé Tatu, mon prof de philo, comme l'Illuminateur. »

(Léon Paillot, église de Nancray le 13 janvier 2011)



Petit journal d'une année 2020 pas comme les autres...

Quand l'ouverture de HSA
s'annonçait prochaine...

Le 19 janvier 2020, dans sa "Lettre annuelle" le Père Jean-Yves écrivait : « Nous sommes à l'aube d'une année nouvelle qui, sans nul doute, sera tout aussi pleine, à la fois dans la continuité des précédentes en ce qui concerne le travail qu'il reste à faire et l'évènement que sera enfin l'ouverture de l'Hôpital et la mise en œuvre de son fonctionnement »...

Le 4 mars 2020, Marie-Renée et Pascal Petitmengin, de retour de Mananjary, publiaient pour les amis de HSA un reportage intitulé « L'ouverture de l'hôpital approche », qui faisait un point sur l'avancée des travaux et dans lequel ils indiquaient : « Il ne reste que le pôle technique à terminer »...

La pandémie Covid 19 devait, quelques semaines plus tard, bousculer ces heureuses perspectives...

Retardement des travaux

Le vendredi 3 avril 2020, le P. Dominique Pira, membre de l'ALEHSAM (Lorraine), publiait sur le blog de l'association lorraine le message suivant :

« J'ai eu le Père Jean-Yves LHOMME au téléphone pour savoir comment Madagascar était touché par la pandémie du Covid19. Première nouvelle rassurante : Jean-Yves est en bonne santé et continue à œuvrer à la construction de l'hôpital Sainte-Anne.

Une cinquantaine de cas d'infection au Covid19 étaient officiellement recensés à Madagascar, surtout dans les grandes villes comme Tananarive et Fianarantsoa. Selon Jean-Yves, Mananjary ne semblait pas encore avoir été infecté [NDLR – ce que me confirmait personnellement le P. Jean-Yves lui-même le 14 avril suivant].

Toutefois, pour éviter la propagation du virus sur l'Île, le gouvernement a limité les déplacements. Les taxibrousses ne relient plus les régions entre elles.

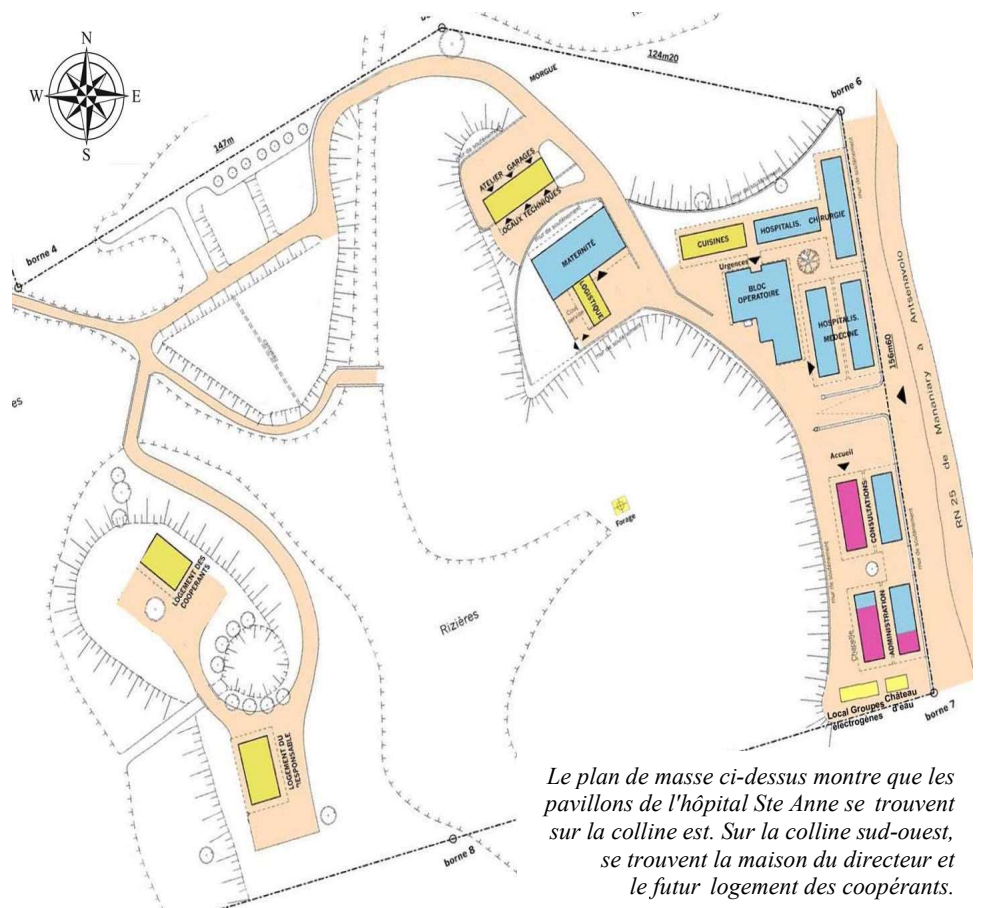
« Nous essayons de nous entourer d'un maximum de certitudes ; mais vivre, c'est naviguer dans une mer d'incertitudes, à travers des îlots et des archipels de certitudes, sur lesquels on se ravitaille. »

Edgar MORIN

Si on comprend très bien cette mesure, elle aura eu toutefois des répercussions sur l'avancée des travaux.

En effet, deux équipes de professionnels étaient censées descendre de la capitale pour travailler à l'hôpital Or, elles n'ont pas pu se déplacer et de ce fait, les travaux allaient prendre du retard.

L'inauguration de l'hôpital Sainte-Anne, prévue pour la mi-juillet 2020, devrait donc être reportée à une date ultérieure. »



Le plan de masse ci-dessus montre que les pavillons de l'hôpital Ste Anne se trouvent sur la colline est. Sur la colline sud-ouest, se trouvent la maison du directeur et le futur logement des coopérants.

11 octobre 2020

Retour sur les mois écoulés et point d'information

Une interview via Skype
du P. Jean-Yves par Jacques Ardon (ATAHSAM)

Le 11 octobre 2020, Jacques Ardon de l'ATAHSAM (Touraine) a pu, via Skype, faire avec le Père Jean-Yves, le point sur la situation sanitaire dans la Grande Île et à Mananjary ainsi que sur l'état des travaux de l'hôpital.

Tout a commencé pour Madagascar le 19 mars, avec cet avion en provenance de France par lequel les premiers cas sont arrivés. Comme les autres pays, Madagascar est alors touché par le virus.

Très vite, le gouvernement de l'île et le Président de la république lui-même réagissent. Toutes les liaisons aériennes sont aussitôt interrompues, avec la France puis avec les autres pays... La Capitale (Antananarivo) a été coupée du reste du pays et les liaisons entre les grandes villes l'ont été également. Nous sommes alors isolés du reste du monde.

Le Président de la république s'exprime très souvent à la radio et à la télévision. Hier soir encore, 10 octobre... Madagascar n'a en effet pas les moyens de lutter contre une pandémie qui s'étendrait à tout le pays...

HSA : un hôpital encore en attente de fonctionnement

Le chef de district et avec lui tous les hauts responsables de celui-ci ont demandé à nous rencontrer, l'évêque et moi, et sont venus sur le site de HSA faire le constat de l'impuissance où nous étions encore de leur prêter assistance : la station d'épuration n'étant pas terminée, les toilettes n'étaient pas en fonction.

Depuis un peu plus de trois semaines à ce jour (11 octobre), l'installation des fluides médicaux est terminée (oxygène en particulier). Mais je n'ai que 5 bouteilles d'oxygène. En effet, il y a trois mois, j'ai "donné" (et non prêté) mes respirateurs et les masques qui étaient en ma possession à l'hôpital public de Mananjary afin que les médecins malgaches puissent traiter les futurs malades lorsque la pandémie toucherait la ville. »

Mais quand bien même nous les récupérerions, nous manquerions des accessoires, de médicaments en particulier. Ceci pour souligner que si Mananjary venait à être sévèrement touché, il y aurait de fait une solidarité.

Sur le chantier, le travail a continué

Les ouvriers n'ont plus fait d'heures supplémentaires. Chaque samedi, lorsque je payais les salaires, je faisais une formation pour l'application des gestes barrières. Au début, les ouvriers n'y croyaient pas ; j'ai un petit peu menacé. Au bout de 3 semaines, ce fut compris. Je reste ferme sur les mesures à respecter.

Après le confinement, la vie reprend

Au 11 octobre, la situation s'apaise. Mananjary n'a connu qu'une dizaine de cas avérés de Covid. Et progressivement le confinement est levé.

Puisque les cuisines de l'hôpital sont terminées, une entreprise a ainsi pu venir effectuer les branchements des hautes bouteilles de gaz de 39 kg pour lesquelles je n'avais pas les accessoires pour une installation conforme. Juste avant le confinement une entreprise était également venue monter les neuf chauffe-eau solaires desservant l'ensemble de l'hôpital.

Je vais incessamment reprendre contact avec une entreprise pour l'installation des machines de la climatisation, du renouvellement de l'air et de la suppression dans les blocs opératoires et la salle de réveil-réanimation.

Après le décès brutal de Serge – un moment douloureux pour tout le monde - [cf. page suivante], mon gros souci est de retrouver une autre personne. Mon agent de maintenance fait ce qu'il peut mais n'est pas en capacité d'effectuer certains montages.

Les constructions se poursuivent

Nous avons construit, près de la Maison du directeur, un bâtiment de 5 pièces : pour la voiture, pour le décorticage du riz, pour le stockage du riz, pour la miellerie et une cuisine extérieure comme cela se fait ici. Nous arrivons au toit.

Nous terminons également un poulailler en dur, pour les poules pondeuses de l'hôpital. Car les œufs coûtent très cher (0,30 € la pièce), pour les gens comme pour l'hôpital.

Le recrutement du personnel chirurgical et médical

En gros, nous avons perdu 6 mois, un retard évidemment impossible à rattraper. Je reprends actuellement le

dossier d'ouverture. De nombreuses pièces sont à fournir. Pour finaliser le dossier, il fallait que le recrutement soit terminé – ce qui n'était pas possible durant le confinement puisque l'on ne pouvait ni rencontrer les gens ni se déplacer.

Je dois reprendre contact avec le chirurgien intéressé par le poste pour qu'il m'envoie CV et diplômes que je dois présenter au Ministère. Par l'intermédiaire d'un ami français d'Antsirabé, je viens de recruter le médecin de l'hôpital, originaire de l'île Sainte-Marie, qui a travaillé 7 ans en France comme urgentiste et qui a continué ici sa formation en gynécologie, en pédiatrie et autres spécialités. Quelqu'un qui n'a cessé de se former alors qu'il vient d'atteindre 60 ans, l'âge de la retraite.

J'attends par ailleurs avant la fin de l'année deux containers de matériel (lits, tables de nuits etc.) qui seront expédiés par Anne Decourty d'ATM...

Dans l'espérance...

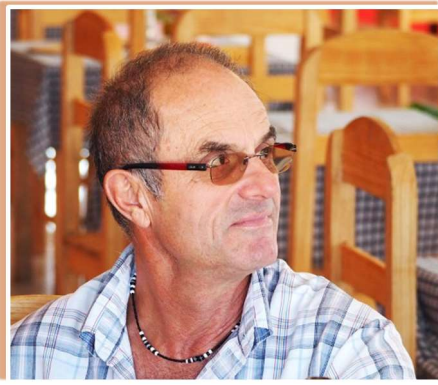
De ce Mal sanitaire, j'en suis convaincu, il sortira un Bien. Ce sera peut-être l'occasion de prendre très au sérieux certains problèmes que l'on connaissait mais qu'on a beaucoup de difficultés à prendre à bras-le-corps. Il faudra sans doute du temps, beaucoup d'argent et repenser nos manières de vivre. Mais je veux être dans l'Espérance ! »

18 novembre 2020 Dernières nouvelles

En réponse à mon courriel du 13 novembre dernier qui sollicitait quelques nouvelles fraîches, Jacques Ardon (ATAHSAM) me confirmait les informations données le 11 octobre dernier par le P. Jean-Yves.

« Le Père Jean-Yves va bien. Le Covid-19 est quasi inexistant à Mananjary. Les routes sont rouvertes entre Tana, la capitale, et les autres villes. Deux entreprises ont pu intervenir sur le site pour des opérations techniques : branchement de bouteilles de gaz, et de panneaux solaires. Une troisième entreprise doit venir installer la climatisation du bloc opératoire.

Un bâtiment technique et un poulailler viennent de sortir de terre. La prochaine construction sera la maison des coopérants. »



Mananjary, 1^{er} septembre 2020

Dès la première heure, ce matin mardi 1^{er} septembre, je recevais un message de Danielle Labadie qui m'apprenait la mort accidentelle de Serge, son époux.

Serge, qui était un passionné de parapente, sky surf, ULM et planeur, a eu un accident au décollage de son planeur hier lundi en début d'après-midi, à Condom dans le Gers. Il est mort sur le coup.

La veille, ce 31 août au matin, je l'avais appelé au téléphone pour lui demander un renseignement. La communication n'étant pas très bonne, je lui disais que je le rappellerais plus tard...

Serge attendait avec impatience la fin du confinement à Madagascar et l'ouverture des liaisons aériennes pour revenir continuer et terminer les installations complexes de la distribution électrique de l'hôpital. Il était tout à son affaire avec compétence et précision. Combien de fois n'est-il pas venu chaque année et plusieurs mois ! Du beau travail !

Il savait combien je comptais sur lui ! Il aimait le projet HSA. Il savait qu'il devait être là au moment de l'ouverture car j'avais besoin de ses compétences



Triste nouvelle...

Membre de l'ADRAR, fidèle "artisan" du chantier HSA, Serge Dabadie nous a quittés

lorsque l'ensemble de l'hôpital fonctionnerait, et prévenir ainsi d'éventuels désagréments de fonctionnement de départ.

Serge était un grand bricoleur et savait faire beaucoup de choses. Que n'a-t-il pas fait à l'hôpital que je lui demandais !

Toute mon affection à son épouse Danielle, à ses enfants, à ses amis, à nos amis de l'ADRAR d'Anzex, à laquelle il appartenait et par qui il avait connu le projet HSA.

Serge, un immense merci avec ces simples mots pour te rendre hommage, et l'assurance de notre souvenir.

Repose en paix!

Le Père JEAN-YVES

Toute l'équipe de PHI (Pharmacie Humanitaire Internationale) se joint à moi pour adresser nos condoléances à Danièle et dire adieu à l'un des piliers bâtisseurs de HSA.

Martine VANDANGEON

Quelle bien triste nouvelle que le départ de Serge ! Il sera toujours présent sur le site dans tout ce qu'il a réalisé, réparé, installé. Il va nous manquer et manquer à l'hôpital, où il restera le "directeur-adjoint" comme on aimait à l'appeler.

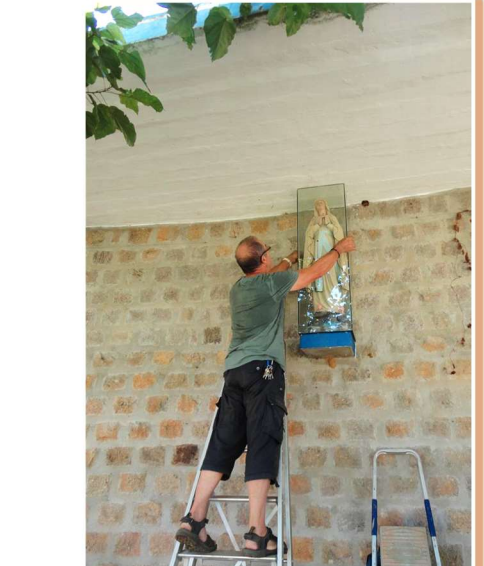
Pascal et Marie-Renée PETITMENGIN

Serge sera désormais comme son drone qui nous a donné de si belles vues de l'hôpital vu du ciel : son esprit planera sur HSA dont il a été l'une des chevilles ouvrières avec patience, compétence et dévouement. Son départ nous permet une fois de plus de prendre conscience des liens qui nous unissent dans l'espoir de l'achèvement et du bon fonctionnement de l'Hôpital Sainte-Anne.

Évelyne et Jacques PÈRE

De la Normandie, une prière pour Serge et sa famille. Il fut un "bon et fidèle ouvrier" du chantier HSA. Il aura apporté sa pierre à la construction d'un "monde plus beau à faire ensemble". Qu'il repose en paix et continue de veiller sur le chantier HSA.

Frère RENAUD (Normandie)



Septembre 2016 – février 2020

Les fluides médicaux à l'hôpital Sainte-Anne

Les fluides médicaux sont importants dans un hôpital. L'Hôpital Sainte-Anne se devait d'avoir une installation qui soit à la fois complète et réponde aux normes et ne pas avoir, par manque de moyens, uniquement de l'oxygène comme c'est le cas dans de nombreux lieux de santé à travers le pays. C'est fait, comme nous allons le voir avec quelques photos depuis la fin du mois de février 2020... juste quelques semaines avant le confinement de tout le pays.

Le projet est soutenu financièrement par nos amis PHI Anjou (Pharmacie Humanitaire Internationale). Avant de nous soutenir à la mesure de leurs moyens, lors du fonctionnement de l'hôpital, ils souhaitent prendre une part active lors de sa construction. Nous avons spontanément pensé, s'agissant d'une association de pharmaciens, que ce pourrait être l'installation des fluides médicaux. C'était en 2013!

Après avoir obtenu l'accord des membres de l'association, nous nous sommes mis au travail avec une petite équipe PHI/HSA et avons commencé par chercher, dans la capitale, l'entreprise compétente dans ce domaine (il y en a plusieurs) qui nous offre un devis avec un rapport qualité/prix satisfaisant, qui réponde également aux normes que nous souhaitons. C'était une période où j'étais très occupé avec la construction de l'hôpital. Nos amis de PHI ont volontiers accepté de faire ce travail avec et pour moi.

L'installation des fluides médicaux a un coût de plusieurs dizaines de milliers d'euros ou pour le dire autrement, c'est cher pour avoir une installation de qualité aux normes. PHI Anjou n'a pas eu trop de toutes ces années pour trouver des fonds, des soutiens, se "retrousser les manches" et avoir, comme les autres associations qui nous soutiennent, diverses activités génératrices de bénéfices au profit d'HSA.

Septembre 2016

On creuse dans la colline pour l'implantation des machines (compresseur et pompe à vide) nécessaires à l'installation des fluides médicaux - lieu choisi pour minimiser les nuisances sonores, même si les deux appareils n'émettent pas de bruit excessif.



Jean Noël, notre chef maçon, vérifie l'accès vers le local des machines et que la hauteur des marches est réglementaire. Ce n'est pas superflu tant on peut voir de "fantaisies" ici ou là...



L'escalier d'accès terminé

Élévation du local



Avril 2017

Le gros œuvre extérieur est aussi terminé

Le local est terminé. Tout ce temps pour un si petit ouvrage... ? Non ! Car la priorité des travaux se passe à quelques mètres de là, avec la poursuite de la construction du plateau technique



Travail de la dalle. Si le "hérissonnage" des pierres est bien fait, la dalle n'en sera que plus solide. Encore faut-il que le béton entre les pierres soit bien vibré avec un fer à béton.



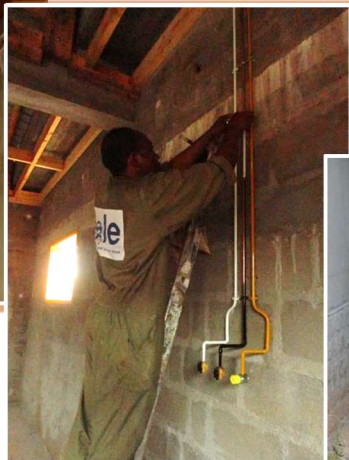
Octobre 2018



Les machines pour le local technique des fluides médicaux arrivent avec une équipe d'une entreprise de la capitale (EOLE) pour une installation qui se déroulera en deux temps

● **Installation du compresseur et de la pompe à vide**

● **pose des conduites en cuivre**



Août 2019



Le local technique des fluides médicaux terminé et aménagé, avec, en arrière-plan, le plateau technique dont le gros œuvre est complètement achevé aussi en août 2019

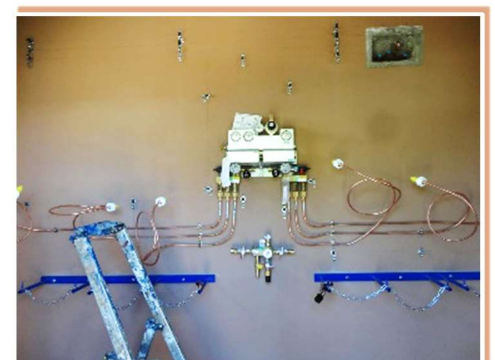
Février 2020

Seconde phase, L'entreprise Éole est de retour pour terminer l'installation. Entre-temps, nous avons construit le local de distribution des fluides médicaux vers le plateau technique (blocs opératoires, réveil-réanimation), et des chambres d'hospitalisation.



Dans le local de distribution, la station pour le protoxyde d'azote (gaz pour les anesthésies).

L'hôpital Sainte-Anne, au dire du responsable des techniciens, est un des rares à en posséder, même si un certain nombre d'hôpitaux publics ou privés ont une telle installation. La raison ? le prix non négligeable du protoxyde d'azote.



Avec les amis de PHI Anjou, nous avons décidé d'en avoir, si nous souhaitons, de fait, que l'installation des fluides médicaux de HSA réponde aux normes.

Dans le local de distribution également, la station pour l'oxygène médical : 7 bouteilles, dont une de réserve



Comme on peut le voir, le matériel utilisé pour cette installation est un matériel de qualité répondant à un cahier des charges précis.



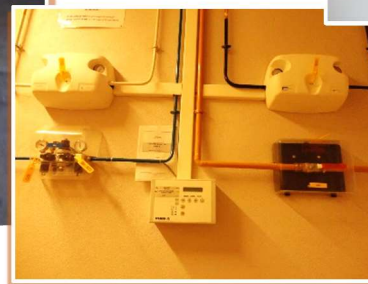
La réserve d'oxygène sur le site de l'hôpital. Il y a 23 bouteilles, que j'ai achetées en cas de besoin en ce temps de pandémie, même si l'hôpital n'est pas encore ouvert



A la sortie du plateau technique, cadrans de contrôle, pour un départ vers les urgences



A la sortie du pavillon des urgences, cadrans de contrôle du vide et de l'oxygène vers les chambres d'hospitalisation



A la sortie du local de distribution dans le plateau technique,

le boîtier d'alarme en cas de problème de la station des fluides médicaux, du local de distribution ou si les bouteilles de N²O ou d'O sont vides

On commence au point de départ :

le local du compresseur et de la pompe à vide. Jolin est à la gauche de Rija, le responsable des techniciens qui donne la formation.



Le temps de la formation

L'installation, en cette fin de mois de février 2020 est terminée.

C'est maintenant le temps de la formation, donnée par le responsable des techniciens de la société Éole. Si je souhaite être présent, Jolin, l'agent de maintenance de l'hôpital pour l'électricité, l'eau potable, la station d'épuration et les fluides médicaux est également présent.

Formation au changement des bouteilles, dans le local de distribution.

Je ne suis pas avare de questions

Formation sur la pose de tous les accessoires utilisés à la sortie de l'installation des fluides médicaux.

Si ce sont d'abord les personnels chirurgical, médical et infirmier qui auront à effectuer ces poses, je souhaitais que Jolin, et moi-même sachions le faire et surtout savoir ce qu'il ne faut pas faire.

Je pensais là au personnel paramédical qui, au cours de ses études, de ses stages ou des lieux où il aurait travaillé, n'aurait pas eu l'occasion d'utiliser des fluides médicaux, sinon de l'oxygène en ambulatoire. Rare ? Mais possible.



Voilà encore un des grands chantiers fondamentaux, de l'Hôpital Sainte-Anne terminé. Et non pas des moindres, de par son coût mais aussi de par son importance au cœur de l'hôpital !



Une année vraiment pas comme les autres à l'Escale-Jeunes

Les résidents 2020-2021

Après un confinement, au printemps, où chaque résident était retourné en famille, après une reprise des activités pastorales en septembre, avec la joie d'accueillir à nouveau les aumôneries étudiantes, de jeunes pro, divers groupes du diocèse, et une communauté de jeunes résidents, après avoir vécu une belle fête d'inauguration de notre Label "Église Verte", le 19 septembre, en présence de notre archevêque, la nouvelle tombe et nous stoppe dans notre élan : 2^{ème} confinement.

Pleine de ressources, pleine d'Espérance, l'Escale s'adapte... Pour nos résidents, rapidement, la question du lieu de confinement se pose, et quasiment tous, font le choix d'être confinés ensemble, en communauté, ici à l'Escale. Quel beau signe !



Une communauté de 6 étudiantes de 18 à 22 ans

Edith (BTS Conception Industrialisation en microtechnique).
Mariam (Master Droits de l'homme),
Lucie (BTS Économie sociale et familiale).
Margot (École d'orthophonie),
Lucie (Assistance technique ingénieur).
Océane (licence Éco gestion)

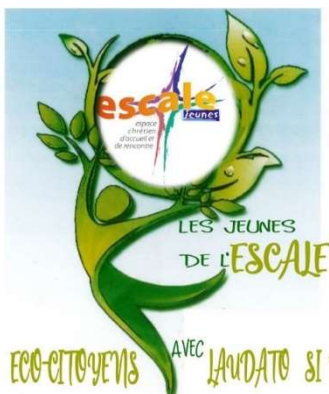
Une communauté de jeunes pro ou fin d'études de 21 à 27 ans

Claire (stage en architecture).
Benoît (chargé de mission).
Catherine (aspirante chez les sœurs de Poligny).
Juliette (enseignante).
Martin (menuisier).
Emmanuel (7^{ème} année dentaire).
Raphaël (école d'ingénieur).
Léa (arts du spectacle)



Une communauté des sœurs de la Charité multi-culturelle

Sr Solange (service de la catéchèse).
Sr Thérèse (étude du français au CLA).
Sr Nith (étude du français au CLA).
Hoa (au service de sa congrégation).



Escale-Jeunes

Confinés en communauté

Une fraternité de 3 prêtres

Le père Pierre Imbert, responsable de la maison et du département des vocations ; prêtre accompagnateur du service Évangélisation jeunes et Vocations.

Le père Joseph Tran, en étude au CLA.

Le père Sébastien Moine, adjoint en pastorale à la direction de l'Enseignement catholique et vicaire pour le doyenné des plateaux du Doubs.



L'Escale Jeunes était certes confinée dans les faits, mais non dans l'espérance et la charité.

Voici notre témoignage. Nous sommes 25 résidents, répartis en plusieurs communautés : celle des Sœurs de la charité, celle des prêtres, une famille, quelques étudiantes et des jeunes pros.

Ainsi, ensemble, tout en respectant au mieux les règles sanitaires, nous avons prié, échangé, célébré et partagé nos vies. Même si nous n'avons pu accueillir toute l'activité pastorale que nous souhaitions, nous l'avons portée sur les réseaux sociaux.

■ J'ai choisi de vivre le confinement à l'Escale parce que j'ai su que Dieu m'appelait à rester ici, auprès de celles et ceux avec qui Il me donne de grandir dans la foi et l'amour, et auprès de Lui.

■ Alors que la connexion Internet nous joue parfois des tours pendant les visioconférences, rien ne séparera jamais des frères et sœurs unis en leur Seigneur, Dieu qui est source de tout Amour.

■ Je ne participe pas à l'eucharistie seulement pour moi, mais c'est une façon de donner ma vie aujourd'hui pour toutes celles et ceux qui sont confinés dans leur maison, qu'ils prient chez eux ou bien qu'ils n'aient pas encore entendu l'invitation de Dieu à venir demeurer dans sa joie.

■ L'Escale confinée devient alors une petite ruche, où chacun va à son travail, sa mission, par visio en général. C'est une communauté qui se retrouve pour la liturgie et pour un temps fraternel, masqués comme il se doit. Une ruche où on prie, on travaille, où on prépare ses examens. Mais aussi un lieu où on discute, partage, s'entraide, fait de la gym, de la danse et des jeux !

■ Je vis très bien le confinement à l'Escale, j'avais un peu peur que chacun reste chez soi, mais ça n'a pas du tout été le cas et j'en suis vraiment contente.

■ Depuis le confinement, j'ai vraiment appris à connaître les autres.

■ J'ai fait le choix de rester, car j'avais envie de continuer de vivre cette aventure ensemble, de rester dans un lieu où on pouvait prier.

■ Je pense que le fait de savoir que l'Eucharistie serait célébrée dans la maison a beaucoup compté dans le choix de rester ici !

■ On est ensemble, jeunes chrétiens, et on peut partager des temps de prière, d'adoration, de célébrations ! Ça nous aide dans notre foi !

■ C'est un temps pour apprendre à devenir frères et sœurs.

Pour ce confinement automnal, le mot merci résume bien ce que je vis en lien avec l'Escale confinée. Merci aux résidents de nous permettre de continuer à partager notre foi avec eux, en préparant et animant les messes du mardi soir et en mettant en place la logistique pour que nous puissions être avec eux depuis notre canapé ! J'apprécie cette pause en début de semaine que je trouve moins impersonnelle que la "messe à la télé". Suivie certaines semaines par la poursuite de *Theofil* en visio qui me nourrit aussi. Et les soirées jeunes pros en visio ne perdent pas de la convivialité et des échanges du groupe qui se poursuivent sur Whatsapp.

C'est riche de toutes ces expériences que nous avons vécu ce temps si particulier à l'Escale Jeunes. Nous sommes désormais dans l'attente de ce Dieu qui s'est fait homme pour nous rejoindre.

C'est à la lumière de cette Espérance que nous vous souhaitons à tous, un beau chemin vers Pâques



La famille Bartzen-Sprauer

Agnès et Antoine
et leurs 3 jeunes enfants,
Victoire, Marin et Agathe.

La maison compte donc pour cette année pastorale 25 résidents.

La vie des groupes plus réguliers (jeunes pros, étudiants...) se poursuit, différemment, en visio, permettant ainsi de maintenir du lien et d'échanger, ainsi que le parcours *ThéoFil Vatican II* comptant 20 participants en formation à distance via internet.

Il se vit de très belles choses dans cette maison et en lien avec cette maison, nous en sommes les heureux témoins. C'est l'Espérance qui nous anime tous !

L'assemblée générale 2020 de l'association des anciens de la Maitrise n'a pu se réunir dans notre maison, dans votre maison. Ce n'est que partie remise, nous l'espérons tous. Je profite de ce bulletin, pour remercier très chaleureusement l'ensemble des membres de l'association pour leur attachement à cette maison et leur soutien financier à nos projets. La formation théologique et spirituelle de nos jeunes reste une de nos

priorités que nous accompagnons financièrement. Notre projet de signalétique se précise et verra le jour début 2021.

A vous tous, nous adressons un grand MERCI pour votre aide et votre soutien, nous confions à vos prières tous les jeunes que nous accompagnons.

Aline PERNIN - Responsable pour l'équipe ESCALE JEUNES



Actions et éco gestes de l'Escale 2016-2020



Au service de l'Homme et de l'accueil - Dans le respect de la création

(Points d'attention et fonctionnement – depuis 2016)

🌿 Lors des travaux (attention particulière lors de la rénovation des locaux)

- Réduction des volumes (abaissement des plafonds)
- Double vitrage fenêtres
- Eclairage à LED
- Détecteurs de présence dans les circulations
- Vannes thermostatiques sur la plupart des radiateurs
- Choix d'un sol lino en fibres naturelles
- Chasses d'eau économes
- Attention particulière sur l'isolation des nouveaux espaces

🌿 Espaces verts - extérieurs

- Cuve de récupération des eaux de pluie pour arrosage jardin
- Composteur collectif en lien avec le Sybert et l'association trivial compost (sensibilisation auprès des résidents, suivi régulier de trivial compost)
- Limite les engrais avec utilisation du compost – pas de pesticides
- Désherbage manuel
- Seau de compostage dans chaque appartement et lieux communautaires
- Le fleurissement du jardin et de la chapelle rend honneur à la création

🌿 Tri

- Mise en place de bac de tri dans les salles, les appartements, consignes aux résidents et accueil de groupes
- Vieux papiers : récupération par une paroisse – installation de croques feuilles dans chaque chambre, chaque bureau

🌿 Entretien

- Produit à récurer label écocert, dosettes individuelles aux huiles essentielles (juste dosage).

🌿 Repas - accueil - convivialités

- Achat d'éco cup
- Eau en carafe
- Vaisselle jetable non autorisée



à l'été 2012,

Quand Michel Gentilhomme se faisait pédagogue...

Suite

Chapitre IV

« Quelques rappels historiques »

*Sous le vocable
d'« éducation populaire »
ou de culture populaire,
tout le monde y va
de sa définition.*

*Cette expression recouvre
de nombreuses divergences,
dont l'adjectif
est responsable,
lorsqu'on l'utilise
dans un sens dévoyé,
devenu péjoratif.
« Populaire » ?
Bof ! Ce serait,
non pas l'ensemble
des citoyens du peuple
mais une catégorie sociale,
celle qui vote rouge ?*

*Penchons-nous un peu
sur notre passé⁽¹⁾...*



Le Théâtre du Peuple - Bussang (Vosges)

(1). Ce chapitre doit beaucoup au travail de Charpentreau-Kaës, *La culture populaire en France*, éditions ouvrières 1962

La culture et le peuple

Au Moyen Âge, la culture était l'apanage ou le privilège des clercs – "ceux qui savent".

L'humaniste de la Renaissance a légué une soif de savoir, dont on voit un pâle écho dans les jeux télévisés, réponses attendues aux questions stupidement minutieuses.

L'honnête homme classique a pris sa succession. Le désir d'apprendre à penser fait partie de la culture

A la fin du XIX^{ème} siècle, les ethnologues et les sociologues, en mettant au pluriel, définissent "les cultures" comme un ensemble complexe qui comprend les connaissances, les croyances, l'art, les mœurs, les lois, les coutumes acquises par l'homme comme membre d'une société.

C'est bien ce que nous rappelait Devalière, l'adjoint au maire de Besançon, lors d'une table ronde à l'initiative de l'ARREM, en 1978, à propos des deux faces de la culture : *c'est sans doute un accès au patrimoine, mais c'est aussi l'expression d'un peuple.*

Dans la conception prolétarienne de la culture, ce qu'il faut chercher, c'est l'expression des valeurs spécifiquement ouvrières pour les apporter au patrimoine commun. *La culture bourgeoise est condamnable, certes, à la fois parce qu'elle repose sur un système de valeurs dévoyées et qu'elle n'est plus créatrice, mais consommatrice de culture !* (Charpentreau).

Favoriser la diffusion ? Oui, mais aussi l'expression spontanée... voir les artistes anonymes du Moyen Âge !

Qu'on se rende compte de la richesse

des cathédrales, des manuscrits, jusqu'au génie des constructions d'adduction d'eau dans les monastères...

C'est en 1792 qu'est apparue plus clairement la notion globale de culture. Condorcet prévoyait avec minutie tout le système d'Instruction publique ainsi qu'une Instruction publique complémentaire au nom des principes de liberté et d'égalité. Une grande politique culturelle lui semblait « indispensable à une grande politique tout court » (projet de décret à l'Assemblée nationale le 21 04 1792) et il crée la Société nationale des Sciences et des Arts.

Du bouillonnement de ces années-là, deux points essentiels apparaissent :

- l'instruction généralisée pour tous les enfants ;
- la nécessité d'une culture populaire à l'échelle de la masse adulte.

Tous ces projets mettaient également en valeur les fêtes populaires où serait vraiment exploitée la culture du peuple, par le culte de la Révolution. Il s'agissait d'une célébration quasi liturgique, où l'on communique avec ferveur. On a souvent décrit ces fêtes, notamment en 1989, lors du Bicentenaire. Si vous saviez le nombre d'hymnes composés avec grand talent, ainsi que de cantates, et réédités il y a 20 ans ! Tout à la fois spectateur et acteur, le peuple participait.

Que l'on songe aussi au *Théâtre du peuple*. Jamais aucune époque de notre Histoire n'a eu un tel souci culturel collectif. Cette forme culturelle a correspondu à une période exceptionnelle, où vie personnelle et vie collective étaient mêlées quotidiennement.

C'est peut-être là que se retrouve le sens profond de toute culture populaire : unifier vie quotidienne et culture. Dans notre humble sphère, c'était

tout à fait l'idée directrice, la philosophie des stages de musiques anciennes à Chapeau Cornu (cf. chp. I).

Le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècles

Au XIX^{ème}, c'est d'abord la lutte pour assurer les conditions élémentaires du savoir, qu'on résume par ce slogan : un travail, un toit, du repos, au moment où l'industrialisation et l'économie libérale changent le monde. Comment vivait la classe ouvrière ? Relisez Zola.

On admire le nombre d'initiatives : cercles de lectures, cours du soir, conférences, cercles de théâtre, universités populaires. Et les orphéons musiquent dans tous les coins de la France ⁽¹⁾. Certains membres de la bourgeoisie voyaient, certes, dans la culture, le moyen d'apaiser les conflits sociaux. En clair, l'ouvrier pendant ce temps ferme sa gueule. De plus, ça l'éloigne du cabaret... Mais faire servir leur intelligence à l'éducation de leurs frères, voilà la pensée et le dessein des hommes de 1848.

Les idées de Proudhon et de Marx sur l'éducation commencent à être diffusées parmi les militants ouvriers. On peut considérer Proudhon comme le père de l'humanisme du travail, en résumant sa doctrine : « *par la pratique, parvenir à la théorie et découvrir la raison d'être des choses* », ce qui est proprement philosopher ! Pour Marx, « *le loisir est l'espace du développement humain* ».

Dans une tentative de l'Empire, en 1870, Émile Olivier avait confié un ministère des Beaux-Arts à Maurice Richard. Plus tard, en 1881, la III^{ème} République de Gambetta propose la création d'un ministère des Arts, qui ne durera, comme son gouvernement, que 77 jours !

Les ouvriers du livre, les cercles catholiques d'ouvriers avec les poètes et écrivains Albert de Mun, La Tour du Pin, Ozanam, l'enthousiasme de la génération de 1890 pétrie d'idéalisme social, moral et politique, passionnée de justice, de vérité, et certaine de la libération possible par la science...

La JOC (*jeunesse ouvrière chrétienne*) reprendra avec bonheur ces idées en

(1). Cf. Gumplovicz, Les travaux d'Orphée, Aubier.

1926, ainsi que le Centre confédéral d'Éducation ouvrière de la CGT : *l'homme cultivé n'est pas celui qui a tout appris, mais plutôt celui qui sait apprendre, et qui ne cesse d'apprendre.*

Le tournant

En juin 1936, c'est le grand tournant : on a conquis ce qu'on a appelé le loisir ! Léo Lagrange, ministre du Front populaire de Blum, met en place les congés payés : à cette époque, deux semaines et le billet de voyage à tarif réduit. Arthur Honegger et Romain Roland écrivent pour le théâtre du peuple. J'admire aussi dans les Vosges, le Théâtre du peuple de Bussang, encore en activité et bien vivant depuis cent ans !

Les mouvements de jeunesse, confessionnels et laïcs, davantage qu'un encadrement pour les loisirs, se veulent un outil d'éducation, avec des méthodes que l'on qualifiera d' « actives ». Le Scoutisme, avec le système des patrouilles en autogestion, la Loi scout et ses valeurs éthiques, tout cela aujourd'hui est d'actualité, la vie au plein air, dans la simplicité, le respect de la Nature, le sport, l'effort. Là-dessus s'est greffée, en France, une idéologie spiritualiste (le Père Sevin) avec les Scouts de France, mais aussi avec les Unionistes, les scouts israélites et les Éclaireurs de France.

En 1939, les rencontres de Pontigny organisent des colloques sur la Culture.

1940 : les acquis sont remis en cause, mais dans la zone dite libre, sous Vichy, les chantiers du Maréchal continuent sur la lancée. On peut aujourd'hui, avec le recul du temps, sans être contesté, apprécier l'éthique des sessions d'Uriage, pour la formation des animateurs, fondées sur l'expérience des mouvements de jeunesse.

En même temps, dans la clandestinité, la Résistance se retrouve autour d'idéaux communs, comme sur les barricades du 19^{ème} siècle, avec les mouvements de jeunesse, tous milieux sociaux confondus.

Ça se répand, ça se développe

1945 : un élan est donné. Ne pas oublier le rôle de gens comme Mounier, Dumazedier, Beuve-Mery, etc... Guéhenno a la charge, au ministère de l'Éducation nationale, de la *Direction des mouvements de jeunesse et de culture populaire*.

Dans cette effervescence, on a vu, au chapitre III, l'essor de la vie associative. Les comités d'entreprise sont voulus par de Gaulle. J'ai eu la chance, en 1950, d'être élu au comité d'entreprise (comité d'établissement) chez Alsthom-Belfort et chargé de la Commission des vacances, officiellement pour quelques petites heures de décharge hors atelier, afin de gérer camps et colos. J'ai aussi acheté des centaines de microsillons. Cette nouvelle technique arrivait sur le marché...

L'action des mouvements de jeunesse

Il serait absolument injuste de passer sous silence l'action des mouvements de jeunesse et l'immense avancée qu'ils ont provoquée. Et c'est par eux, je peux le dire sans me tromper, que jeune professeur certifié, j'ai perçu mon métier, car on ne m'avait jamais appris comment se comporter devant une classe de 30, voire 40 ados (43 même, une année, pour une classe de 3^{ème} !) pas forcément intéressés. Grâce aux patros, aux colos (confessionnelles, municipales ou d'usine), grâce au scoutisme et aux méthodes actives, issues des travaux de Piaget, Decroly, Montessori, Freinet, j'ai été introduit en pédagogie.

Il faut noter ici le rôle, pour la formation des moniteurs de colo, de l'UFCV (Union française des colonies de vacances) et des CEMEA (Centres d'entraînement aux méthodes actives d'éducation).

Et la Culture ?

Il semble que la liaison devenait de plus en plus forte entre le quotidien et la culture. Voyez les associations :

- les *Jeunesses musicales*, où les artistes venaient en tournée présenter les œuvres du patrimoine dans les petites villes.
- le chant choral avec l'association *A Cœur Joie*, héritière du scoutisme et formidable vecteur de culture, dont l'essor fut prodigieux !

Tout cela s'établissait comme des relais pour l'accès à la culture

Et les syndicats ?

Lorsque j'étais à l'usine, il y avait des sessions en week-ends de formation syndicale : au-delà de l'aspect revendicatif, il y avait des cours sur l'économie, des allusions, assez timides d'ailleurs, à la culture, et les écoles normales ouvrières de la CFDT, qui s'appelaient à l'époque CFTC. La fête de l'Huma, du PC, s'inscrit dans cette mouvance.

1948 – Déclaration universelle des Droits de l'homme, on y lit : « *le droit de jouir des arts* ».

1959 – Création du ministère des Affaires culturelles. Selon Malraux, il s'agit de « *rendre accessibles les œuvres capitales de l'humanité, et d'abord de la France, au plus grand nombre possible de Français, d'assurer la plus vaste audience à notre patrimoine culturel et de favoriser la création des œuvres de l'art et de l'esprit qui l'enrichissent* ».

Il faut noter l'action de cette grande dame que fut Jeanne Laurent, mais je ne me souviens plus si elle était à la Culture ou à l'Éducation. - La création de ce type de fonctionnaire qu'était le CTP, Conseiller technique et pédagogique, auparavant appelé Instructeur national, tel, pour la pratique musicale : Verchaly, Nicoly, Lemit, Geoffray... Et c'est aussi la création des Maisons de la Culture, des Centres d'art dramatique de province (Dasté, Gignoux, Planchon), des associations de quartier.

En 1971, paraît la Loi sur la formation permanente, que le ministre Billères avait esquissée dans son projet de réforme de l'Enseignement en 1956.



Jeanne Laurent : (1902-1989) haute fonctionnaire, chartiste et résistante française. Initiatrice de la politique de décentralisation théâtrale sous la IV^e République



René Billères (1910-2004)

L'Europe

Et si nous regardions à l'Est ? J'ai constaté, en Hongrie, de l'autre côté du rideau de fer en 1965, lors d'une rencontre inter-lycées, la place importante réservée à la Culture : ainsi, j'ai pu assister aux ballets de Pecs, de renommée mondiale, pour l'équivalent de 2 NF et j'ai ramené ma valise pleine de livres, partitions, microsillons.

L'Europe ? On prête à Jean Monnet, père de l'Europe, cette déclaration : « Si c'était à refaire, je commencerais par la culture... ». Phrase apocryphe, mais il n'y a pas de fumée sans feu. L'Europe ? Je puis en témoigner pour avoir participé au jamboree scout de 1947 à Moisson – et cela deux ans seulement après la guerre ! Et en 1950, une rencontre avec une troupe scout allemande dans les Vosges.

J'ai mentionné plus haut les activités de la FEJC (*Fédération européenne des jeunes chorales*) avec son ensemble, la Psallette de Strasbourg.

C'est l'Europe en marchant, et non en marchands !! J'entends tout récemment la ministre de la Culture nouvellement nommée, dire à l'antenne de France 2, le 20 mai 2012 : « *L'Europe qui va si mal, doit être reconstruite avec la Culture !* » (citation de mémoire, approximative).

En 2006, le Conseil européen et le Parlement proclament 2008 « *année du dialogue interculturel en Europe* » pour un « *échange entre des individus qui ont des origines, des patrimoines, des langues, des modes de vie différents* ».

En résumé

La culture ?... Une certaine idée que l'on se fait de ce que doit être la vie de l'homme au sein de la civilisation moderne. Jean Lacroix dit : « *Ce qui fait la grandeur de cette nouvelle culture (que le peuple invente pour son propre usage), c'est qu'elle est moins le résultat d'une construction intellectuelle, que d'une aspiration à la communion humaine* »⁽¹⁾ Problème toujours lié à une remise en question sociale. Donc problème politique : droit à la Culture, comme le droit au travail, au pain, au logement. La Culture est revendication !

Cependant, force nous est de reconnaître que tout ça a été détricoté : la fonction de Conseiller technique et pédagogique de Jeunesse et Sports n'existe plus, les Directions régionales n'ont plus de telles missions dans leurs attributions



Le domaine de Marly-le-Roy

Qu'est devenu le domaine de l'INJEP à Marly-le-Roi ? Ainsi que les techniques et les remarquables chercheurs qui y travaillaient ? Et les biens meubles : les studios d'enregistrement, les pianos, la magnifique bibliothèque, la riche discothèque ?

J'aimais y aller me ressourcer.

Le domaine du Val Flory Marly-le-Roy Un château du social

Moment historique, l'INJEP quittera dans le courant de l'année 2010, le site de Marly-le-Roi qu'il occupait depuis 1940, date à laquelle le régime de Vichy décidait de dédier le château du Val Flory, saisi comme bien juif, à des activités de formation de cadres de jeunesse.

Après la guerre, l'établissement devenait successivement Centre d'éducation populaire, Centre national d'éducation populaire, puis Institut national d'éducation populaire en 1953. Il deviendra, en 1987, Institut national de la jeunesse pour se transformer, en 1990, en Institut national de jeunesse et d'éducation populaire.

Depuis 1940, ces différents établissements ont occupé le domaine du Val Flory, une magnifique propriété de 9 ha avec château et dépendances, entouré d'un très beau parc à l'anglaise, propriété de la famille d'un riche industriel, Willy Blumenthal, qui a fait fortune avec des tanneries installées à Epinay-sur-Seine. Le nom de Val Flory est la traduction quasi littérale du nom des propriétaires. Nous avons là affaire à un authentique château du social.

Ce château du social est un incontestable lieu de mémoire de l'éducation populaire.



Le château de Marly-le-Roy

(1). Chronique sociale de France 1942

Chapitre V

Un apprentissage du chant choral

Les deux axes d'une politique

*Ad intra : la formation
des membres du groupe
Ad extra : le rayonnement
dans la cité et la région.*

*L'ensemble vocal
Contrepoint de Besançon,
comme on l'a vu plus haut,
n'a donc pas commencé
son itinéraire
par de grandes œuvres,
dont le public est friand,
mais pas forcément faites
pour un niveau d'amateurs.*

*Au contraire, ce furent
de courtes pièces a capella
sans piano, travaillées
avec minutie, puisées
dans l'immense patrimoine
du folklore harmonisé
et de la Renaissance.*

*A l'occasion
d'une présentation publique,
elles étaient enchaînées
d'une manière composée
et originale,
dans un « concert-rhapsodie*

Les choristes et les chefs

Le rôle du chef ? Les choristes souvent disent : « Fais-nous chanter... Quoi ? Peu importe. Par exemple les tubes à la mode, pourvu qu'on chante ! On n'est pas venu là pour « apprendre » ! (Je traduirais : fais-nous jouer !).

Je réponds : *Tout faux !* C'est bien beau la chanson qu'on croit reproduire à 4 voix parce qu'on a apprécié la mélodie ou même simplement le texte, sur un CD à succès ; mais j'ai envie de faire avec vous de la musique d'une autre classe, en vraie polyphonie.

Un engagement collectif

Je pointe du doigt le mal endémique de beaucoup de chorales : on est victime de l'absentéisme et du retard fréquent des chanteurs aux séances. Dans une association de pêcheurs à la ligne, ce n'est pas là une tare : on vient quand on a du temps libre. Ici, c'est collectif, on ne peut rien faire sans les autres. Il y a un engagement nécessaire. Pour un plaisir partagé, il faut une ascèse, une régularité, comme dans le sport. Contrainte qui fait aussi la force de notre activité. Tout cela rejailit énormément dans la vie quotidienne. Je peux en attester.

On dit aussi : les forts entraînent les faibles. Non, petit père ! Il faut que chacun ose, qu'il cherche « sa note », prenne sa responsabilité.

Il fallait donc, oui, petit père, avec 25 chanteurs, et tous et les mêmes, ensemble à chaque séance, sauf raison de santé ou d'obligation professionnelle, commencer à l'heure (et terminer à l'heure), et suivre un plan de séance minuté au préalable. Ça n'a l'air de rien, mais ponctualité et assiduité sont un gage du climat de la rencontre et de la qualité de ce qu'on y fera !

La motivation des membres est variée : certains même s'y rendent comme à une clinique sociale (selon l'expression de J.-Y. Hameline) à la rencontre des angisses individuelles ou collectives...

Pourquoi pas ? C'est aussi ça, l'éducation populaire. Mais si on y fait de la musique, faisons-la avec toute la technique exigée.

Être présent à la polyphonie

Aux séances, je ne divise pas le groupe (sauf cas exceptionnel) en pupitres séparés. Au contraire, je m'efforce d'intéresser les trois autres pupitres, silencieux à ce qu'un quatrième est en train d'apprendre. Il faut aussi faire goûter la circulation des idées musicales à travers les pupitres, en étant détaché de sa propre ligne, dans une sorte de dédoublement. C'est là l'essence de la polyphonie.

On ne tolère pas les papotages qui peuvent se développer lorsqu'on n'a pas à chanter. J'en ai même vu parfois qui lisent le journal ou tricotent ! Certes, les choristes sont heureux de retrouver le groupe chaque semaine. Alors, qu'ils arrivent avant l'heure ! Et qu'ils soient vraiment présents ! On peut aussi faire une pause au milieu de la séance. À la fin, combien sont agréables les retrouvailles autour d'un pot : on n'en finit pas de reconstruire et la France et l'Europe et le monde !

Vie de groupe et qualité de ma musique

Les séances hebdomadaires sont prolongées par les week-ends d'étude ; ceux-ci sont d'abord trimestriels, puis devenus mensuels, et le stage de 8 jours en été, point culminant de l'année.

Ces activités ne sont pas d'abord faites pour préparer un concert, mais sont des séances d'approfondissement d'une technique ou d'une expression, avec parfois l'invitation d'un animateur spécialisé (un prof de chant par exemple ou le Roy Hart Theater en 1979).

Parfois aussi, la présentation didactique d'une œuvre nouvelle. La vie de groupe 24 heures sur 24 amplifie la qualité de la musique.





Le chef est doué d'un pouvoir magique et terrible ; il agit, non par des discours – on parle déjà trop – mais par l'exemple

chanté, et surtout par la communication avec les yeux.

Oh ! les choristes qui restent de longues minutes sans communiquer avec le chef, le nez dans la partition, le dos rond, le front plissé et tendu, enfermés sur eux-mêmes !

Comment peut-on ainsi créer une communication ? Vous vous rendez compte ? Il est agréable et utile de faire des séances de formation intégrée ou concertée.

On part d'un extrait du répertoire, une phrase qui peut poser des problèmes de solfège (on dit : la lecture !). On essaie de l'observer sous tous ses aspects, de faire le tour de tout ce qui arrête : c'est souvent le rythme ou l'obligation de chanter les hauteurs que l'on voit dessinées. On étudie et approfondit la relation visuel/auditif, on compare avec d'autres cas semblables, on grave dans la tête la mémoire des hauteurs du son, puis on re-chante pour de bon le passage. Solfège concret !

Comment apprendre

Associer le vocal et le rythmique

La mise en route, comme chez les sportifs, est faite de décontraction et de concentration. Non pas quelques petites recettes grappillées ici ou là dans des stages et reproduites sans savoir à quoi ça sert, mais un véritable travail sur soi, dans lequel j'associe le vocal et le rythmique, dans des exercices courts et souvent syllabiques, en partant d'une phrase du répertoire en cours, réitérée par degré, ou à partir d'un mot qui fait image (*ça jaillit comme un jet d'eau*) afin de bien mettre en situation la respiration – une respiration consciente – l'élan, l'accent, la précision, la tessiture. Je ne tolère pas de femmes qui chantent *ténor*. Je ne laisse pas les hommes choisir la voix de basse par moindre effort. De la sorte, on a eu parfois un magnifique pupitre de ténors !

Chanter avec tout son corps

Le corps a sa place dans l'expression musicale, place très importante : on chante avec tout son corps, la tête et la colonne vertébrale bien droites, les épaules tombantes. Ça n'a l'air de rien mais ça déclenche le tonus. Pas de genoux croisés, qui briment le diaphragme, mais les fesses bien carrées sur la chaise, et de temps en temps, on chante debout, la partition loin du corps, les pieds bien ancrés au sol.

Après une première approche globale (et cela est valable pour l'orchestre) au lieu d'enchaîner vaille que vaille plusieurs pages, à rabâcher chaque semaine, je préfère cibler une séquence, la reprendre

pour obtenir la précision, le phrasé et l'expression souhaités. Bientôt, on fera des enchaînements de plus longue durée. Une anecdote court les milieux musicaux : on met d'abord les notes en place, puis on installe les dièses et les bémols ! Vous voulez rire ? À la vérité, une approche globale tient compte de tous les paramètres : nuances, accents, attaques, couleur du timbre, déclamation, précision rythmique...

Le choriste : un chanteur et non un suiveur

Si j'ai un exemple à montrer aux chanteurs, je le fais dans le silence ; de préférence à la voix plutôt qu'au piano, mais je ne chante jamais en même temps que les chanteurs, à plus forte raison, je fais taire le piano.

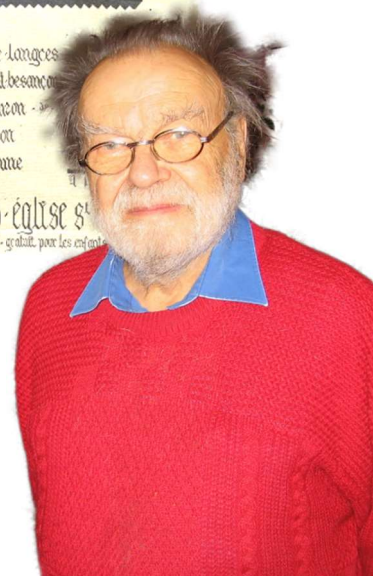
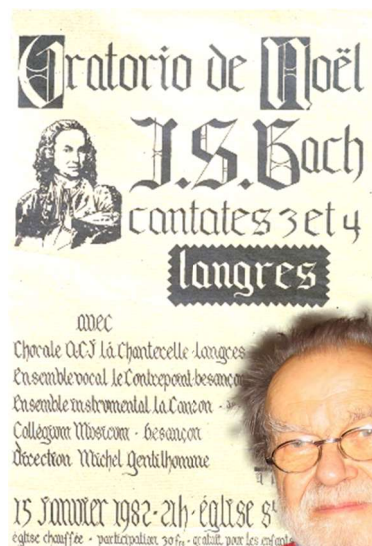
Dès lors, le choriste aura à chercher sa note ou plutôt sa phrase dans sa tête au lieu de suivre le piano, le chef ou le voisin, comme un mouton bêlant dans un troupeau ; ce ne sera pas un suiveur ; le chanteur est citoyen autonome et responsable : il exerce une sorte de double audition (simultanée) : ce qu'il est en train de chanter et ce qui est dans son mental en préparation.

Cette dichotomie est bénéfique. On la pratique à l'école dès le CP, quand on apprend à enchaîner les syllabes d'un mot entier puis les phrases constituées de plusieurs mots.

On sait aussi les bienfaits du travail *un par voix* : cette pratique donne de l'assurance, favorise l'autonomie et oblige

à écouter les trois autres pupitres ; c'est le cas de la musique de la Renaissance française, italienne, élisabéthaine. Dans certaines cantates, les solistes furent issus du rang, avec plus ou moins de bonheur, comme le faisait Bach à son école de Leipzig.

L'animateur sait aussi faire travailler l'orchestre, le faire évoluer, transformer sa sonorité, avec également certaines méthodes spécifiques, bien sûr.



Le geste

Les chefs de chorale se sont souvent focalisés sur le geste. La gestique est devenue une panacée. Lorsque j'étais gamin, comme beaucoup d'enfants, j'aimais me planter devant le pick-up familial, et tandis que défilait la musique sur la cire d'un 78 tours, je me figurais que c'était moi qui déclenchais la musique, en singeant les gestes d'un chef d'orchestre.

Quand on est chef de chœur, c'est séduisant de faire ainsi semblant tout en suivant les chanteurs : cette gest...iculation vous donne une impression de pouvoir. A fortiori, si l'on fait une cantate avec orchestre, on est alors un vrai chef, dame ! ça vous pose un homme ! En réalité ne se fait-on pas conduire par les instrumentistes ?

Il s'agit de tout autre chose : a-t-on besoin d'un geste ? Si oui, qu'il soit adéquat et efficace. Il est fait pour donner des ordres, des indications, il est le signal de ce qu'on veut obtenir. Le geste est porteur de sens. Le sens ? Ce mot a deux rôles : la langue allemande les distingue : la direction (*Richtung*) qu'on doit prendre, et la signification (*Sinn*). Ici les deux sont à considérer.

Par ailleurs, l'essentiel d'une vie chorale n'est pas le concert, si agréable soit-il mais la possibilité de faire des progrès, d'apprendre à chanter, d'écouter les autres, de se réaliser, dit-on aujourd'hui.

Pour le chef, qui doit être un pédagogue, c'est autre chose que de faire le guignol au pupitre ! Et la direction ne s'apprend pas sur les bancs de la fac, ni au conservatoire, ni en stages. Chacun doit inventer son geste : après avoir *sent* la musique, savoir transmettre ce qu'on a ressenti.

En somme, c'est qui l'animateur ? On est loin de l'acception fréquente de ce mot : ainsi on parle de *l'animateur* des ventes, on dit que le quai de la gare est *animé*.

Voyez plutôt l'étymologie : l'animateur est celui qui donne une âme (*anima*) à un groupe, à un lieu, à un objet...

Concrètement

En m'inspirant de la démarche des méthodes actives : Baden-Powell (*Scouting for boys*), Edgar Willems, Zoltan Kodaly, Maurice Martenot sur l'éducation musicale (on s'est gaussé parfois de ses comptines), je dirais :

- plutôt que de mettre l'accent sur les défauts qu'on a remarqués, il vaut mieux encourager.
- traiter les difficultés une par une, comme les Horace vis-à-vis des Curiace.
- pour des chanteurs amateurs, qui ne savent pas bien « lire », à qui il faut apprendre la partition, je pratique les 3 temps Montessori :
 - je te montre, sans parler, une fois, deux fois, trois fois ;
 - tu répètes ;
 - je te montre correctement en corrigeant, sans discours, et tu répètes... le tout enchaîné dans le courant continu d'une pulsation vivante, sans faille.

Avec des amateurs, on procède acquis par acquis. On part de ce qui existe déjà, si minime soit-il, et on greffe là-dessus de quoi faire progresser. C'est valable à tous les points de vue : la qualité d'écoute, la justesse, la couleur vocale, l'expression...

- le sensoriel avant l'intellect, selon l'adage bien connu : *nil in intellectu nisi prius fuerit in sensu*. Les explications sont parfois nécessaires, mais après avoir *sent* la musique.
- je tiens à développer la mémoire du son, la mémoire de la phrase. Dans notre éducation scolaire, on est trop vite axé sur la mémoire visuelle. Voilà un antidote pour rétablir l'équilibre : le travail par audition.
- pour transmettre, le discours n'est pas le procédé le plus efficace : moins on parle, mieux ça vaut.
- pas de musique au rabais : les œuvres apparemment faciles seront détaillées avec autant de soin que les plus célèbres.
- c'est une erreur de parler des « acquis » en éducation. Il ne s'agit pas d'une somme de résultats, c'est plutôt une



tourne d'esprit : au lieu d'« avoir », disons « être ».

« Ça baisse », dit-on souvent : une fois la phrase finie, on est à un demi-ton au-dessous ! Ça ne sert à rien de le faire remarquer a posteriori, sinon à culpabiliser.

Ce qu'il faut, c'est empêcher cette tare : par un élan rythmique, par un bon fonctionnement du diaphragme, par un tonus musculaire, et constamment, par un auto-contrôle de la justesse par l'oreille.

Si le chanteur a dans la tête la phrase qu'il va chanter, il la chantera avec assurance : le groupe est brillant lorsque chacun est sûr ; ça ira bien et juste à la bonne hauteur. Et que d'aventure l'orchestre s'arrête, par exemple lorsque l'auteur a écrit un *tacet*, c'est le cas parfois chez Verdi, le chœur ne tient pas la hauteur juste, même chez les professionnels !

De plus, je ne réponds pas à qui me demande « donne-moi la note ». Il faut la chercher dans la tête, d'après ce qu'on vient de chanter, ou plutôt chercher l'ensemble que forme une cellule de quelques notes : appelons cette démarche, *la conscience dirigée* ! On y arrive si chacun possède, à l'avance, la phrase dans la tête.

Le chef lui-même sait d'abord écouter. Qu'il compare ce qu'il vient d'entendre à l'idée qu'il se faisait de la phrase dans sa tête, immédiatement il invente les moyens de remédier aux défauts détectés. Cette détection peut se présumer par anticipation *in vitro*, à la table, avant d'écouter *in vivo*, au pupitre. Le chef alors met en réserve dans son sac les solutions possibles.

La déclamation du texte est essentielle : les baroques en ont fait leur pain quotidien. Voyez l'*esclamazione* chère à Giulio Caccini (1). Volontiers, ça inspire mes exercices vocaux.

(1). Préface de *Nuove Musiche*, 1602



Le rythme



Voilà le maître mot !

Attention, il ne s'agit ni de la vitesse, ni de l'intensité, ni du volume. Un excellent entraînement consiste à travailler l'anacrouse⁽¹⁾. La poésie française en a mis partout dans ses alexandrins et ses décasyllabes. Par voie de conséquence, les musiques de la Renaissance l'ont utilisée.

Le Robert ne donne de l'anacrouse qu'une définition anatomique, statique, sans en faire remarquer l'aspect dynamique, fonctionnel. Voyez plutôt l'élan de ce procédé littéraire, très utilisé dans la rhétorique de l'époque classique.

Sous le concept de rythme, je range trois aspects :

- le courant rythmique (je n'oublie pas que le mot vient du grec "ῥέω" qui veut dire "je coule") ;

(1). En musique, une *anacrouse* (ou *levée*) est une note ou un ensemble de notes précédant le premier « temps fort » d'une phrase musicale

- l'état rythmique habituel, qui déclenche une dynamique ;
- l'élan rythmique, rebond par rebond.

Dissocier le courant rythmique, qui est bien ressenti par la pulsation, d'avec les éléments de la phrase. Encore une dichotomie dont on se rend maître.

On est vigilant, prêt au réflexe rapide : voir le jeu de la main chaude à l'école. Cueillir la note comme le timbalier : il l'envoie aux nues au lieu de l'asséner sur le sol !



Rechercher le sens

"Qu'est-ce qu'a bien voulu dire l'auteur ?"

Si on chante en latin, en allemand, en italien, en anglais, en espagnol, il faut donner aux chanteurs la traduction et la commenter. Mais au-delà du littéral, quelles sont les intentions de l'auteur, les affetti qu'il veut provoquer...

Il ne s'agit pas d'un cours d'histoire de la musique, mais il faut se mettre dans la peau du compositeur, comme un comédien habité par un personnage. Voyez Diderot : le paradoxe du comédien.

L'intelligence de la partition passe ainsi par une analyse détaillée qu'aura faite le chef. Une synthèse écrite pourra être distribuée aux chanteurs, et une autre, par la suite, aux auditeurs. Ceci est particulièrement nécessaire dans les musiques de l'école baroque pour le rapport intime texte/musique, comme on l'a vu ci-dessus.

Le jury du concours international de Spital an der Drau avait bien saisi notre démarche, qui, après la proclamation des résultats, nous a demandé de rechanter, devant tous les concurrents, le morceau imposé, comme exemple d'intelligence du madrigal italien.

Au retour, une choriste s'extasiait : « *on est la troisième chorale d'Europe, tra la la !* » Gare à la grosse tête !!

Au point de vue de l'expression, j'ai observé que les chœurs, c'est souvent plat. Les jeunes disent : « la chorale, c'est chiant ! »

En fait, oui, c'est souvent monotone, sans relief, avec un manque d'accent, de nuances, d'élan, un défaut d'engagement, de punch, de nerf, d'expression. Et si, de plus, les chanteurs ont le nez dans la partition, mettez-vous à la place du public !

La vie du groupe est un élément important. On sent cela notamment aux week-ends, aux sessions d'été, aux tournées de concert. Ayant vécu quelques heures de vie collective, on sent mieux sa musique et celle du voisin, et on en trouve ensemble le sens.

Toutes ces réflexions, je les ai abondamment développées par circulaires, interventions, tableaux, édition de plaquettes. Consulter les archives départementales du Doubs.

L'audition intérieure

La représentation mentale est la clef de la musique. C'est d'abord avec son oreille qu'on chante ou qu'on joue d'un instrument. On se *re-présente* le son, on le rend présent avant de l'exécuter par la voix ou les doigts.

La double audition simultanée : en enchaînant les cellules : écouter dans sa tête la note suivante tandis qu'on est en train de chanter la note précédente.

Pour résumer ces pratiques, lisez dans les deux sens, direct et rétrograde :

- * *l'éducation musicale est un bon outil pour le chant choral.*
- * *le chant choral est un outil éducatif pour l'apprentissage de la musique.*

Communiquer

Ce qu'on aime, on le partage... Cela peut être une nourriture forte, et pas nécessairement les tubes à la mode. Un brin de présentation orale n'est pas inutile.

En proposant des œuvres courtes et enchaînées du folklore harmonisé et de la Renaissance, le contact fut immédiat, facile pour les auditeurs. À l'étranger, le public est friand de la poésie française.

Le concert construit que j'appelle *concert-rhapsodie* se montre d'une grande richesse. Je me souviens de la surprise des auditeurs en 1976, d'entendre un Machaut avoisiner un Fugain !

Dans le souci d'élaborer une telle construction, avec tous ses paramètres, j'ai trois modèles :

- la structure de la messe chrétienne primitive,
- la construction des opéras de Mozart,
- les revues de variétés de music-hall, type Folies-Bergères.

Salut! Printemps
Concert-rhapsodie
 16 mai 15 à 19:00

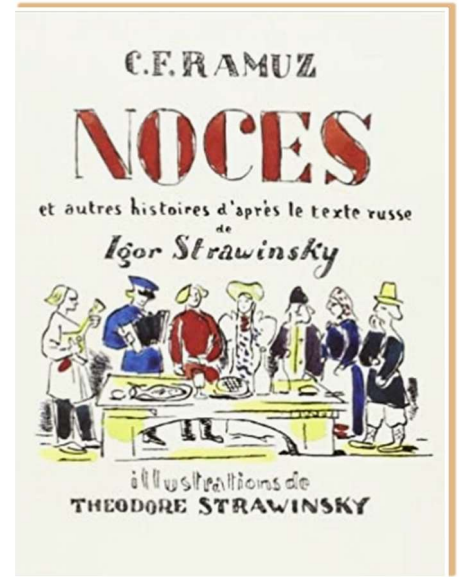
Morre-église
 Entrée libre/ Chapeau
 Association Musique à Morre
 Chants, instruments, récitant

Lors des grandes opérations, on a choisi un thème pour l'année et on imagine tout un environnement propre à faire désirer l'écoute et faire mieux connaître les œuvres : conférences, expositions, interview des artistes invités, mini-concerts, PPPP [*Petites productions partielles publiques* – cf. n° 24 de la revue], émission de radio, dialogue avec le journaliste régional...

Pour le *Vespro* de Monteverdi (*tiens voilà quelqu'un de connu !*), on a mis en œuvre toute une étude sur le baroque italien. Lors de *Noces* de Stravinski, la fille de l'écrivain, Madame Olivier-Ramuz, venue

de Lausanne, nous a parlé de son père et des rapports de celui-ci avec Stravinski. Pour l'année Bach, on a présenté différentes facettes de l'auteur et de son temps. Pour la production du *Magnificat*, on a mis en relation quatre auteurs différents sur le même texte : Monteverdi, Schütz, Berio, Bach.

À chaque concert, il fut édité par Philippe Borie un livret richement illustré avec tous les textes en français et des commentaires sur l'auteur, son époque, son milieu. La collection en est déposée aux archives départementales du Doubs.



Pour déplier la musique

Ce n'est pas un cours d'histoire de la musique... Ce n'est pas « la tribune des critiques de disques », ce n'est pas non plus la promotion des interprètes, ni des anecdotes plus ou moins spectaculaires.

Il s'agit de replacer l'œuvre et l'auteur dans une époque, dans son contexte, en correspondance avec la marche des idées du temps.

Je rends l'auditeur sensible à des éléments qui peuvent passer inaperçus lors d'une première audition (cf. *chp. I*) ; mais ensuite je m'interdis de parler lorsque la musique défile, par CD ou K7 sur la chaîne (N.B. il faut qu'elle soit au moins aussi bonne que celle des auditeurs à la maison !). Une fois le dépliage fini, je laisse l'auditeur écouter, être pris ou non par ce qu'il entend et ce qu'il écoute, je le laisse accueillir les sons dans la tête et dans le cœur. La musique est au-delà des sons.

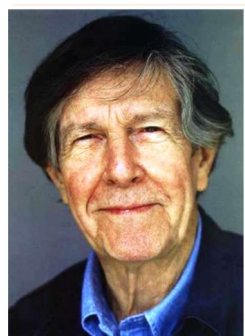
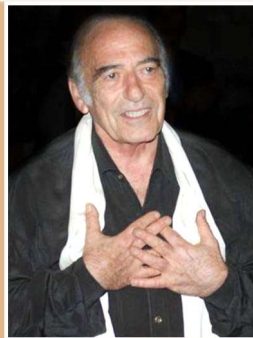
Les séances sont encore plus vivantes si un instrumentiste, un élève par exemple, vient présenter un extrait de quelques phrases.

D'ailleurs, je ne crois pas qu'on écoute une musique tandis qu'on vaque à ses occupations. Disons qu'on entend alors un fond sonore, on ne l'écoute pas ! Il est préférable de disposer les auditeurs en cercle plutôt qu'en salle de cours, mais je n'ai jamais vraiment réussi à instaurer un dialogue avec les auditeurs, en dehors des affirmations du genre « j'aime » ou

« j'aime pas », ou des jugements sur l'interprète. Si l'écoute est bonne, on sent une communion entre les auditeurs. À la fin de la séance, les écoutants reçoivent une ou plusieurs fiches qui résument le propos. L'ensemble forme aujourd'hui une sorte de *corpus*.

Le pianiste Miguel-Ange Estrella m'a raconté ce qu'il faisait lorsqu'il tournait dans la campagne en Argentine, avant son incarcération en Uruguay : « Quand tu arrives au village, descends de ton cheval, et va à la rencontre des gens » ; ça veut dire : ne les attends pas dans un lieu dédié, mais va vivre leur vie sur le terrain. Il commençait par dialoguer avec les paysans, en parlant du quotidien.

Lorsqu'à la Fête de la musique, aux alentours de 1985, j'ai joué une pièce de John Cage, intitulée « 4-33 », le journaliste, effaré, n'a rien compris.



Cependant, ce n'était pas un gag ! J'avais annoncé que je jouerais une pièce de piano adaptée (sans la permission de l'auteur) pour le clavecin.

Cage a prévu que, pendant 4 minutes et 33 secondes, le musicien restât immobile et muet devant son clavier. De bonnes âmes avaient transporté mon clavecin sur le quai de la gare et accordé l'instrument. Je suis descendu, en habit du soir, du TGV de Paris, et me suis installé, sans bouger ni pied ni patte, au clavier...

Que se passe-t-il ? se demandaient les auditeurs. Il ne se passe rien, ou plutôt si ! Vous écoutez le silence et les mille bruits environnants : un train qui manœuvre, un agent qui passe, un chien qui aboie, des auditeurs qui rouspètent et raclent des pieds, et toute la rumeur de la ville, au fond. Et vous vous écoutez vous-même... Quelle belle musique !

PLI [pli]. n. m. (1265; *plol*, 1190; de *plier*). ♦ Partie d'une matière souple rabattue sur elle-même

PLIER [plije]. v. (1530; *pleier*, x^e; lat. *plicare*). V. tr. ♦ Rabattre (une chose souple) sur elle-même ♦ ANT. Déplier, déployer, étaler, étendre, ouvrir. Résister.

DEPLIER [deplije]. v. tr. (1538; de *dé-*, et *plier*). Étendre ce qui était plié. Déplier une serviette. Déplier une carte routière. ♦ Par ext. Déplier sa marchandise : la sortir, l'étaler pour la montrer. V. Déballez.

DEPLOYER [deplwaje]. v. tr.; (xii^e; de *dé-*, et *ployer*). ♦ Développer dans toute son extension (une chose qui était pliée). Déployer les voiles d'un bateau. V. Déferler, tendre. Oiseau qui déploie ses ailes. V. Étendre, ouvrir.

DEROULER [deroule]. v. tr. (1538; de *dé-*, et *rouler*). ♦ 1^o Défaire, étendre ce qui était roulé. V. Déployer, développer, étaler. ♦ 2^o (Choses). Étaler sous le regard.

EXPLIQUER [eksplike]. v. tr. (1450; au xiv^e, sens obscur; lat. *explicare*, de *plicare* « plier »; Cf. le sens « déplier, dérouler », au xv^e).

♦ 1^o Faire connaître, comprendre nettement, en développant. Expliquers ses projets, ses intentions à qqn.

♦ 2^o Rendre clair, faire comprendre (ce qui est ou paraît obscur). V. Commenter, éclaircir, éclairer.

La culture comme outil éducatif

Synthèse du chapitre V

*En résumé, la culture artistique,
ce n'est pas uniquement l'affaire des professionnels ;
ce n'est pas d'abord la production de produits finis.
Mon éthique ne me place pas sur le point de vue du "rentable" !*

La voix, l'oreille, le rythme

L'accès à la culture ? Non seulement à l'école mais aussi pour tous les citoyens. On peut regretter que la gestion de ce problème soit émiettée entre plusieurs ministères : Culture, Éducation, Éducation populaire... Mais dans mon attitude fondamentale, je ne distingue pas les tranches d'âge. Ce que j'ai appris en faisant la classe à des adolescents, je l'ai utilisé pour des amateurs adultes. Comment je fais de la musique ? Comment je la fais partager ? Quelle est, en somme, ma philosophie ? Pour cette introduction à la musique, et pour sa pratique, pour la place et le rôle de la musique dans l'éducation, je retiens une sorte de trilogie ...



Religieuses - Sculpture Art.

• **La voix.** Avec toute l'ascèse qu'induit son travail : maîtrise de soi, respiration, posture, fonctionnement du corps bien avant l'intellect (cf. détails chp. III).

• **L'écoute.** Dans le silence, non seulement écoute de soi – audition intérieure, représentation mentale – mais surtout éducation de l'attention, écoute des partenaires. C'est de Gaulle qui a le mieux défini, sans le faire exprès, la polyphonie de nos systèmes occidentaux, en proclamant, à propos des pays d'Afrique : *l'indépendance dans l'interdépendance.*^(*) La pratique de la musique,

d'abord sans instrument, pourrait bien en être l'image mais aussi le véhicule



• **Le rythme.** Dans une bonne relaxation ainsi qu'une concentration. Ce n'est pas l'intensité, ni la vitesse, ni la virtuosité ! Mais plutôt un courant rythmique. N'oublions pas l'origine du mot : *je coule*.



Un état rythmique, qui favorise la dynamique. Un élan rythmique, physique, organique : la musique avance de rebond en rebond ; ceux-ci sont faits d'élan et de retombées, comme l'a analysé l'école de Solesmes. Et ça donne une musique vivante !

Sans oublier *l'intellect* : il faut une dose d'analyse musicale – et littéraire pour la musique vocale – pour une bonne intelligence du texte. Que veut dire cette musique ? Où va-t-elle ?

L'accès à la musique se fait par l'écoute et la pratique, quel que soit le niveau de départ. Cette attitude convient aussi bien aux élèves de l'école maternelle qu'aux amateurs, mais les professionnels peuvent en tirer parti pour communiquer et faire partager efficacement leur musique.

Le 18 mai 2012, j'entendais la déclaration de la ministre de la Culture nouvellement nommée, qui répliquait, par-delà les années, à Édouard Herriot : « *la culture, c'est tout sauf un luxe, sauf quelque chose de superflu, en particulier en ces temps de crise économique mais aussi morale et de la représentation* ».

^(*) J'ai eu l'occasion de citer cette phrase historique lors d'une inspection pilotée par le ministre soi-même à Marly-le-Roi. Quelques mois plus tard, j'avais une promotion !

Note sur le syndrome de l'amateur

L'amateur est celui qui aime. Voyez une équipe de foot non-professionnelle. Ma critique vise ici le chanteur qui, sous prétexte de "loisir", fait tout à moitié. Il chante à peu près juste, son rythme est à peu près en place, il vient aux répétitions presque à l'heure ; il s'y laisse conduire par le chef bien-aimé, sans se défoncer ; il papote avec ses voisins, lorsque le chef fait travailler un autre pupitre. C'est cela que j'appelle l'amateurisme.

L'amateur ne s'intéresse qu'à une seule sorte d'expression musicale : sa culture, c'est le chant choral exclusivement. D'ailleurs les musiciens d'orchestre d'harmonies, eux aussi, ne s'intéressent qu'aux musiques de leur congrégation.

Notre amateur ne se remet pas en cause. Il n'éprouve pas le besoin de suivre des cours ; a-t-il un souci de formation rythmique, vocale, musicale, stylistique ? *Vous voulez rire ? Nous, on chante pour le plaisir !*

Ne lui parlez pas d'effort, d'apprentissage, d'entraînement, de recherche. Ce n'est pas son champ. Il prétend que son activité est un loisir.

Pire, s'il est tant soit peu lecteur (mais ça veut dire quoi ?), il n'ouvre pas sa partition entre deux séances, sûr qu'il est de pouvoir déchiffrer tandis que les petits camarades épellent note à note... On arrive bien à mettre en place, mais est-ce là la musique ?

Parfois, il n'admet pas les observations du chef, que pourtant il vénère. *C'est le chef qui n'entend pas ce que j'ai chanté...* De plus, il aime vaticiner, il en remontre au chef : *Jordi Saval fait ainsi, Christie fait comme ça, voilà ce qu'il faut faire...*

Ce n'est pas parce qu'on monte des Requiem de Mozart à tour de bras qu'on est une bonne chorale. Mais mon amateur, ici, ne se prend pas pour rien. : *"Il se croit"*, comme on dit dans nos campagnes. Bien sûr, il a raison d'avoir des prétentions, visant haut. Mais les moyens ? Sont-ils à la hauteur ?

L'amateur, grand pratiquant, méprise les "petites" chorales qui font dans le folklore ou la variété. Et pour lui, ne parlons point d'incursion hors-classique : *Holà comme vous y allez !* Les harmonies non-consonnantes le hérissent. Il faut du connu.

Cependant, je serais injuste si je ne citais pas ceux (j'en ai connu) qui, dans des pièces bien préparées, bien conduites, parfois sans prétention, avec une bonne gestion du temps d'apprentissage, chantent. C'est en place, ça sonne juste, les plans sont transparents, c'est phrasé... Ce qu'ils font, c'est de la musique.

Je les aime, ces amateurs.

M.G. mai 2008

Chapitre VI

De la culture et autres concepts

Culture, éducation, art choral dans l'éducation

Je cultive mon jardin... Je fais pousser mes plantes, les ayant fait sortir de terre, je les conduis (*ex-ducere* qu'on retrouve dans *é-ducation*) jusqu'au meilleur épanouissement. Mais comme je cultive mon jardin, je peux aussi cultiver ma mémoire, mon enthousiasme.

De nombreuses définitions de la culture jalonnent l'histoire de la pensée. J'en retiens quelques-unes :

Culture se dit des connaissances propres à élever l'individu, moralement et intellectuellement. On peut se rapprocher ici du verbe *ducere* : conduire.

★ développement ou enrichissement des facultés par une discipline morale et intellectuelle.

★ une certaine idée que l'on se fait de ce que doit être la vie de l'homme au sein de la civilisation moderne.

★ la culture n'est pas l'érudition, celle-ci permet la connaissance d'un tas de choses sans approfondissement ni synthèse.

★ ce n'est pas le loisir, mais pour un minimum de culture, on a besoin d'un minimum de loisir après le travail dictateur qui envahit nos journées. Loisir et Culture sont complémentaires.

★ ce n'est pas seulement un loisir réservé à une élite : après dîner, on s'habille et on va à l'opéra, on possède beaucoup de CD et de beaux livres à tranche dorée, et même un piano qui trône au salon et qui dort sous sa housse.

★ la culture n'est pas non plus un vernis, une apparence de science. Ce n'est pas une mode : naguère on ne jurait que par Karajan, coqueluche des bobos et des mélomanes éclairés ; aujourd'hui, c'est Harnoncourt parce que le baroque, ça fait bien !

★ une émancipation ? Quand les esclaves noirs d'Amérique chantaient des gospels, c'était pour dire, pour clamer, pour crier leur souffrance et leur révolte ; c'était un acte engagé, un acte politique.

★ La culture n'est pas un domaine réservé aux professionnels de la culture, dont ceux-ci seraient les thuriféraires et quasiment les propriétaires. Ce sont aussi des milliers d'amateurs qui pratiquent comme ils peuvent, pour peu qu'ils soient aidés par des gens de métier.

La culture vécue

★ Mais c'est aussi un équilibre de la personne : « l'homme ne vit pas seulement de pain », il a aussi besoin de sensations.

★ La culture, c'est aussi la manière de vivre d'un groupe ; on parle volontiers de la culture d'entreprise, et aujourd'hui même de la culture de la négociation.

Pour certains, la culture est un idéal personnel, d'autres la considèrent comme une fonction régulatrice des déséquilibres de la société. Il faut voir la nécessité de l'égalité culturelle pour le bon fonctionnement de la démocratie, trouver, pour la civilisation que nous vivons, un mode d'existence et de rapports entre les hommes et les sociétés.

La nécessité de l'égalité culturelle pour le bon fonctionnement de la démocratie

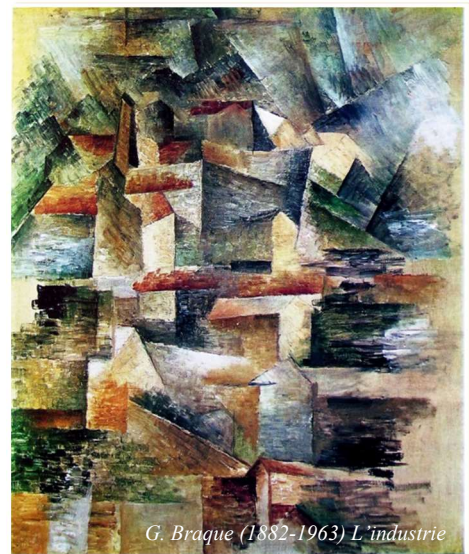
★ La culture surgit de la vie quotidienne qu'elle ne renie pas, cherchant au contraire à en mettre au jour toutes les richesses. C'est là toute la différence entre *culture vécue* et *culture consommée*.

★ C'est donc « l'ensemble des traditions, des valeurs, des acquis intellectuels que la conscience et, à travers elle, permet d'ajouter à la nature ». Nature et Culture sont complémentaires

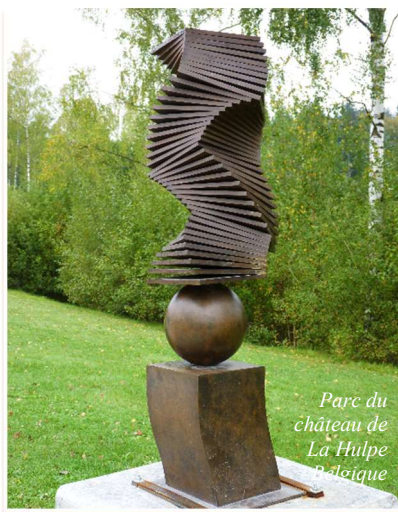
★ Je retiens entre toutes cette définition d'Emmanuel Mounier :

« La culture n'est pas un secteur, mais une fonction globale de la vie personnelle. Pour un être qui se fait, et se fait par le développement, tout est culture : l'aménagement d'une usine ou la formation d'un corps, comme la tenue d'une conversation ou l'usage de la terre. C'est dire qu'il n'y a pas une culture à l'égard de laquelle toute autre activité serait inculte (on dit : un homme cultivé), mais autant de cultures diverses que d'activités. Il faut le rappeler à notre civilisation livresque. » (cf. *Le Personnalisme*, 1949)

★ Écoutez-en l'écho dans la première déclaration de la ministre Aurélie Philippetti, lors de sa nomination : « la culture, c'est tout sauf un luxe... »



G. Braque (1882-1963) L'industrie



Parc du
château de
La Hulpe
Belgique

On désigne aussi les DRAC comme étant, en régions, le ministère des Affaires culturelles. Quelle ambiguïté ! Ce mot affaiblit la définition des missions : les affaires sont les affaires ; il s'agirait donc davantage d'organiser des tournées, de financer des entreprises culturelles, et uniquement pour les professionnels...

Cet aspect restrictif nous est bien apparu lorsqu'on nous a dit en 1979 qu'on n'aiderait pas notre opération Stravinski, mais comme il était prévu une collaboration avec les percussions de Strasbourg, alors il y a eu subvention pour favoriser leur prestation !

Éducation, éducation populaire, culture populaire

Des mots et du sens des mots

Éducation, e-ducere : conduire. Le *pédagogue* est celui qui prend l'enfant par la main pour le conduire [παῖς / παιδός / ἄγω].

Enseignement des règles de conduite sociale. Attention : ne pas y voir le dressage, a fortiori le formatage ! La vraie formation, c'est bien le binôme enseignant/enseigné, avec également la responsabilité de celui-ci dans la formation.

On parle aussi d'« humanisme », des « humanités »... Oui, à condition de ne pas restreindre ce mot à la culture gréco-latine. Citons la phrase célèbre du poète Tércence : « Homo sum : humani nihil a me alienum puto » (*Héautontimoroumenos* !)

Éducation populaire ou Culture populaire ?

Dans la pratique, « éducation » fait plutôt penser à l'acquisition de quelque chose, « culture » évoque une pratique. La culture, c'est plutôt statique, c'est du tout fait, c'est le patrimoine. L'éducation, c'est du mouvement, c'est une démarche qui va conduire les gens vers la culture.

Je dirais, en images : la culture, c'est l'engrais pour faire pousser la plante ; l'éducation populaire, c'est la manière d'utiliser cet engrais. On peut dire aussi que c'est la semence pour faire naître ce qu'on appelle l'œuvre d'art. L'éducation populaire, c'est le point de départ. Un projet d'éducation populaire est éminemment actif – on a utilisé cet adjectif pour caractériser des méthodes d'apprentissage à l'école. Aujourd'hui, on dirait « interactif ». C'est avec les utilisateurs que le projet s'affine.

Alors quelles différences ? Ces deux concepts peuvent se rejoindre. Il faut donc y englober le concept de formation. Mais l'adjectif souffre d'une connotation péjorative, qui évoque *la populace*. Quant à l'équivalent américain (*people*), je vous laisse estimer la distance avec notre propos !

On méconnaît trop ceux qui se mobilisent pour la culture sans être professionnels, tels les animateurs socio-culturels des MJC. Combien de fois ai-je entendu dans les couloirs de la rue Saint-Dominique, non sans ironie : « ah oui ! les sociaux-cul... ». C'est de nous qu'il s'agissait, les animateurs de l'éducation populaire.



Loisir. Il conviendrait aussi de préciser la notion de loisir, dont l'étymologie fait venir le mot du latin *licet* (*il est permis*). Nous voici proche de la distinction latine entre *otium*, activité libre et *neg-otium* activité non-libre, devenue plus tard le commerce.

En réalité, il ne s'agit pas de culture au rabais : on peut, à l'école maternelle faire de grandes choses, parfaites, des choses à la portée des enfants, mais impeccables, exigeantes, sans tricher.

Avec des amateurs, des œuvres fortes, mais selon leurs moyens. Il n'est besoin que d'une dose d'imagination et de pédagogie pour mettre en route des actions.

Ainsi, je ne suis pas certain que la démagogie en faveur de la chanson dite moderne soit le bon chemin de la culture populaire ; on se laisse conduire par une mélodie qu'on a admirée dans un CD, et on écoute, non pas les sons réels, mais ceux qu'on a dans la tête !

Quant au rock, voir les « grands-messes » mythiques, par exemple dans ma région, à Belfort. Les *Eurockéennes* sont la fête, la rencontre. Il y a l'envoûtement du rythme (je dirais de la métrique), ou du moins, le volume sonore ; l'aspect convivial en est patent, mais sa valeur éducative ? Cela est encore à prouver !



« Le muscle et l'esprit »

Telle est la formule de Pierre de Coubertin, qui a restauré l'Olympiade « en sa beauté première ». En 1906, le CIO devait étudier « dans quelle mesure et sous quelles formes, les Arts et les Lettres pourraient participer à la célébration des Olympiades modernes et, en général, s'associer à la pratique des sports, pour en bénéficier et les embellir... »

Considérant que la base de cette féconde collaboration est le chant choral de plein air [...] transmettre à toutes les sociétés sportives [...] une invitation à former des sections chorales. On a fait justement ressortir à cet égard la valeur du chant au point de vue perfectionnement respiratoire [...] ».

En réalité, c'est aux Jeux de Munich, en 1972, que les Muses semblent avoir été invitées à participer. On ne compte pas moins de 57 opéras, 7 opérettes, 10 ballets, 30 représentations théâtrales, 42 concerts, 8 chorales...

Notre ministère, avec ses 4 tentacules récemment renouvelés, ne devrait pas rester insensible à ces propos.

Pratiques musicales décloisonnées

Le chant choral partage avec de nombreuses associations le souci de l'éducation du citoyen, quel que soit son niveau de départ. Le chant choral partage avec les artistes professionnels la vocation de se consacrer à une activité musicale et de la diffuser.

La tutelle de ces pratiques est répartie, dispersée. Disons, en simplifiant, aux professionnels, le ministère de la Culture ; aux amateurs, le ministère de l'Éducation populaire. Les deux mondes s'ignorent. Il y a là une ambiguïté que ma petite expérience dénonce. Et dans les idées communément reçues chez beaucoup, c'est la même chose : on admet une hiérarchisation : les professionnels sont ceux qui savent faire. Le ministère de la Culture semble ignorer ceux qui apprennent à faire !

Quels pourraient être les rapports entre les deux instances, au plus haut niveau, et aussi concrètement sur le terrain ? Qui, au ministère de la Culture pourrait écouter et prendre en compte de tels propos ?

Art choral

Je ne ferai pas ici le dithyrambe de cette forme d'expression. Je résumerai certains éléments déjà exposés en rappelant en particulier que c'est du *chant* (avec tout son corps), et du *chant collectif* (avec ses voisins).

En résumé :

▪ **Ce qu'il apporte comme aide à la personne :**

- la maîtrise du souffle, par une respiration saine, consciente et complète ;
- l'ascèse d'un effort répété, comme dans le sport ;
- la possibilité de "se dépasser" par des exercices fréquents ;
- la formation à l'écoute, si éloignée du sens de la communication de nos contemporains ;
- la formation à la représentation mentale.



▪ **Ce qu'il apporte à la vie collective :**

- le souci de la ponctualité et de l'assiduité, l'écoute du voisin, lorsque celui-ci chante une phrase différente (nous revoilà dans l'interdépendance !). On dépend les uns des autres, cela n'est-il pas une école de citoyenneté ? Mais aussi, on respire ensemble, on transpire ensemble, ensemble on éprouve les mêmes émotions.
- Cependant, le chant choral demande à chacun d'oser lancer sa voix, sans être à la traîne d'un voisin soi-disant plus fort.

Ces deux aspects de l'éducation personnelle et collective, on l'a vu, apparemment contradictoires, se complètent et se renforcent.

Et pour chanter avec intelligence, on analyse ce que l'auteur a voulu dire, et on étudie le contexte culturel, pour rendre présente la pensée de l'auteur, comme le fait le comédien.

Parfois, dans certains milieux musicaux, il est de bon ton de dédaigner cette forme d'expression qui ne leur semble pas assez technique !

Les journalistes, souvent, ont une expression curieuse. Ils énumèrent dans leurs comptes rendus *les musiciens et les choristes*, comme si les choristes n'étaient pas, eux aussi, des musiciens à part entière !

Il faut avoir vu 5000 chanteurs remplir le théâtre antique de Vaison-la-Romaine... Avez-vous alors entendu la prodigieuse force qui en jaillit, et senti cette communion sous le ciel de Provence ? Ça chante comme d'une seule voix, d'un seul cœur. Déjà depuis longtemps, la fête des vendanges, en Suisse romande, enthousiasmait les foules de cette manière. Ça vous soulève les tripes, et chacun sort de là heureux et rayonnant.

« Tant aime-t-on le chant spontané, qui est expression, souvent, de la joie de vivre, tant, s'agissant des répertoires que vous avez choisis, afin de les découvrir sous tous leurs aspects et les approfondir et en tirer tout le suc, faut-il s'astreindre à une discipline vraie, un travail en somme.

Réfléchissons à l'outil : mon instrument, c'est mon corps, c'est moi. Le corps est une mécanique bien huilée. Il est aussi au service de l'esprit.

Pas facile tout cela, m'avez-vous déjà dit ? Mais a-t-on déjà prétendu que le travail sur soi est une chose aisée ?

On dit aussi : c'est une ascèse. Ainsi les Grecs désignaient-ils l'exercice.

Du bon usage de soi ! On s'entraîne, c'est un sport. Voilà le chant, bien en amont d'un Janequin, Bach, Messiaen, Ligeti, Brassens, folklore, etc.

Chanter ? Chanter en groupe ? C'est un art dit-on. Sûrement.

Mais c'est déjà un art de vivre. »



L'ineffable

« Ce qu'on ne peut pas exprimer... »

Je voudrais ici apporter un témoignage : au concert de la Passion selon St-Jean, de Jean-Sébastien Bach, en 1982...

Onze fois, les 400 choristes, côté jardin, sur les estrades tubulaires construites par la Ville de Besançon, se sont levés comme un seul homme, sans signal,

Onze fois, les murs de l'église de la Madeleine, joyau de l'art classique français, contemporaine de Bach, ont frémi en renvoyant le son de onze chorals-refrains, commentaires que l'auteur a mis dans la bouche du personnage fictif de "l'âme pieuse", pour ponctuer son drame – on pourrait intituler celui-ci « le procès d'un juste ».

Dix fois, les chanteurs ont mêlé leur voix à celles de l'orchestre de Herreweghe, en une parfaite symbiose, pour dire ensemble les mêmes nuances, les mêmes accents, les mêmes phrases.

À la onzième, j'ai fait taire l'orchestre. Les chœurs *a capella* ont fait éclater la douceur d'un Mi bémol, majestueux, serein, ineffable !

Ewiglich ! Éternité !



L'art, signe et véhicule de l'invisible

« Si nous montions d'un degré ?... »

L'art tutoie l'âme, dit-on, car c'est à l'âme qu'il s'adresse.

En 30 ans, j'ai voulu, semble-t-il, arracher un petit bout de mon âme, et donner corps au spirituel qui nous dépasse....

Ce qui nous dépasse ? N'est-ce pas le témoin de l'invisible ? Selon le poète Rilke, « avec de l'ici-bas, faire de l'au-delà. » C'est la pianiste Hélène Grimaud qui dit de la musique de Bach qu'elle est « une célébration constante, toujours renouvelée, des traces de l'invisible ». Invisible... dans le sens que Saint-Exupéry donnait à ce mot dans *Le petit Prince*.

Je ne sais plus qui a parlé de supplément d'âme. Non ! C'est l'âme elle-même, tout simplement. Connaissez-vous la parabole de la bouche de feu ? Un savant professeur, qui fut artiller en 14, pour faire comprendre à ses étudiants ce qu'est l'âme, leur fit cette parabole : « l'âme du canon n'est autre chose que l'évidement intérieur de la bouche à feu, car un canon, c'est un trou avec du bronze autour. Perdre son âme, ce serait se boucher ». J'aime cette définition de la spiritualité.

Le rôle d'un artiste, tout en incitant à écouter, n'est-il pas d'émouvoir ? ...

émouvoir, cultiver l'é-motion, c'est-à-dire mettre en mouvement, faire bouger l'âme ? Écoutez le témoignage de Coppini (1608) : « la "musica rappresentativa" de Monteverdi, gouvernée par l'expression de la voix humaine, en transmettant les affetti, produit l'effet le plus doux à l'oreille, et en exerce sur l'âme une "tirannia placevolissima". »

En faisant de la musique, certes, on se procure une jouissance de haut niveau, mais aussi, on transforme sa vie ! Est-ce que vous ne croyez pas que c'est important dans notre monde de confort, bouffi d'ordinateurs et de machines (à laver... et à tout faire) de voitures et d'airbus, de TGV et de réseaux sociaux, etc. sans oublier pollutions, violences et misères ?

L'écoute des œuvres jouées soit par soi-même soit par un artiste qu'on écoute, nous offre une sorte de recul pour écouter

en profondeur « cette vibration mystérieuse que l'art vient rencontrer en nous-mêmes : notre capacité à nous élever vers ce qu'il y a de plus humain, autrement dit divin » (Mettez sous cet adjectif ce que vous voulez).

Le sacré ? A. Comte-Sponville, philosophe qui se dit athée, estime qu'on est envahi par quelque chose de plus grand que nous.

*Allez donc pleurer ou rire
Dans ce monde de buvard*

*Prendre forme dans l'informe
Prendre empreinte dans le flou*

*Prendre sens dans l'insensé
Dans ce monde sans espoir*

Si nous montions d'un degré ?

Paul Eluard
Poésie ininterrompue



*Monteverdi a chi legge
« Je n'ai pas d'autre but
que produire une émotion,
et ce n'est qu'au prix
d'un véritable effort,
car aucun livre ne m'a enseigné
le moyen d'imiter de façon naturelle
l'émotion,
mais encore moins un livre
qui m'indiquât en quoi
cette émotion devait consister »*

Vous savez que la musique participe de cette démarche. C'est, je crois, Théophraste Renaudot, médecin et « commissaire général des pauvres du Royaume » (ten 1653) ; qui disait : « la musique tire l'âme par l'oreille ». Exactement la pensée de Monteverdi dans la préface du livre VIII de madrigaux, quelques années plus tôt : « sachant que le but de toute musique est d'atteindre l'âme... » (1638)

On pourrait, à cet égard, faire mention ici de la phénoménologie, démarche philosophique qui vise une compréhension du réel par l'examen de ses manifestations accessibles à la conscience.

C'est ainsi, en tout cas, que la voit le chef d'orchestre Célibidache, dont on vient d'édition en français les interviews et les réflexions (Actes Sud mai 2012). Je cite : « je ne poursuis pas seulement des relations à l'état physique, mais des correspondances à l'état astral. Un autre monde marche avec le monde des sons. La musique est le chemin vers soi-même ; la musique est au-delà des notes ; la musique n'est rien, elle devient, elle surgit ou ne surgit pas.

Je dirais que nos concerts, lors de moments privilégiés, rendent à l'homme cette dignité. Ça fourmille dans les jambes, ça vous fait froid dans le dos, ça vous fait « tout chose », ça amène les larmes au bord des paupières.

D'une manière tout à fait semblable, je l'ai constaté un jour que je faisais visiter à une collègue parisienne, inspectrice régionale, la chapelle de Ronchamp (ma région est riche en art contemporain : Audincourt, Les Bréseux...). Elle arrive au sommet de la colline, jette un coup d'œil sur l'ensemble, et tout d'un coup, fond en larmes !...

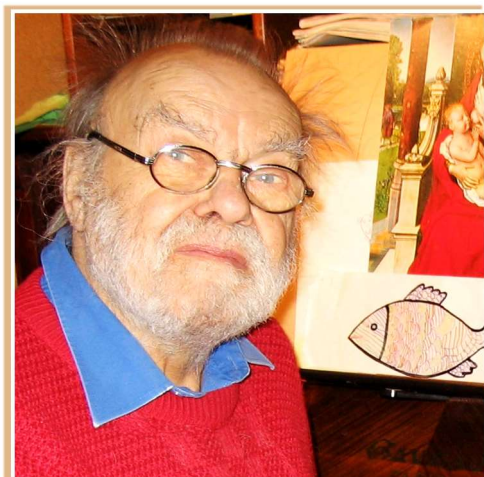
Vous nommerez cela de l'art sacré, mais croyez-vous qu'il y ait une différence ici entre le sacré et le profane ? Ne pensez-vous pas que tout est art sacré ? De toute façon, cela est une bien subtile alchimie...

L'art, témoin du sacré, manifeste cette transcendance, il la rend présente.

Il la fait naître aussi !

Chapitre VIII

Valeurs...



*Un tiers de siècle,
regard sur le passé ?
Il est possible, avec le recul
du temps, que la description
s'en soit embellie...
Mais analysant
quelques causes et conditions
d'un certain accomplissement,
j'ai essayé de dire à qui et à quoi
l'on doit ces bons « moments »
d'une belle aventure,
et les valeurs
dont nous étions porteurs...
On a vu, au chapitre III,
tout ce qui y a contribué.
Je suis musicien,
mais pour une vraie carrière,
il est nécessaire
d'avoir une envergure
que je n'avais sans doute pas.
De là à croire qu'un animateur
est un musicien par défaut,
il n'y a qu'un pas à franchir.
Le ferons-nous ?*

La catalyse

Le conseiller technique et pédagogique, comme tout animateur d'ailleurs, agit en catalyse : sa présence dans un corps provoque la réaction chimique ; ensuite, il n'a plus rien à y faire, il disparaît. Il était déjà en voie de disparition lorsqu'un Directeur de la Jeunesse, au ministère, me traita un jour, vers 1990, de dinosaure (voir la définition de cet animal !!)

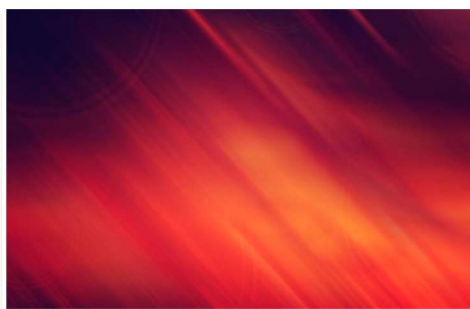
Son profil pourrait, dans l'idéal, se dessiner en résumé ainsi : *musicien*, et musicien reconnu par la profession ; *pédagogue*, sachant transmettre à diverses sortes de partenaires, de niveau varié ; *animateur*, qui donne une âme ; *militant* convaincu ; un *catalyseur* en somme, qui favorise la réaction. Doué d'un certain *charisme*, tel un prophète (au sens grec du mot : celui qui parle au nom de la divinité, au nom de la transcendance...).

Ces qualités sont aussi celles de tout prof de collègue, de tout éducateur.

Très souvent, il marche à contre-courant ; dans une société de consommation, où le *paraître* est plus important que l'*être*, où le profit est le maître mot, il est considéré comme utopiste, idéaliste, voire illuminé. Cependant, il milite pour l'écoute du voisin, la fraternité, l'ascèse, la gratuité, le *sens spirituel*.

En somme, une saine pratique musicale peut se caractériser par
- le souci d'une formation solide de l'artiste, de l'homme et du citoyen ;
- la dimension du spirituel qui circule entre celui qui présente et celui qui reçoit.

Questionnez plutôt ceux qui ont vécu la soirée mémorable du *Vespro*, le 28 avril 1978. N'ont-ils pas perçu la ferveur qui montait du sein des musiciens, et qui se propageait jusques au dernier rang de milliers d'auditeurs ?



J'étais sur un petit nuage ; je voyais s'écarter les murs de l'église. Par un moment, j'ai cru que j'allais m'envoler dans les voûtes gothiques, traînant la multitude aux deux pans de mon frac !... *duodecim millia signati*...

N'avez-vous pas senti, palpable, une présence lors de ce rendez-vous avec Monteverdi, toute semblable à celle des piétons d'Emmaüs, il y a 2000 ans ? Notre cœur, comme le leur, n'était-il pas brûlant ?



*Ô Mânes des grands hommes,
pour qui le culturel
était un maître mot,
Les Condorcet, Lagrange,
Mounier, Malraux, Geoffray...
Levez-vous,
menez-nous
à de telles rencontres,
- si sensibles à nos cœurs
et si roboratives -
jusqu'à la transcendance !*

Michel Gentilhomme
Rédaction
04 07 2012 / 31 08 2012

Finie, la belle histoire ?

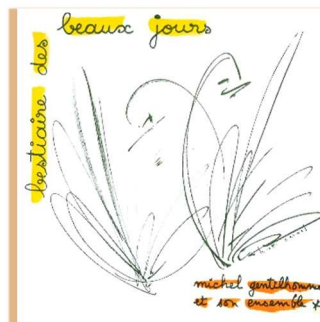
Aujourd'hui, retiré dans mon village suburbain, je revois le mécanicien du temps de la vapeur au P.L.M.

Quand il était à proximité de la fin du parcours, il coupait la vapeur et, profitant de la vitesse acquise, se mettait en roue libre, prêt à freiner pour arrêter le convoi au signal impératif qu'il recevait. Il disait alors : *je roule sur l'erre !*

Ainsi, je roule sur l'erre en attendant le signal d'arrêt, dont nul ne sait ni le jour ni l'heure.

Je n'ai plus d'action culturelle, sauf à essayer d'intéresser mes concitoyens du village à la magie de la musique.

Avec quelques militants, fut fondée récemment l'association *Musique à Morre*, aux humbles moyens, préfiguration d'un (mini) centre culturel, avec le projet, à plus long terme, de créer aussi une chorale d'enfants, en collaboration avec l'association *Notes et touches* du village voisin.



C'est grâce à tant de collaborations amicales de la vie associative, qu'un modeste CTP (*Conseiller technique et pédagogique*) de province a pu s'éclater aux quatre coins de la région, entraîner à sa suite quantité de musiciens, pour la plupart, précisément non-professionnels, leur faire découvrir et pratiquer la musique, quel que soit leur niveau de départ.

Michel Gentilhomme 13 07 2012

Église Saint-Fort Morre



DISCOGRAPHIE

Michel Gentilhomme

Olivier Messiaen : *Trois petites liturgies*

Kabelac

Symphonie n° 8 avec chœurs

Le Bestiaire des beaux jours

Les bons moments de musique de la Psallette de Strasbourg

CD 1 Monteverdi

Messe Vous perdez temps : Gloria

Chansons Renaissance

CD 2 Jean Chrétien Bach : *Gloria inédit*

Chapeau cornu

Musiques du Moyen Âge

Gli Affetti

Le Baroque à Venise et au-delà

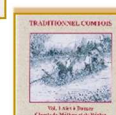
Le Noël des chorales

Concert de Chorale d'Echenoz-la-Méline (*Vesoul*)

Venise à Dole : *Schütz, Monteverdi...*

Folklore comtois

4 CD : *Les Alwati*



27 juin 2015

AG de l'association Musique à Morre

« J'ai failli ne pas venir à l'AG ;
j'aurais pu être dans ma résidence secondaire
chez un certain sieur Minjoz,
et pour un peu, vous vous eussiez préparés
à faire de la belle musique pour ma crémation.
Mais on n'en est pas là... fausse alerte !
En attendant, c'est reparti pour un tour »

Michel Gentilhomme

Le concert, corps et âme...

Auditeurs, vous dites parfois, à la sortie d'un concert, rayonnants de bonheur : « *un tel a très bien joué* », « *une telle a bien chanté, tellement bien !* », « *quelle virtuosité !* »... et on admire la performance.

Vous avez raison, le public a raison : c'était, comme on dit, une belle prestation. Faire tant de notes en si peu de minutes, *faut l'faire !* Je traduis avec un mot plus dur mais plus juste : c'était une belle exhibition.

Quelle différence avec le cirque et ses numéros de chiens savants ou de chevaux dressés pour l'exhibition d'un savoir-faire ? Où est l'âme du concert ?



Artistes, vous êtes ravis de chanter *Vous l'avez vu, j'ai bien chanté*. Chanter quoi ? Peu importe ! *Pour qui ?* Peu importe ! On se fait plaisir à soi-même, mais l'auditeur, on s'en f... Je vous comprends, mais alors où est le partage ? Où est la musique partagée ?



Dans les deux cas, que représente pour vous la musique ? Un décor ? Ou une fonction ?

Prenons le cas de l'interprète choriste : c'est évident, en voyant sa posture : trop souvent le nez dans la partition, les yeux rivés sur le papier, le dos arrondi, le souffle court. Il chante pour qui ? Pour se faire plaisir à soi-même, en fait.

Derrière cet objectif, pourtant très légitime, on reste au niveau du truchement, non du contact, au niveau de l'outil, non de l'œuvre ! Ainsi, vous amputez la musique ! Ainsi vous amputez en partie le plaisir du partage avec vos

partenaires auditeurs. Est-ce toute la musique ?

Et si vous-même êtes un auditeur, je pose une question fondamentale : qu'êtes-vous venus chercher au concert ? C'est vous qui choisissez !

Le corps du concert

Trop souvent, le concert est mal construit. Peu vous importe si les œuvres sont enchaînées à *la va com' j'te pousse*, car c'est souvent comme cela que je les ai entendues, surtout dans les concerts de chorales. Et j'en critique deux composantes : le choix des œuvres, la construction de l'ensemble.

Le choix : pourquoi cette pièce ? Ou cette autre ? Parce que les chorales aiment se retrouver dans ce chant. Alors, pour faire le concert annuel, on présente le catalogue de ce qu'on a appris durant l'année, à la queue-leu-leu.

Oui, je dis exhibition (connaissez-vous la définition étonnante du dictionnaire ? *Étalage critiquable de ce qui parfois n'a pas lieu d'être montré*).

La construction : les enchaînements...

Ah ! les enchaînements, qui s'en préoccupe ? Pourquoi telle pièce après telle autre ou pas après une autre ? Voilà une question qui n'est pas dans la panoplie du chef, la plupart du temps.

Je voudrais attirer votre attention sur la construction d'un concert.

S'il ne s'agit pas d'une œuvre unitaire comme peut l'être un opéra ou un oratorio, il faut enchaîner des pièces relativement courtes, différentes, variées.

Quelle est cette variété ? Le tempo, la tonalité, le timbre, la nature et le volume des effectifs : hommes, femmes, mixtes, instruments, récitant, soli, tutti.

J'aime quant à moi, composer un programme. Je n'avais pas l'étoffe pour être compositeur, alors je me suis fait compositeur de programmes avec la musique des autres !

« L'artiste donne-t-il quelque chose à comprendre ? »

Retrouvons-nous dans la salle où l'on voit arriver les candidats au bac, qui anxieux, qui nerveux, qui sûr de lui... Et voilà qu'on ouvre solennellement les enveloppes des sujets de philo. J'entends : « L'artiste donne-t-il quelque chose à comprendre ? »

Mais s'agit-il vraiment de comprendre, comme on comprend un théorème de math ? Comprendre et sentir (ce que le libellé d'ailleurs n'évoque pas, et cela il faut le faire remarquer)... Réfléchissons à ces deux notions qui semblent s'opposer. Si vous répondez bien, vous aurez le bac avec mention...

Un concert a été ressenti comme bon,

comme excellent, comme enthousiasmant ? Que s'est-il donc passé ? On dit aussi parfois : il s'est passé quelque chose. Ça veut dire quoi ? On a senti que la musique avait du souffle ; je dirais : une musique de Pentecôte.

Voilà quelques réflexions qu'on entend à la sortie : *j'avais la chair de poule*, ou *les larmes au bord des yeux* ; ou *froid dans le dos*.... Je voudrais vous rappeler ma propre émotion, le 28 avril 1978 devant la ferveur des 2000 personnes écoutant le *Vespro* de Monteverdi. Je ne voyais plus rien, j'ai cru que j'allais m'écrouler... ou m'envoler...

Créer de l'émotion

Créer du plaisir, créer de l'émotion, rendre les auditeurs heureux quelques minutes, lesquelles vont se prolonger par d'autres minutes d'un orgasme qui n'en finit pas !

Créer de l'émotion ça ne se mesure pas, ça se déclenche parfois sans qu'on l'y attende. S'il n'y avait pas eu une préparation rationnelle, minutieuse, intelligente, rien ne se produisait. Mais il y a un plus !

C'est là une démarche proprement humaniste : la musique n'est pas un décor. Voici sa fonction, aussi bien à l'attention des professionnels que des amateurs : créer de l'émotion. Je dirais même plus : surtout pour les amateurs, eux qui ne sont pas d'emblée sensibles à la perfection formelle.

Nous revoilà avec une philosophie non-matérialiste : l'attention aux valeurs non-matérielles...

Mais qu'est-ce donc que L'âme du concert

Que venez-vous chercher au concert, tant comme auditeurs que comme interprètes ?

On a dit plus haut : il s'est passé quelque chose ; il est passé quelque chose. Un ange nous a frôlés de son aile... ça veut dire quoi ?

Quand de mon pupitre ou de mon clavier, je propose de la musique je la déroule, je la déplie... Elle qui s'était confinée dans les plis de la partition, je peux, après l'avoir longuement digérée, la diriger, et la rendre présente : elle est là au milieu de vous, et peut vous émouvoir.



Ça dépasse le rite et le cérémonial. Il y a là quelque chose qui est au-delà de nous.

Rappelez-vous ceux qui l'ont vécu, le soir du 25 août 44 ou encore en mai 81 : une foule en transe... sans oublier la triste mémoire des grand-messes nazies à Nüremberg.

De tous les sentiments des auditeurs additionnés se dégage une ferveur qui nous transporte ! On sent qu'on éprouve les mêmes sentiments que le voisin, il y a là une présence.

Rappelez-vous l'émotion des deux voyageurs d'Emmaüs : « *notre cœur n'était-il pas tout brûlant ?* »

Le plaisir ne se partage pas comme une part de gâteau. En le partageant, on le multiplie.

C'est une com-(m)union (j'emploie ce mot au sens propre).

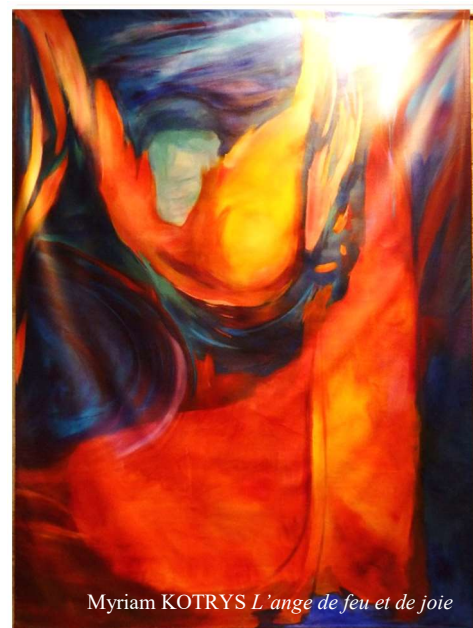
Donner l'âme à un concert ? Ça se dit en français *animer*, en être *l'animateur* !

En somme, je dis à mes partenaires et auditeurs : *je vous aime*.

Jadis, un choriste de mon Ensemble vocal *la Psalette de Strasbourg*, disait : quand tu nous fais chanter, tu nous fais l'amour !

Cette métaphore reflète tout à fait la réalité, et me dispense de tout commentaire. ■

Michel Gentilhomme, 27 juin 2015



Myriam KOTRYS *L'ange de feu et de joie*

Dépliez la musique... !

Démarche

- *Sensorielle* : on écoute, on se laisse imprégner, on laisse la musique envahir notre corps ; elle agit d'elle-même, si on est "désencombré".
- *Analytique* : qu'est-ce qu'on entend ? Où va la musique dans sa progression ? Comment est-elle construite ? Comment a-t-elle pu naître, dans quel environnement ?
- *Analytique (suite)* : j'écoute moi qui écoute la musique.

Ces démarches ne s'opposent pas : elles sont complémentaires. Mais de toute façon, il ne s'agit pas d'un fond sonore qu'on entendrait sans écouter.

Méthode

- Quelques informations sur l'auteur et sa composition. Audition d'un extrait de 2 à 10 minutes.
- Échange des impressions et des observations
- Choisir des œuvres courtes ou des extraits plutôt qu'une œuvre entière distillée séance après séance. On peut privilégier des œuvres peu connues. L'œuvre connue est plus facile à suivre : on dirait que ça "chante" dans la tête. Mais il y a le plaisir de la découverte : une œuvre pas encore bien connue. Si le langage est trop peu habituel (ex. bâti sur une échelle autre que celle dont nous avons l'habitude), ça peut dérouter. C'est le cas de certaines musiques du XXème siècle. D'où l'intérêt à les écouter plusieurs fois.



Jean DEMILLÈRE

Né le 27 février 1934

Maîtrise 1945 – 1951

Décédé le 22 avril 2020 (dans sa 87^{ème} année)

Une vie de fidélité et d'engagement dans le don joyeux de soi et l'amour partagé de la vie

Né à Arc-et-Senans, le 27 février 1934, Jean était le dernier enfant d'une fratrie de quatre, et le seul survivant depuis la disparition de ses frères et sœurs.

Il grandit entre ses parents à la ferme familiale, et à la Maîtrise de Besançon où il fait toutes ses études jusqu'au bac.

Une carrière dans l'armée de l'air

Engagé dans l'armée de l'air à 20 ans, il exerce son activité entre la France, la Côte d'Ivoire et Djibouti. Il termine sa carrière au ministère de l'Air, à Balard, comme colonel de l'armée de l'air avec les honneurs de chevalier de l'ordre du Mérite et chevalier de la Légion d'honneur.

En 1953, il épouse Marie-Thérèse, qui restera sa compagne toute sa vie. Ils ont 3 enfants, Marie-Claude, Philippe et Véronique, qui leur donnent 8 petits-enfants et 2 arrière-petits-enfants, dont un petit Jean. En 1990, il prend sa retraite à Rigney, faisant le choix, après une vie nomade liée à son métier, de rentrer dans sa région natale

Une retraite active et engagée

Connu pour son fort caractère et ses prises de position, il s'engage avec conviction au service de la commune. Il en est le maire de 1995 à 2008. Il met toute son énergie pour mener à bien des projets constructifs pour Rigney.

Il a aimé profondément son village et a toujours agi avec honnêteté. Homme de conviction et de droiture, il faisait passer l'intérêt général avant tout autre.

Un homme de foi



Ses années passées à la Maîtrise lui avaient légué une foi qu'il a mise au service de la paroisse. Il aimait chanter et a dirigé la chorale durant de nombreuses années, jusqu'au moment où ses forces l'ont abandonné.

Membre de l'Hospitalité Notre-Dame des armées de Bourgogne-Franche-Comté, il était fidèle, chaque année, au pèlerinage de Lourdes comme hospitalier.

Un époux, un père et un grand-père aimé et aimant

Ses petits-enfants gardent le souvenir d'un grand-père qui a enchanté leurs vacances. Pas un Noël, sans qu'ils ne lui réclament de chanter « *Minuit chrétien* », qu'il entonnait de sa belle voix et qui reste pour eux un moment d'émotion et de frisson.

Atteint depuis quelques années d'une maladie incurable, il a lutté jusqu'au bout par amour de la vie. On le voyait régulièrement dans son jardin, traquant la moindre mauvaise herbe.

Sa "Mimi" ne lui a pas lâché la main même s'il savait bougonner pour qu'elle le laisse en paix.

Il s'est éteint le 22 avril 2020, dans sa

maison, où ils ont été heureux pendant 30 ans, accueillant enfants, amis, famille autour de joyeux repas.



Sa fille aînée Marie-Claude DEMILLIÈRE -PASTUREAU

Originaire d'Arc-et-Senans, Jean, fidèle d'entre les fidèles de notre association, était l'un des derniers « anciens du Val Sainte Marie ».

Son épouse fut très souvent bénévole pour assurer le service du café d'accueil de la journée des Retrouvailles avec Marguerite Bourgon et Betty Mourey, tandis que lui-même dirigeait la chorale lors de la messe.

Il est décédé à son domicile, au cœur du confinement. Ses obsèques, célébrées dans l'intimité, le 24 avril 2020, ont été suivies d'une cérémonie religieuse ouverte à l'issue du confinement.

Son "art d'être grand-père"

Les gens n'arrêtent pas de parler du « monde d'après ». Mais aujourd'hui, il nous est difficile de penser à ce monde de demain, qui sera un monde sans "papi".



Un monde sans lui... Sans ses histoires, ses coups de gueule, ses mains calleuses, ses mouchoirs en tissu, ses objets bricolés, ses outils bien rangés.

Sans sa voix, sans ses chants, sans son cérémonial du matin, sans ses apéros, sans ses « Mimi ! » tonitruants, ses barbecues aux sarments de vigne, la moutarde sur la viande, son bob, sa cave, ses feuilles de comptes, sa pochette dans le placard de la cuisine, sa chasse aux taupes, sans ses psaumes bouleversants, et ce *Minuit chrétien* qui résonne encore dans nos têtes.

Rigueur, force et courage mais aussi humour et bienveillance – autant de mots pour le qualifier.

Nous sommes imprégnés de tant de souvenirs qu'il restera pleinement vivant en nous, dans notre mémoire et dans nos quotidiens. Il nous a tant appris et tant transmis pendant toutes ces belles vacances passées à Rigney !

Pas facile de se dire qu'il y aura un monde où il ne sera plus.

Nous aurions tellement voulu être tous réunis pour t'accompagner !

Que le seigneur te délivre, qu'il t'accueille en son refuge et te fasse reposer en paix !

Ses petits-enfants, Caroline, Charlotte, Camille, Guillaume, Raphaël, Anne-Sophie, Benjamin et Héloïse.

(Photos transmises par sa fille Marie-Claude Demillière-Pastureau)

L'hommage du fils

*« Dieu a rappelé à lui Jean Demillière...
Nous, ses enfants, Marie-Claude, l'aînée, Philippe, son unique fils,
et Véronique, la petite dernière,
partageons avec notre mère, Marie-Thérèse,
le vide qui brutalement s'est emparé de la maison familiale.*

Un pan de la bibliothèque de notre vie qui vient de s'écrouler dans nos mémoires, et les souvenirs dont notre père nous a bercés tout au long de l'existence résonnent de silence et de non-dit.

Son enfance, rythmée par la guerre sur la ligne de démarcation, lui avait laissé quelques anecdotes, et la vie, à cette époque, paraissait interminable. La religion avait été un refuge et sa maman nous disait souvent qu'un de ses plaisirs était de l'entendre chanter avec ses gants blancs.

Pater familias... et « patriarche »

Père strict mais juste, il a embrassé une carrière militaire au sortir du Petit séminaire de Besançon, puis est devenu chargé de famille de trois enfants, ce qui à cette époque d'après-guerre n'était pas chose facile.

Père exemplaire, il a su mener une carrière dont il pouvait être fier – parti de la base aérienne de Dijon pour finir au ministère de l'Air à Paris.

Père rigoureux, il nous a harcelés durant nos études pour faire de nous trois des élèves au parcours pas toujours facile mais réussi : Marie-Claude, après l'ESC de Dijon, est devenue professeure puis directrice d'école de commerce ; Véronique, après des études de droit, est devenue avocate au barreau de Caen et moi-même, après des études de médecine, ophtalmologiste à Lyon. Il aimait en informer ses amis et disait en parlant de nous : ses gamines et son gamin.

Patriarche dans l'âme, il fut ému de devenir huit fois grand-père et deux fois arrière-grand-père. Comme tout militaire qui se respecte, il continuait de mener à la baguette tout ce petit monde qui aimait se réunir pendant les vacances à Rigney, havre de paix où mille aventures peuplent leurs souvenirs.

Au service de son village

Homme d'honneur, il est resté, même après sa vie active, un fervent défenseur des lois et s'est engagé en tant

que maire au service de son village, subissant les turpitudes des tracasseries administratives et découvrant l'absurdité de certaines lois du pays.

Accusé parfois, souvent honoré, il a fait, au cours de cette période, une expérience de notable aussi bien que de gendarme ou de pompier, car quand on est maire d'un petit village, on est tout cela à la fois.

Fidèle en amitié, il a, tout au long d'une vie riche, conservé ses amis, et il se réunissait régulièrement avec les anciens d'Afrique, le groupe de théâtre ou le club de vélo local.

Homme honnête, il a su nous donner l'exemple d'une harmonie familiale exemplaire, en dépit des aléas qui peuvent traverser toute existence. Notre mère, qu'il appelait tendrement « Mimi » ou plus militairement « Thérèse », fut toujours à ses côtés pour le soutenir dans ses doutes ou ses orientations de carrière, parfois aussi pour le remettre dans le droit chemin ; et ils ont su nous montrer une union familiale de plus de 67 ans, qui est un exemple pour nos vies.

La vie l'exaltait et il n'avait aucune envie de mourir ; mais l'injustice de la maladie est venue perturber ses projets ; et c'est avec rigueur et courage qu'il a tout mis en œuvre pour lutter, ne comprenant pas toujours les limites de la science et les imprécisions sur son avenir, car un militaire aime que les ordres soient exécutés quand ils sont donnés, ce qui n'est pas toujours le cas en médecine ; nous en savons quelque chose avec cette pandémie qui nous laisse quelque peu seuls aujourd'hui pour lui rendre ce dernier hommage

Un héritage de valeurs

Oui, en ce jour si particulier, nous retenons cher Père, tes leçons de vie pleines de sagesse ; nous entendions à travers tes regards et tes silences combien tu étais fier de tes enfants.

Avec nos compétences personnelles nous avons tout mis en œuvre pour t'apporter au mieux des solutions et pour

que tu puisses faire face au mal inéluctable qui t'a frappé.

La vie paraît si longue quand on est jeune, et si éphémère, quand la maladie nous atteint, que l'on parle d'injustice ; mais quand nous faisons le bilan d'une existence si bien remplie, nous te faisons confiance pour cette nouvelle aventure.

Sois confiant : nous continuerons, au travers des souvenirs de cette bibliothèque si riche, à transmettre tes valeurs. Nous serons aussi auprès de ta « Mimi » pour l'entourer de notre affection, pour combler cette solitude nouvelle qui va commencer dans cette maison de Rigney aux mille souvenirs et qui continuera de rayonner de la jeunesse de petits et arrière-petits-enfants présents et à venir. Du haut du ciel tu continueras à profiter des joies de ces nouvelles vies.

Tu aurais aimé que dans cette épreuve nous restions joyeux ; c'est ce que nous nous efforcerons de faire. Repose en paix !

Philippe. Demillière, son fils,





Gilbert CHOPARD

Né le 30 janvier 1938

Maîtrise 1952 – 1955

Ordonné prêtre le 28 juin 1964

Décédé le 3 avril 2020

dans sa 56^{ème} année de sacerdoce

Pasteur en terres de “désert” pastoral

Né le 30 janvier 1938 au Saucet, hameau de Bretonvillers (Doubs), et aîné d'une fratrie de deux garçons et d'une fille, Gilbert entre au Petit séminaire de Consolation en octobre 1949.

En 1952, il rejoint la Maîtrise en classe de 3^{ème}, à la suite de l'obtention d'une bourse d'études au titre d'orphelin de mère (1946) et de père (1950).

Au terme de deux années de philosophie au séminaire de Favorney (1955-1957), il entre au Grand séminaire de Besançon.

Après une première année de théologie, ses études sont interrompues par un service militaire en Algérie, au pied de l'Atlas saharien (1958), prolongé par un séjour en hôpital en Algérie puis en France jusqu'en juin 1961.

Au terme des trois années complémentaires de théologie, il est ordonné à Bretonvillers avec son compatriote Bernard Huot-Marchand le 28 juin 1964.

24 années de mission pastorale en terre saônoise

Durant deux années (1964-1966), il est d'abord vicaire au Russey puis de 1966 à 1975, à Lure, dans une équipe de cinq prêtres. Son "expérience" des hôpitaux lui vaut d'être chargé de l'aumônerie de l'hôpital de la ville.

De 1975 à 1983, il est curé de Fontaine-lès-Clerval, en charge de 7 villages et 5 églises.

Il est ensuite nommé curé du secteur de Membrey-Seveux (1983-1990) et administrateur du secteur de Fouvent (à partir de 1985) : 20 villages et 16 églises à desservir, avec la collaboration d'une religieuse de la Charité résidant à Dampierre-sur-Salon.

Dans ce vaste secteur, organisé en groupes de 4 à 6 villages, il expérimente les « assemblées dominicales en l'absence de prêtres » (A.D.A.P.), abandonnées plus tard pour ne pas "concurrencer" les assemblées eucharistiques.

Retour dans le Haut-Doubs

En 1990 il revient dans le Doubs où il rejoint l'équipe de Consolation (ancien Petit séminaire du Haut-Doubs) et devient modérateur de Fuans et Guyans-Vennes, où l'équipe a en charge 7 villages et 4 églises.

De 1997 à 2000, il est nommé coordinateur de l'Unité pastorale de Pierrefontaines-les-Varans – 11 villages et 7 églises – avant d'en devenir coopérateur de 2000 à 2015, en raison d'ennuis de santé.

Il prend alors sa retraite et réside au presbytère du Russey, où il seconde, quand il le peut, le curé.

Ayant contracté la Covid lors d'une rencontre de clubs du troisième âge, organisée en mars à Orchamps-Vennes, il décède le 3 avril 2020, au cœur du confinement. Ses obsèques ont été célébrées dans l'intimité le 6 avril en l'église de Bretonvillers, son village natal. Une messe publique a ultérieurement été célébrée en l'église du Russey.

Né à Tunis, d'un père militaire, Christian Robert, après un bac commercial, devient employé de banque puis entre au Grand séminaire de Besançon. En juin 1984, il est ordonné à Toulon pour le diocèse de cette ville.

En 1995, il rejoint le diocèse de Besançon, où il est nommé au service de l'U.P. de Lure, en qualité de prêtre coopérateur en charge de l'aumônerie des enseignements public et catholique, jusqu'en 1997.

Il devient ensuite responsable diocésain de la catéchèse et responsable du Foyer Tibériade-La Maîtrise et, en 1998, il est incardiné au diocèse de Besançon.

En 2003, il est prêtre coopérateur de l'U.P. de Marchaux-Rigney, puis, de

Au service du diocèse...

Christian ROBERT

Né le 12 juillet 1945

Ordonné prêtre le 24 juin 1984

Décédé le 5 août 2020



2004 à 2015, Coordinateur des paroisses Notre-Dame-de-la-Motte de Vesoul et de Mailley-Vellefaux – charge qu'il est alors contraint d'abandonner pour raison de santé.

En congé thérapeutique, il se retire d'abord à Sauvigney-lès-Gray et entre ensuite au Centre diocésain Saint-Joseph.

En 2019, il est admis à l'Ehpad de Saint-Ferjeux, où il décède le 5 août 2020.

Ses obsèques ont été célébrées le 10 août 2020 en l'église de Saint-Claude, suivies de l'inhumation au cimetière de Velotte, à Besançon.

*D'après l'Est Républicain
du 7 août 2020*

« L'acceptation inconditionnelle de l'autre »

Bernard LECLERC

Né le 5 novembre 1924

Maîtrise 1936-1942

Ordonné prêtre le 29 juin 1948

Décédé le 28 avril 2020

dans sa 72^{ème} année de sacerdoce



Né à Pontarlier, il grandit dans « une famille unie » et vit « une enfance heureuse avec les copains de la rue Montrieux ». Une jeunesse de cœur et d'engagement qui signera toute sa vie de prêtre...

En 1936, à 11ans et demi, il entre à la Maîtrise. Puis c'est la philosophie au séminaire de Favorney, suivie de la théologie au Grand séminaire.

Durant les années 1942-43 – les années Favorney et les années de guerre – il participe au lancement du scoutisme et, avec les Jeunes de sa paroisse de Pontarlier, distribue les cahiers de *Témoignage chrétien* (« *France prends garde à ne pas perdre ton âme, ta liberté* »).

**Pasteur des Jeunes
« en marge, mais toujours
sur la feuille »**

A l'issue de son ordination, il est nommé vicaire à Sainte-Madeleine (1948) avant de devenir, en 1951, aumônier de l'Enfance, puis, en 1952, aumônier départemental des Scouts de France.

De 1952 à 1958, camps, sessions de formation de responsables scouts, et rassemblements s'enchaînent...

Durant trente années, il sera aumônier des établissements scolaires de Vesoul, Besançon et Pontarlier. C'est le temps de l'essor de la JEC et du scoutisme.

Il lance l'aumônerie départementale V.E.A. « *Vivre ensemble l'Évangile aujourd'hui* ». L'aumônerie du Lycée Pasteur, l'ALP, devient *Arrête Les Pleurs*, *Attrape Les Pincesaux*, *Attaque les Peintures*, et enfin *Amitié Liberté Partage*...

Sa ligne d'action : « accueillir tous les jeunes sans distinction de religion et de culture ». Quelque peu iconoclaste, il ne dédaignait pas de passer pour un prêtre « en marge », mais il rectifiait malicieusement : « *en marge mais toujours sur la feuille !* ».

**Un guide de paix
et d'amour de l'autre**

Les Jeunes d'alors se souviennent d'un prêtre qui leur apprenait à « devenir des hommes et des femmes aptes à affronter les difficultés du monde

de demain »... « On s'asseyait avec lui autour d'un café ou d'un verre de vin (il aimait le bon vin), il mettait sa pipe à la bouche et nous échangeions ; des questions émergeaient... en douceur. Il fut un guide de paix et d'amour de l'autre ».

Tous les jeunes qui ont cheminé avec lui gardent le souvenir d'un « prêtre peu orthodoxe, sans apriori, mais profondément chrétien »

« Entre dans la joie de ton maître »

En juillet 2003, il s'était retiré au Centre diocésain, à la Maison Saint-Joseph. C'est là que, pour son jubilé sacerdotal – 70 ans de sacerdoce – il avait raconté, "à sauts et à gambades", des fragments de son itinéraire – éclats d'une vie portée par une énergie explosive et traversée d'une joie jaillissante.

En 2017, il rejoignait l'Ehpad de Saint-Ferjeux, où il s'est endormi dans la paix et l'éternelle jeunesse de Dieu. Ses obsèques ont été célébrées dans l'intimité le lundi 4 mai 2020, en l'église Saint-Pierre de Besançon, suivies de l'inhumation au cimetière de St-Ferjeux.

R. LAITHIER (E.R.) et JMG



Gilbert JOLY

Né en juillet 1936

Maîtrise 1949-1952

Décédé le 28 mars 2020

dans sa 84^{ème} année

L'engagement et le service

Engagé d'abord dans l'armée en 1955, Gilbert entre dans la gendarmerie en mars 1957. Il y fera carrière jusqu'à sa retraite en juillet 1990. Il revient alors

vivre à Valdahon, son bourg natal, où il exercera de nombreuses fonctions bénévoles. Major de la Gendarmerie nationale, ancien combattant d'Afrique du Nord, médaillé militaire, il était également

Chevalier de l'ordre du Mérite. Ses obsèques ont eu lieu dans l'intimité, suivies ultérieurement d'une cérémonie religieuse.



*Eucharistie des Retrouvailles 2012
(Année de son jubilé d'or sacerdotal)*

Jean-Pierre BEAUTÉ

Né le 24 avril 1936 à Audincourt

Maîtrise 1948/1951- 1957

Ordonné prêtre le 30 juin 1962, à Besançon

Décédé le 29 septembre 2020

dans sa 59^{ème} année de sacerdoce

« Sa vocation était l'Amour... »

Une vie riche d'engagements apostoliques dans le souffle sans cesse nouveau de l'Esprit

■ Des « années maîtrise » perturbées par la maladie

Octobre 1948 : entrée à la Maîtrise ; classe de 6^{ème} interrompue en février 1949 par une primo-infection. Il prend alors le chemin du sanatorium pour enfants de Villers-sur-Marne pour 17 mois. Février 1951 : retour et reprise de la scolarité, interrompue de nouveau pour l'ablation d'un rein en mars 1955. Rentrée en 1^{ère} en septembre de la même année pour une poursuite des études jusqu'à Faverney (1956-1958) et au Grand séminaire (1958-1962).

■ Vicaire à Villers-le-Lac (1962-1968)

Au sein d'une équipe pastorale de 6 vicaires, animée par l'abbé Pourchet, aumônier fédéral, préparation, avec la JOC, de la « mission » du Haut-Doubs Horloger.

■ Vicaire à Besançon Saint-Jean et Centre-Ville (1968-1976) – Maison des Œuvres de Vesoul (1976-1984)

En charge des aumôneries JOC, ACO, Action Catholique Indépendante et Action Catholique Féminine (au plan départemental puis diocésain).

■ Vicaire épiscopal pour la vie religieuse (1984-1995)

Travail avec des laïcs en responsabilité et des religieuses contemplatives apostoliques. Aumônier diocésain de Chrétiens Médias, aux côtés de Mlle Compagne déléguée épiscopale à la Communication et étude de la création de

"Radio Horizon" qui deviendra "RCF Besançon".

■ Coopérateur puis Coordinateur de l'Unité Pastorale du Plateau de Maïche (1995-2001)

Mise en œuvre, avec des laïcs en responsabilité, des nouvelles réalités paroissiales. En 1997, il est appelé à la fonction de doyen du Haut-Doubs Horloger

■ Coordinateur de l'U.P. de Champagne (2001-2011) - Recteur (2004-2009) puis Vice-recteur (2009-2011) de la chapelle N.-D. du Haut de Ronchamp



À la suite d'un accident de santé (perte d'un œil et l'autre en mauvais état), il donne sa démission et prend sa retraite.

■ Retraite (2011), en charge de l'aumônerie de la communauté Sainte Jeanne-Antide de Saint-Ferjeux, où il réside

■ Maison Saint-Joseph du Centre diocésain (mars 2019)

Où il décède le 29 septembre 2020 dans sa 85^{ème} année et sa 59^{ème} année de sacerdoce.

Les mots de sa sœur Anne-Marie PRÉVOST-BEAUTÉ

Jean-Pierre aimait beaucoup la nature. Il allait souvent en vacances dans les Alpes, où nous faisons ensemble de belles randonnées à la découverte des chapelles et des lacs d'altitude. Ses amis de Vesoul sont souvent partis en vacances avec lui, toujours dans les Alpes.

Les dernières années, il ne partait plus seul, mais toujours accompagné par "Madame Irène", comme il disait, qui veillait à tout et qui, au cours de ses dernières années, entrecoupées de nombreux séjours dans les services de l'hôpital de Besançon, l'aura fidèlement entouré de son dévouement.

Lentement, sa santé a décliné, affaiblie par d'importants troubles de l'audition et de la vision. Il ne se plaignait cependant jamais et ses handicaps n'entamaient pas sa capacité à prier. Il confiait régulièrement à sa prière toute la grande famille dont il demandait souvent des nouvelles.

Il est parti doucement, discrètement, fidèle à lui-même, retrouver ses parents, son frère, trois de ses sœurs et celles et ceux qui lui furent chers.



« Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés.
 Demeurez dans mon amour.
 Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis.
 Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. »
 (Jn 15,9-12)

« Pour que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite... »

L'homélie du Chanoine Albert Viennet

Ce sont des Paroles d'Or, ces Paroles de Jésus !

Situées en Saint Jean, au cours du dernier repas de Jésus avec ses disciples, elles sont pour nous, cet après-midi. Et elles prennent une couleur particulière en ces lieux : Ferréol et Ferjeux, les premiers apôtres de la Franche-Comté, ont dû les méditer et s'en nourrir, pour mieux les annoncer...

Paroles d'Or aussi, sans aucun doute, dans la vie et le ministère de Jean-Pierre, qui faisait notre admiration. Nous sommes nombreux à avoir bénéficié de son amitié et de son ministère : toujours accueillant, égal à lui-même, avec un brin d'humour, le sourire qui favorise le contact, et cela, malgré une santé précaire, parfois gravement ébranlée.

Jean-Pierre, à la voix si caractéristique, qu'on aimait rencontrer. Combien de fois ai-je entendu : « Jean-Pierre, c'est un saint ! », alors que nous sommes si souvent critiques, à l'égard des prêtres en particulier...

D'où lui venait donc cette sagesse, cette capacité d'être à l'écoute, simplement, discrètement, avec les petites gens comme avec les grands, avec les riches comme avec les pauvres, avec les heureux comme avec ceux qui souffrent ? Quelle capacité d'empathie, d'ouverture sans jamais se mettre en avant, conscient de ses propres limites, sans en faire un obstacle à son engagement personnel.

C'est l'interrogation que Jésus suscitait chez les gens de Nazareth : « D'où lui viennent cette sagesse, ces paroles ? N'est-il pas le fils du charpentier ? »

Nazareth : trente années d'une présence, irradiée par l'Amour, le service de Dieu et des hommes, dans l'humilité et la pauvreté... N'est-ce pas la spiritualité de Charles de Foucauld qui a marqué la façon d'être de Jean-Pierre, tout au long de sa vie ?* ...

*Dès 1963, Jean-Pierre était entré dans la Fraternité sacerdotale de Jésus Caritas (Charles de Foucauld)

Depuis le séminaire – l'époque où nous lisions « *Au cœur des masses* » du Père Voillaume – chaque mois, Jean-Pierre retrouvait ses confrères de la fraternité Jésus Caritas. Il y a quinze jours encore, Bruno le conduisait à Sancey ; c'était toujours, un temps de partage, de fraternité, de vérification indispensable, dans la joie de la foi.

« Frère universel »

Témoigner de l'Amour du Christ, devenir « frère universel » aura toujours été la manière d'être de Jean-Pierre dans les nombreux ministères et responsabilités qui lui ont été confiés, depuis son vicariat à Villers-le Lac avec le Père Amiot, ou au Centre-ville de Besançon avec le Père Mesnier, dans les mouvements et services, à Vesoul comme à Besançon, dans la Communication comme dans l'accompagnement des religieux et religieuses, au Conseil épiscopal comme en paroisse, à Maîche comme à Champagny-Ronchamp, Jean-Pierre a su s'enraciner partout, en témoin respectueux et exigeant de cet Évangile qui le faisait vivre lui-même.

Ordonné prêtre en 1962, l'année même de l'ouverture du Concile Vatican II, il aura vécu pleinement dans cet esprit : une Église qui accepte de se "dépayser" pour aller humblement à la rencontre du monde et témoigner du Christ. Le prêtre nourrit sa foi dans l'exercice même de son ministère, grâce à la Parole vivante de Dieu.

Témoigner de l'Amour du Christ, c'est aussi reconnaître que nous avons tout reçu. « Je ne suis moi aussi qu'un mortel, semblable à tous les autres, nous disait le Roi Salomon, dans la première lecture tirée du Livre de la Sagesse. J'ai supplié et l'esprit de sagesse m'est venu. Tout l'or du monde devant elle, n'est qu'un peu de sable ; à côté d'elle, l'argent compte pour de la boue. Plus que santé et beauté, je l'ai aimée. Elle est pour tous les hommes un trésor inépuisable. »

Ce trésor, Jean-Pierre l'a déjà trouvé dans le terreau familial, chez ses parents.

Jeune vicaire à Saint-Maimboeuf de Montbéliard, je revois encore son père, cet homme tout simple, quoique grand patron des finances chez Peugeot, les yeux pétillants d'intelligence, plein de délicatesse et d'attention à chacun, grand spirituel... Jean-Pierre prêtre en était la copie conforme. Comment oublier les sœurs Beauté, fondatrices des sœurs dominicaines des campagnes et toute la famille ?

C'est sur ce terreau qu'a grandi Jean-Pierre, confronté très tôt à la maladie : le sana à 10-12 ans, la première épreuve qu'il traversera, d'où son amour de la vie et son courage. Y a-t-il plus merveilleux cadeau de Dieu ? Les épreuves pourront arriver, la mort menacer : jamais une plainte, jamais une critique méchante. Et sa mort sera à l'image de sa vie, sans bruit !

Témoigner de l'Amour du Christ, enfin, en aidant chacun à grandir en humanité, dans sa vocation propre...

Comme cette militante ouvrière, femme d'un grand responsable syndical qui ne comprenait pas que Jean-Pierre puisse devenir aumônier d'ACO – « ce n'est pas son milieu » – et qui était émerveillée de sa qualité d'écoute, de la pertinence de ses propos et du rayonnement de sa foi.

Nous ne verrons plus, salle des pas perdus ou sur la cour, côte à côte, les deux silhouettes familières de Jean-Pierre et d'Arthur, son dernier guide. Lundi soir, ils lisaient l'Évangile du lendemain : la rencontre de Nathanaël avec Jésus, grâce à Philippe. Et nos compagnons de se dire : « mais c'est notre histoire, nous aider à rencontrer le Christ et le suivre ».

Le lendemain matin, les yeux de Jean-Pierre depuis longtemps fermés à la lumière du jour, s'ouvraient à la lumière éternelle.



Claude PARATTE

Né le 24 janvier 1950 aux Bréseux
Maîtrise 1961- 1966
Décédé le 5 mars 2020
dans sa 70^{ème} année

La générosité du cœur et le service des autres

Claude naît dans une famille d'agriculteurs du Haut-Doubs, dont le père exerce à l'occasion une activité de marchand de bestiaux. Il grandit au sein d'une fratrie de cinq enfants aux côtés de trois frères, Gilbert, Daniel, Jean-Marie et d'une sœur, Chantal.



Il commence sa scolarité aux Bréseux, la poursuit, à 9 ans, au séminaire de Maîche, puis à la Maîtrise et achève sa formation religieuse au Grand séminaire de Besançon en 1969.

Il rencontre alors Marie-Josèphe ("Marie-Jo"), qui deviendra, pour la vie, son inséparable épouse. Avec elle, il fondera une belle et grande famille, très soudée, de quatre enfants : Frédéric, Christelle, Karine et Forent.

Avec leurs conjoints respectifs (Corinne, Sylvain, Édouard et Arélia), ces enfants donneront au couple onze petits-enfants (Chloé, Noémie, Florine, Mathis, Roman, Albin, Côme, Armand, Hermione, Loéline et Iliana) – une grande famille que le couple aimait réunir autour d'un repas festif ou en vacances dans le Midi.

À sa sortie du Grand séminaire, il avait commencé une carrière professionnelle aux PTT, interrompue par le service militaire effectué à Lunéville. Pour se rapprocher alors de celle qui allait devenir son épouse, il s'engage chez Peugeot, à Sochaux, en 1972, et y gravit les échelons. Mais sa priorité restera sa vie personnelle et le temps qu'il consacra aux autres.

Sa vie est en effet nourrie de relations : famille, amis, vie communale, vie paroissiale (préparation au baptême, à la confirmation, accompagnement au diaconat) associations caritatives (restos du cœur, don du sang, Secours catholique)... Il se ressource dans son jardin, l'affouage et les vacances en famille.

Ses proches gardent de lui quelques images familiales : jardinage en maillot de bain, pétanque, partie de tarot, café pris en terrasse sur le chemin de la boulangerie...

Ses enfants lui sont reconnaissants des valeurs qu'il leur a transmises, et qui – selon leurs propres mots – « les ont fait devenir ce qu'ils sont aujourd'hui... Il était, ajoutent-ils, une belle personne, ouverte et, en matière de religion, aux idées avant-gardistes ».

Au terme de longs mois de combat contre la maladie et de souffrances, après deux opérations du cœur, il s'est éteint à l'hôpital, entouré de sa famille – emportant avec lui sa générosité, son courage, sa simplicité et son ouverture d'esprit.

Ses enfants, son épouse
et notre Rédaction



"Miséricorde est ton nom"

Georges SERMIER

Né en 1936, il fut élève de La Maîtrise de 1949 à 1954.

Il avait épousé Colette Godot, et de leur union sont nés trois enfants : Nicolas, Gabrielle et Johan. La famille habitait Abbans-Dessus

Il est décédé le 10 juillet 2020. Une cérémonie religieuse a eu lieu le 15 juillet en l'église d'Abbans-Dessus.

"La
Pénitence"
Vitrail
d'Alfred
Manessier,
Détail
Église des
Bréseux



Jean GABLE

Frère de Marcel (*fidèle membre de notre CA*), décédé le 23 mai 2020 à l'âge de 67 ans, au terme d'une longue maladie.

Jean-Pascal MARGUIER

Frère de Pierre (*notre Trésorier*), décédé le 9 septembre 2020, à l'âge de 63 ans, d'un arrêt cardiaque suite à une fibrose pulmonaire exacerbée.

A Marcel, à Pierre et à leur familles, notre vive compassion fraternelle.

Gilbert SIGRIST

Né le 27 février 1938 à Belfort

Maîtrise 1949- 1950

Décédé le 2 mai 2020

dans sa 82^{ème} année

Pianiste, chef d'orchestre et accompagnateur des plus grandes étoiles de la chanson française

Né à Belfort dans le quartier de la Pépinière ("la Pépi"), où ses parents, rue Foltz, tenaient une épicerie, le jeune Gilbert manifeste très tôt un goût exceptionnel pour la musique. Inscrit au Conservatoire de "la cité du Lion", il obtient, après quelques années, le premier prix de piano.

Il passe deux années éclair à la Maîtrise où il est naturellement l'élève du P. Sarrazin....

Une carrière internationale auprès des plus grands artistes

Douze ans plus tard, en 1962, on le retrouve compositeur des musiques des documentaires Peugeot "Bienvenue chez Peugeot", "Sortie de la 204" et "Sortie de la 404". Et tout au long de sa carrière, il improvisera des musiques sur des films muets....

« Quand j'improviser sur un film muet des années 20, j'entre dans l'intrigue, tout près des personnages, je suis porté dans une autre dimension ; le film fini, il me faut bien deux heures pour sortir de ma bulle ! » (février 2008 Magazine du Territoire de Belfort).

Fin 1962, il est régisseur d'orchestre à Paris. Rika Zaraï cherche un pianiste, il postule et part avec elle en tournée. En 1964, il rencontre Gilbert Bécaud et devient son pianiste puis chef d'orchestre

jusqu'en 1978. Il écrira la musique d'un des grands succès de l'artiste : "C'est en septembre".

Amis sur scène et amis à la ville, les deux Gilbert feront des tournées dans le monde entier. On raconte qu'ils ont ensemble rencontré, sur la Place Rouge, Nathalie, l'inspiratrice de la célèbre chanson...

Gilbert accompagne ensuite les premiers pas de Barbara. « Mon père a été son premier pianiste. C'est lui qu'on entend jouer dans l'enregistrement de ce titre légendaire *Dis quand reviendras-tu ?* », souffle Laurent, fils de Gilbert et musicien lui aussi.

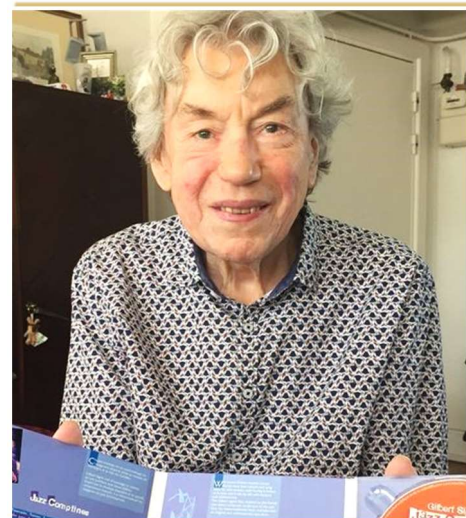
Puis, en 1995, c'est la rencontre avec Aznavour, dont le pianiste admire la rigueur : « En répétition, c'était assez strict. Il fallait suivre ses instructions à la lettre. Sur scène, il avait cet héritage d'Édith Piaf, il savait capter un projecteur pour souligner le texte des chansons qu'il interprétait ».



Gilbert accompagnera le chanteur jusqu'en 2000 – Gilbert Bécaud lui-même s'était entremis pour lancer cette collaboration.

Fan de jazz, Gilbert fondera avec son fils Laurent, contrebassiste, le *Gilbert Sigrist Trio* qui obtiendra plusieurs distinctions, dont en 1986, à Belfort, le Lion d'Or. En 2019, il fut reconnu pour la qualité de sa musique de jazz par une prestigieuse académie américaine.

« Que de tout ce que j'ai été ne reste pour finir que la voix qui Te chante »
(Christiane Singer – Derniers fragments d'un long voyage)



Dans les années 2000, avec son fils Laurent et le *Gilbert Sigrist Trio*, il avait continué de parcourir le monde : « A la sortie de notre premier album, se souvient Laurent, nous avons obtenu les quatre clés (i.e. la note maximale) dans la critique de Télérama. »

Il est décédé le samedi 2 mai 2020, à Montbéliard, des suites d'un cancer.



© Photo Est Républicain / Céline Mazeau

Témoignages

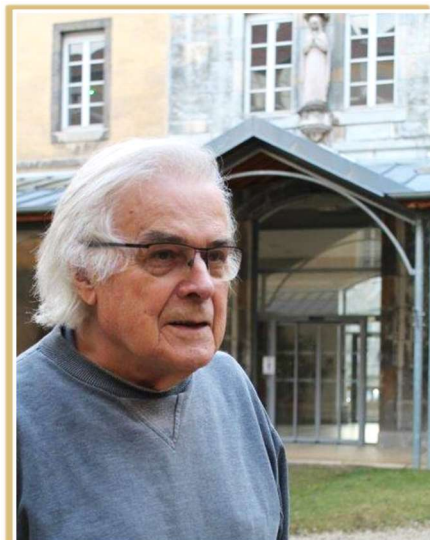
« Il aura été un musicien de jazz perfectionniste, qui a su faire swigner la chanson française » (*Le Figaro*).

« Il avait lutté courageusement contre la maladie qui le diminuait lentement. Mais au fond de lui, il y avait toujours une petite note de musique qui le faisait tenir. » (*Christophe Grudler, député européen belfortain*).

« Mon papa était quelqu'un de très humble, de très discret sur tout ce qu'il faisait dans la vie et également sur sa carrière d'artiste. Il n'a jamais eu la grosse tête. Il adorait le jazz qu'il avait un peu délaissé lorsqu'il accompagnait les plus grands chanteurs. Mais c'était le style musical qu'il préférait. » (*Laurent, son fils*).

(à partir d'articles du Figaro, de France Bleu Doubs-Belfort-Montbéliard, et l'Est Républicain)





Pierre TOURNIER

Né le 13 août 1935, à Lepuix-Gy

Petit séminaire à Luxeuil

Ordonné prêtre le 23 décembre 1961

Maîtrise 1961- 1963

Décédé le 27 décembre 2020

dans sa 86^{ème} année et sa 60^{ème} année de sacerdoce

« Je veux chanter,
je veux jouer pour toi, Seigneur...
Mon cœur est prêt pour te
louer... »

Au service de la formation à la pastorale liturgique et sacramentelle

Pierre est né le 13 août 1935 à Lepuix-Gy (Territoire de Belfort). Au terme de sa formation au Petit séminaire de Luxeuil, au séminaire de Favorney ensuite puis au Grand séminaire, il est ordonné prêtre à Besançon le 23 décembre 1961.

Au cours de ses années de Grand séminaire – les anciens maîtrisiens s'en souviennent –, Pierre venait, avec quelques autres séminaristes de la rue Mégevand, renforcer, aux grandes fêtes, les pupitres des voix d'hommes de la maîtrise de la Cathédrale Saint-Jean.

Au cours de ces mêmes années, durant les vacances d'été, il animait en qualité de moniteur-chef la colonie de vacances de la paroisse de Luxeuil, à Malvaux (hameau de la commune de Giromagny), au pied du Ballon d'Alsace. Les moniteurs qui appartenaient à cette équipe se souviennent de son choix du Concerto pour trompette de Haynd pour « sonner » les

grands rassemblements de la journée et de son art de captiver l'auditoire des jeunes "colons", chaque soir, à la fin de la veillée, avec le récit-feuilleton « conté » d'un roman d'aventure de la littérature de jeunesse. Une joie pour les petits et les grands ! Pierre avait l'âme généreuse et lumineuse d'un grand « animateur »...

Après son ordination, en 1961 il est professeur au Petit séminaire et la Maîtrise jusqu'en 1963, où il est envoyé pour études à l'Institut grégorien et à l'Institut de liturgie de Paris jusqu'en 1966.

Nommé à son retour "directeur", au Grand séminaire de Besançon, de 1966 à 1977, il est ensuite, dans la continuité, de 1977 à 1989, membre de l'équipe théologique du Grand séminaire et responsable régional du Cycle de formation des formateurs à l'animation liturgique, puis responsable du Centre interdiocésain de musique liturgique, chargé de la formation

à la pastorale liturgique et sacramentelle du diocèse.

Tout en s'acquittant de ces fonctions, il est au service de la paroisse St-Jean--St Pierre de Besançon.

En 2010, il devient prêtre référent au service diocésain du catéchuménat, puis, en 2014, prêtre accompagnateur de la catéchèse.

En retraite en 2015, il reste actif dans la paroisse St-Jean-St-Pierre.

Ses obsèques ont eu lieu le mercredi 30 décembre 2020, en l'église Saint-Pierre de Besançon, suivies de l'inhumation au cimetière de Lepuy-Gy, son bourg natal.

(D'après l'E.R et al.)

NDLR. Pierre devait fêter son jubilé de diamant en 2021. Lorsque je l'avais sollicité pour un texte, il avait d'abord décliné ma demande, en raison d'une très grande faiblesse de santé ; puis une semaine après, il m'envoyait le texte dense et généreux qu'on aura pu lire ci-avant en page 16.

L'homélie du P. Louis Gros Lambert (extrait)

Nous sommes à quelques jours de Noël – Noël où nous a été faite la révélation que Dieu parle dans l'humain. Le Verbe se fait chair. Si Dieu a parlé de façon parfaite en Jésus de Nazareth, il parle aussi en toute personne en qui vit le Christ ressuscité. Ainsi Dieu nous a parlé par St Jean, par St Luc et par son prêtre Pierre.

Ministre de la Parole

Par St Jean d'abord : « Je vous l'écris, petits enfants... je vous l'écris parents... je vous l'écris jeunes gens... » Comme Jésus parlait aux foules, Jean écrit à tous ; et Pierre, en tant que prêtre, ministre de la Parole, avait pour mission de rassembler le peuple et d'enseigner à tous. Son enseignement, il l'a commencé au lendemain du Concile, quand il fallait montrer le bien-fondé des accents du

Concile... un bien-fondé qui reste toujours à montrer. Plusieurs générations de prêtres ont écouté Pierre, le formateur, au séminaire, au catéchuménat, dans de multiples séances de formation. Il sautait aux yeux que c'était sa joie de montrer que la foi est raisonnable, qu'elle est la lumineuse sagesse offerte à notre société et, que selon les mots de Syméon, Jésus est la « lumière des nations ».

La recherche de la beauté qui élève

En exerçant le ministère de la Parole, Pierre aura été le porte-parole de Dieu.



Mais il l'a été aussi par son amour de ce qui est beau, noble et digne ! Les membres des équipes liturgiques et des chorales savent que Pierre déconseillait les textes médiocres, les musiques approximatives, les comportements dans lesquels on ne s'investit pas. Pierre avait le désir de nous « faire monter ».

Au surlendemain de l'abaissement de Jésus vers la terre des hommes, Pierre est monté vers notre Terre promise. Un prédicateur disait du vieillard Syméon : « le vieillard portait l'enfant, mais en réalité c'était l'enfant qui le portait ». Si Pierre a tenu, lui qui avait ses fragilités, ses tourments, lui qui vibrerait si douloureusement aux deuils et aux drames de sa famille, c'est parce que le Christ le portait.

Le Christ vivant, ressuscité, continue de porter Pierre !

Gaspard NYAULT

Chanoine

Né le 11 juin 1928 à Chalon-sur-Saône

Maîtrise 1940- 1944 – N.D. Consolation 1945

Ordonné prêtre le 29 juin 1954, à Besançon

Décédé le 30 décembre 2020

dans sa 86^{ème} année et sa 93^{ème} année de sacerdoce



P. Pierre JEANNIN,

Vicaire judiciaire interdiocésain - Secrétaire du Chapitre cathédral

Vie et ministère du Chanoine Gaspard Nyault

Notre ami Gaspard est né le 11 juin 1928 à Chalon-sur-Saône. Il avait une sœur qu'il vient de rejoindre au-delà de la mort.

Leur père était doué pour les inventions : il avait construit le prototype d'une voiture amphibie, qui fonctionnait normalement et dont Gaspard nous avait montré la photo.

C'est à son contact que le jeune Gaspard développa ses talents pour l'étude des sciences, les mathématiques et la physique entre autres disciplines. Ses études secondaires à la Maîtrise le lui ont permis, si bien qu'en entrant au Grand séminaire de Favorney, il remplaça, bien que séminariste, un professeur tombé malade.

Études supérieures à Paris

Ordonné prêtre en juin 1954, en cette cathédrale, par Mgr Béjot, auxiliaire de Mgr Dubourg, c'est tout naturellement qu'il fut envoyé suivre des études supérieures à l'Institut catholique de Paris dans les matières qu'il affectionnait. Il s'y fit d'ailleurs des amis, étudiants comme lui, qu'il fréquenta tant que ses forces le lui permirent.

Ses trois ans d'études terminés, il fut sollicité pour être assistant d'un professeur titulaire à l'Institut catholique de Paris, comme à celui de Lille. Mais il fit le choix de servir dans son diocèse de Besançon. En 1957, à son retour de Paris, il fut nommé professeur à l'Institution Saint-Joseph de Besançon jusqu'en 1967, date à laquelle il en devint le directeur jusqu'en 1989.

Le témoignage de Mgr Ballot

Comme j'avais informé l'archevêque de Chambéry de ce décès, Philippe Ballot me répondit : « Cela me touche beaucoup puisque nous avons travaillé non seulement à l'Officialité, mais c'est lui qui m'a accueilli comme jeune aumônier de l'Institution Saint-Joseph et du lycée Saint-Paul qui se crée en 1988. C'était sa dernière année comme directeur du collège et du lycée professionnel. Et mon émotion est d'autant plus grande que la

semaine dernière il m'a envoyé une carte très sympathique pour me remercier des vœux que je lui avais adressés comme chaque année. Je ne sais comment tu peux signifier la communion de prière et de pensée avec tous ceux qui seront présents aux obsèques... »

Mgr Ballot fait allusion à la dernière année de direction de Gaspard à Saint-Joseph. Il fut victime, cette année-là, d'un grave accident de santé. Il nous raconta souvent qu'il eut la vie sauve grâce à l'intervention énergique de sa secrétaire qui appela en urgence les secours. Le médecin qui le reçut à l'hôpital lui dit : « A une heure près, vous n'étiez plus de ce monde ! » [...]

À l'Officialité

Quand il eut retrouvé la santé après son accident cardiaque, en 1989, il fut envoyé – il avait 61 ans – à nouveau à l'Institut catholique de Paris, étudier le droit canonique pendant deux ans.

À son retour, tout en étant prêtre auxiliaire à la paroisse St-Joseph de Besançon jusqu'en 2007, il devint avocat ecclésiastique à l'Officialité, ministère tout à fait nouveau dans l'accueil des personnes qui, divorcées civilement, pensent que leur mariage religieux n'est pas valide. Il exerça cette mission pastorale jusqu'en 2012, avec la rigueur, la persévérance et la méticulosité qui l'habitaient, qualités qu'il avait acquises par sa formation scientifique...

Comme Philippe Ballot mon prédécesseur à cet office, j'ai eu la joie de travailler avec lui : les dossiers qu'il présentait en vue d'une reconnaissance d'invalidité commençaient leur parcours sous les meilleurs auspices. Sentant ses forces décliner, il demanda à Mgr Lacrampe, en 2012, de le nommer « défenseur du lien du mariage », fonction qui demande moins d'investissement.

Fidélité au Chapitre cathédral

Nommé chanoine titulaire en 1996, il est élu par ses pairs Doyen du Chapitre cathédral, une fonction qu'il

exercera de 2001 à 2015, année où il demande qu'un autre chanoine lui succède. Dans l'année qui vient de s'écouler, malgré sa santé fragile, il prenait part aux célébrations du Chapitre cathédral. A certains moments, nous étions quelques-uns à penser qu'il eût mieux valu qu'il se reposât chez lui. Mais il tenait à être présent parmi nous.

Il y a plus de deux ans, après une opération chirurgicale et plusieurs mois de convalescence, il revint, affaibli, dans son logement du square Castan. Mais désormais il était seul dans cette grande maison. La prudence fut de lui demander d'envisager d'aller habiter au Centre diocésain, où il serait mieux accompagné par les différents services attachés à cette communauté et par ses confrères y résidant déjà. Mais ce déménagement, bien qu'il fût aidé, représenta pour lui un arrachement et lui causa beaucoup de fatigue.

Merci Gaspard

Le téléphone sonne : « C'est Gaspard. Je ne te dérange pas ? » Ainsi commençait la conversation sur des sujets communs : les causes en instance à l'Officialité, dans lesquelles il intervenait. Il s'inquiétait de savoir s'il n'avait pas oublié l'une d'elles, enfouie dans une pile de dossiers, ou s'il avait bien envoyé ses remarques dans une autre.

Il y a quelques semaines, je lui avais annoncé qu'il serait nommé dans une nouvelle cause en train de se constituer. Outre sa proximité, la compétence qu'il avait acquise en ce domaine, son excellent jugement, la finesse de ses remarques, faisaient de lui un collaborateur précieux. Malgré nos formations différentes, l'écart entre nos âges et la fonction spécifique de chacun au sein de l'Officialité, nous partageons, en échangeant souvent sur le sujet, les mêmes convictions et nous étions animés du même esprit dans la façon de mener à bien les demandes adressées à ce service d'Église. Merci, Gaspard. ■



Chanoine François VIENNET
Doyen du Chapitre cathédral de Besançon

Homélie

(1 Jn 4,11-18 et Mc 6,45-52)

« Confiance, n'ayez pas peur »

Vous l'avez remarqué, nous sommes le 6 janvier, date traditionnelle de l'Épiphanie, donc fête des trois Rois Mages. Par conséquent fête de notre défunt Gaspard....

Gaspard le scientifique

Le mage Gaspard était, sans doute, un scientifique. Notre défunt l'était lui, sans aucun doute, et même de haut niveau puisque l'État l'appela à siéger dans un groupe de travail sur l'énergie nucléaire ! Il avait du scientifique la rigueur, la célérité d'esprit, le goût de se faire comprendre.

1957 : sa première année d'enseignement de la physique à l'Institution Saint-Joseph. Ma dernière année d'élève de l'enseignement secondaire. En « Math élem », je sais avoir bénéficié de la qualité pédagogique et de la clarté de ses cours.

Le bac en poche, je perdis de vue l'abbé Nyault. Voici que je le retrouve, trente années plus tard, en 1991, dans le train pour Paris, où il avait repris des études – d'austères études de droit canonique, à 60 ans passés ! Cela faisait mon admiration...

À compter de ce jour, nos relations se développèrent peu à peu, facilitées par une habitation, pour l'un et l'autre, dans l'immeuble administratif de l'archevêché.

Gaspard l'indépendant

Mais avant que M. l'abbé Nyault ne devînt pour moi Gaspard, il fallut un certain temps... La nature farouchement indépendante de Monsieur l'avocat ecclésiastique le faisait se livrer au compte-gouttes, tant il craignait voir compromise cette indépendance. La destination de ses vacances, par exemple, fit longtemps partie des secrets d'État, alors que quasiment toujours, cette destination honorait sa fidélité à des liens familiaux ou amicaux dont certains remontaient à ses études scientifiques, à son séjour d'étudiant linguistique en Angleterre ou au temps de son service militaire !

Ce trait de caractère ne le disposait guère à la relation avec ses confrères, auxquels cependant il rendait, de très bonne grâce, des services relevant de ses compétences techniques. [...] Ainsi ai-je

dû respecter la personnalité de Gaspard, tant se sont très progressivement établis entre nous de véritables liens d'amitié. Ces liens se renforcèrent lorsque je rejoignis le Chapitre cathédral et son doyen, en 2009, alors même que je quittais l'archevêché pour le Centre diocésain.

Gaspard l'éducateur

En lui, j'ai beaucoup apprécié non seulement sa culture scientifique mais aussi historique et littéraire – culture remarquée par les éminents esprits de la Société d'émulation puis de l'Académie des Sciences, Belles-lettres et Arts de Besançon et de Franche-Comté qui, souhaitant en bénéficier, l'appelèrent à siéger parmi eux comme académicien titulaire, ce qu'il fut très activement.

Outre sa culture, j'ai surtout apprécié le sens pastoral dont cet enseignant sut faire preuve dans ses contacts personnels en paroisse, à l'Officialité et comme aumônier d'équipe Notre-Dame. Je l'ai vu également à l'œuvre au cours de deux pèlerinages en Inde ou sur les pas de Saint Paul, que j'animais.

Il avait été un professeur de qualité mais aussi un directeur de groupe scolaire conduisant en même temps une gestion avisée et sage des biens et des professeurs et, lorsqu'il le fallait, assurant un accompagnement éclairé de tel ou tel élève en difficulté. Il savait valoriser des qualités négligées et faire émerger le meilleur de l'individu.

Très estimé dans les milieux du Rectorat d'Académie, le P. Nyault s'est vu reconnaître les services rendus à l'Éducation nationale, qui lui a conféré les insignes de Chevalier puis d'Officier des Palmes académiques.

Gaspard le pasteur

Gaspard fut un prêtre fidèle, un homme de foi. Ayant bénéficié des structures porteuses de son enfance à Baume-les-Dames – où il sera inhumé aux côtés de sa sœur et de leurs parents –, structures porteuses de sa formation ecclésiastique et de celles de l'Enseignement catholique, mais d'esprit très ouvert, il a su, à une époque traversée par les vents de 1968, maintenir haute la réputation de l'Institution Saint-Joseph, dans une unité

cohérente, du primaire au secondaire, de l'enseignement technique à l'enseignement général. Il y a aussi mis en œuvre son attachement à Jésus Christ, notamment dans son souci, déjà évoqué, d'éducateur des élèves en difficulté.

Mais ce sera certainement par la suite, dans ses fonctions à l'Officialité particulièrement, que ce service du Christ sauveur pourra s'épanouir. Dans son activité pastorale, le chanoine Nyault avait grand souci de permettre, avec délicatesse, à ses interlocuteurs de découvrir par eux-mêmes ce qui pouvait entraver leur liberté intérieure et les avoir conduits ou les conduire encore à suivre des chemins contraires à la vérité de l'amour.

En étudiant la validité des mariages, même si les liens formels ne pouvaient être rompus, Gaspard a pu aider des consciences blessées à retrouver le chemin de la paix. N'y a-t-il pas là exercice de la miséricorde divine et chemin de salut ?

Tout cela n'aurait pu être sans une relation profonde avec le Christ. Une amie de Gaspard, chez qui il se rendait chaque année, me disait son admiration pour les temps qu'il consacrait à la prière dans l'Eucharistie et la liturgie des Heures.

« Confiance, n'ayez pas peur ; »

Cette phrase de Jésus a pu éclairer la vie de Gaspard. Qu'elle soit le testament qu'il nous laisse ! ■

*Texte de Géraldine Cristina,
petite cousine de Gaspard*

Quand tu es arrivé dans ma vie, j'étais adolescente. J'ai trouvé auprès de toi plus qu'un simple grand-oncle, j'ai trouvé une âme. Une âme tolérante, réconfortante ; un exemple d'amour. L'amour que tu avais envers Dieu, tu nous l'as fait partager sans jamais nous l'imposer. Tu nous l'as expliqué, je l'ai compris et il m'a tellement touchée. Tu étais là pour mon mariage plus tard, puis pour le baptême de Roméo, et tu en as fait des moments de sérénité et de bonheur. Tu étais là pour m'accompagner lorsque j'ai perdu trop tôt un ami, et grâce à toi, j'ai trouvé la paix.

Ta vie était tellement remplie. J'étais étudiante en même temps que toi quand tu as repris tes études de droit canonique, et tu as su me faire partager cette passion que tu avais d'apprendre encore et toujours. Quand tu es arrivé dans ma vie, c'était une évidence : tu faisais partie de la famille. Tu me manqueras et resteras à jamais dans mon cœur. ■

L' "Éloge" de sa filleule Gaspard intime...

*Un passionné, à l'intelligence universelle,
une incomparable bienveillance
teintée d'humour,
et d'autres dons encore...*



Au-delà de l'homme d'Église, Gaspard était aussi "à la ville", si l'on peut dire, un être aux facettes extraordinaires. Ses proches et ses amis souhaitent lui rendre hommage aujourd'hui...

Un passionné de sciences et de mathématiques

Gaspard était un homme plein d'humanité et de sensibilité, plein d'humour aussi. Il était un homme passionné, à l'intelligence vive et, pourrait-on dire, - universelle. Il voulait tout comprendre : l'être humain, le monde qui l'entourait, les sciences quelles qu'elles soient.

Dès son plus jeune âge, il avait appris auprès de son père électricien, les fondamentaux de l'électricité, ce qui l'avait conduit, dès cinq ans, à maîtriser l'art du bobinage des moteurs. Cette expérience de prime jeunesse avait aiguisé son goût pour les sciences, particulièrement les mathématiques et la physique, matières qu'il a un temps enseignées de façon académique et, aussi surprenant que cela puisse paraître, qu'il avait encore enseignées récemment aux enfants de proches à l'occasion de leurs révisions du baccalauréat.

Un pédagogue passionnant

La pédagogie et l'envie de transmettre le savoir étaient en effet une seconde nature chez Gaspard. Sa filleule se souvient encore avec émotion, de ces heures de vacances passées au laboratoire de l'Institution Saint Joseph alors qu'elle était enfant, heures pendant lesquelles Gaspard lui expliquait, expérience à l'appui, comment la lumière était décomposée en traversant un spectre, comment fonctionnait un stroboscope, ou encore comment l'électromagnétisme créait les aurores boréales. Le monde le passionnait et Gaspard était passionnant.

Le bagage scientifique de Gaspard lui avait valu de vivre des expériences pour le moins originales. Ainsi, au service

militaire, Gaspard avait-il été chargé des calculs balistiques... jusqu'à ce que, suite à un oubli de conversion des milles en kilomètres, un hameau désaffecté fut rayé de la carte...

À l'évidence, l'intelligence de Gaspard ne pouvait pas être utilisée à des fins militaires !

Autre expérience surprenante : alors que la télévision n'en était encore qu'à ses balbutiements, Gaspard savait construire de toutes pièces un téléviseur.

À son attrait pour les sciences dites dures, s'ajoutait en effet un formidable don pour le bricolage. Gaspard était aux yeux de ses proches un bricoleur de génie capable, par exemple, de fabriquer une antenne de télévision à nulle autre pareille, à partir de sections de barres de rideaux positionnées dans le respect d'une formule scientifique dont il avait le secret. La captation des messages célestes était alors assurée !

Être utile aux autres

L'ingéniosité de Gaspard a fait des merveilles pour la plus grande joie de tous ses proches qui lui confiaient des objets en tout genre à réparer : de la voiture télécommandée au réfrigérateur, en passant par le grille-pain. Rares étaient les pannes qui lui résistaient ! Et c'est avec une grande générosité que Gaspard, équipé de sa fidèle trousse à outil dont il ne séparait jamais, œuvrait des heures durant pour sauver les objets du rebut. Ces anecdotes illustrent le besoin qu'avait Gaspard d'être utile aux autres et de faire plaisir.

Une grande culture

Tous ceux qui l'ont côtoyé savent que Gaspard était aussi un homme d'une grande culture. Tout intéressait ce brillant cruciverbiste : la littérature, la philosophie, les sciences humaines... Il aimait échanger et ses propos passionnaient les grands comme les petits. On songe ici au don de conteur de Gaspard qui, prenant tour à tour la voix de

l'ogre ou de la fillette, racontait aux enfants de ses amis des histoires ponctuées de formules magiques telles que « *Boule d'or ! Boule d'or ! Sauve-moi mon trésor !* », ou encore des récits peuplés de personnages fantastiques, tel un certain Jeannot Lapin qui naquit à l'âge de 7 ans... !

Souvenirs familiaux, à jamais gravés dans nos mémoires

Ces mots résonnent encore aux oreilles de ces enfants aujourd'hui devenus grands. Et ces mêmes enfants devenus adultes, tu as continué à les accompagner et à les entourer de ton incomparable bienveillance, de ton inébranlable patience et de toute ta bonté, sans cesse renouvelée. Tu as toujours été disponible pour entendre leurs doutes, écouter leurs confidences, sans jamais juger mais en leur apportant ta foi immense et ton soutien indéfectible. Tu as été pour eux un guide précieux, très cher Gaspard, et tu le resteras à jamais.

Tu es aussi un modèle de sagesse, de courage et de détermination, notamment face aux maladies que tu as vaincues en faisant preuve, sans jamais te plaindre, d'une force de caractère admirable.

Tous ces souvenirs et bien d'autres encore sont gravés à jamais dans nos mémoires. Ton sourire bienveillant et tes yeux pétillants aussi.

Tes proches te remercient infiniment de ta générosité, de ta sensibilité et de tout l'amour que tu leur as donné. Ils savent que tu veilles désormais sur eux à jamais. Reçois en retour le témoignage de leur amour.

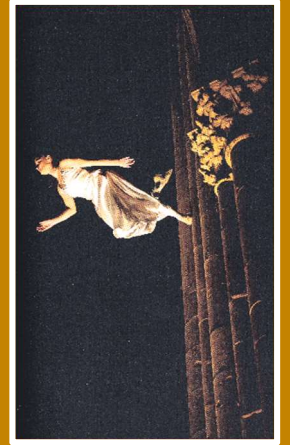
*Le 6 janvier 2021,
Lors de ses obsèques,
en la fête de des Rois mages,
Emmanuelle Le Corre-Broly
sa filleule*

*« Ils ouvrirent
leurs coffrets
et lui offrirent
leurs présents,
de l'or,
de l'encens
et de la myrrhe »*





*Lorsqu'Israël partit d'Égypte
c'était de nuit
nuit de l'oppression
où l'on perd son nom*



*Lorsque les femmes
arrivèrent au tombeau
c'était de nuit
nuit de l'absence
où se disloque
l'espérance*



*Texte
Francine Carrillo
(Braise de douceur
(Ed. Ouverture 2000)*



*Et c'est encore de nuit
que nous venons à toi
nos pas sont incertains
nos mots restent pris
aux rets du silence*

*C'est de nuit
que nous venons à toi
Mais c'est de jour
que tu viens à nous*

*Images
Emmanuel Viverge
Odile 720-2020
Cathédrale Notre-Dame
Strasbourg - Octobre 2020
Spectacle écrit par Christophe Sperissen
Mise en scène Richard Caquelin
Joué par Les Colibris
(direction Michel Wackenheim)*

